BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

Digitized by Google

14
8
256
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

Digitized by Google

Digitized by Google

LETTRES
SUR L'ITALIE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION,

PAR

M. Pierre de Roux.

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,
CI-DEVANT PASTEUR PRÉSIDENT DU CONSISTOIRE DE LA LOIRE ET DE LA VENDÉE, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRÊME, ETC., ETC.

TROISIÈME ÉDITION.

Credidi, propter quod locutus sum.
(*Psalm. CXV.*)
J'ai cru, et c'est pour confesser ma foi que je parle.

TOME SECOND.

Bruxelles.

MÉLINE, CANS ET COMPAGNIE.

1838.

Digitized by Google

LETTRES

SUR L'ITALIE.

Digitized by Google

LETTRES
SUR L'ITALIE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION,

PAR

M. Pierre de Roux.

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES,
CI-DEVANT PASTEUR PRÉSIDENT DU CONSISTOIRE DE LA LOIRE ET DE LA VENDÉE, RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE RAÊME, ETC., ETC.

TROISIÈME ÉDITION.

Credidi, propter quod locutus sum.
(*Psalm. CXV.*)
J'ai cru, et c'est pour confesser ma foi que je parle.

TOME SECOND.

Bruxelles.

MÉLINE, CANS ET COMPAGNIE.

1838.

LETTRES

SUR L'ITALIE,

CONSIDÉRÉE

SOUS LE RAPPORT DE LA RELIGION.

LETTRE XXV.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 13 janvier 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD, comte
DE MORELAND, à Oxford.

Où sont tous ces docteurs qu'une foule si grande
Rendait à tes yeux même autrefois si fameux?
Un autre tient leur place, un autre a leur prébende,
Sans qu'aucun te demande
Un souvenir pour eux.
CORNEILLE, *trad. de l'Imitation*, liv. I, chap. 3.

MILORD,

Si vous faites attention à ces querelles sanglantes, aux guerres de religion, vous verrez qu'elles ont leur source dans la politique; que jamais la religion n'y est entrée pour rien, qu'elle n'en a été que le

prétexte et jamais la cause (1). Vous savez que les princes allemands, bataves et anglais, voulurent, à tout prix, s'emparer du temporel de l'Église, s'affranchir de la dépendance du pontificat, tenir sous leurs mains les fonctionnaires du culte et les faire servir d'autorité pour sanctionner le déréglement de leurs passions.

C'est ainsi que le divorce de Henri VIII fut la véritable cause de votre réformation; c'est ainsi que dès lors le parlement d'Angleterre se permit d'exempter occasionnellement les époux de l'obéissance à la loi de Dieu, qui défend expressément le divorce. Ce fut encore ainsi que Luther et Mélanchthon autorisèrent la polygamie, et que, sans craindre de scandaliser toute la chrétienté, ils permirent au landgrave de Hesse-Cassel de prendre

(1) On remarque avec raison que ce ne fut pas tant l'appui subsidiaire et intéressé que l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse et d'autres souverainetés médiates prêtèrent au schisme naissant, que la faiblesse blâmable avec laquelle on s'y opposa, qui fut la véritable cause de ses progrès rapides; et l'on peut assurer que, sous Grégoire VII ou Pie V, la révolution ecclésiastique de Luther eût été éphémère, comme tant d'autres: mais on transigea, on recula devant elle et elle se soutint; elle s'accrut par le fanatisme des Anabaptistes et des Iconoclastes; elle enfanta la guerre de trente ans, et plus de cinquante sectes qui lui survivent.

Principiis obsta : sero medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluere moras.

Ovide, *Rem. amor.* v. 91.

une seconde épouse, en continuant de vivre avec celle qu'il avait auparavant; ce qui fit dire à l'ingénieux Érasme, qui ne pouvait pardonner à l'ex-moine Luther de s'être marié avec une religieuse, « qu'il ne comprenait pas pourquoi l'on qualifiait » de tragiques les scènes atroces qu'avait occasion- » nées cet apostat; que la réformation était une » véritable *comédie*, puisque tout y finissait *par le* » *mariage*. »

Cependant les prétendus réformateurs avaient ouvert la porte aux innovations; et ces hommes inquiets, qui avaient conquis par leur turbulence une notoriété malheureuse, furent oubliés peu après leur mort : d'autres novateurs prirent leur place, leur célébrité, leur prébende, et il n'est plus vraisemblablement de vrai luthérien. Comment cela pourrait-il être? Le caractère de la vérité, c'est la certitude absolue, c'est l'immutabilité; le propre de l'erreur, c'est une variation continuelle : on compte jusqu'à cinq luthéranismes différents, depuis que leur fécond inventeur eut levé l'étendard de la révolte. L'inquiétude et la violence de ses dispositions le portaient uniquement à détruire, à diviser afin de dominer.

En effet, Luther était le plus inconséquent de tous les hommes; et la seule fois qu'il ne se montra pas tel, ce fut quand il délia de leurs serments les religieux ses confrères, afin de pouvoir se délier des siens. Tantôt on le voit rejeter plusieurs mystères, sous le prétexte spécieux qu'il ne pouvait les comprendre, tandis qu'effrayé de ses pas audacieux, sachant bien que sans dogmes il ne pouvait rien édifier, il en retint d'autres qu'il ne com-

prenait pas davantage; tantôt il soutient que tout homme doué de raison est *interprète-né des saintes Ecritures,* tandis qu'il contraint ses sectateurs à admettre sans examen la confession de foi qu'il leur a donnée, s'établit le régulateur de la raison d'autrui, et, rejetant l'autorité de l'Église, méconnaissant son suprême chef, se crée chef lui-même et se fait *autorité ;* tantôt enfin il anéantit la morale éternelle, en déclarant que les bonnes œuvres sont nuisibles au salut, en niant le libre arbitre. Cependant, comme l'épître de S. Jacques l'embarrassait fort, vu que cet apôtre y déclare que la foi sans les bonnes œuvres est morte et qu'elle ne peut nous sauver, Luther retrancha audacieusement cette épître morale du nombre des livres saints, répondant avec arrogance à ceux qui lui demandaient de quel droit il se permettait une telle chose : « Moi Martin » Luther, ainsi je le veux ; ainsi je l'ordonne : que » ma volonté tienne lieu de raison (1). »

Il serait impossible, Milord, de retracer l'histoire de toutes les sectes, de toutes les opinions que fit naître en foule la liberté illimitée qu'établit le premier schisme, dans les jours de la déplorable contestation. Que de mésintelligences, de brouilleries consistoriales, s'élevèrent entre les chefs différents de la réforme luthérienne, avant la grande scission qui sépara les partisans de Luther et ceux de Calvin ! Qu'il suffise de dire que *chacun d'eux, la Bible à la main, enseignait le pour et le contre, le oui et*

(1) Hoc volo ; sic jubeo : sit pro ratione voluntas.
JUVEN. sat. VI, v. 224.

le non, avec une confiance imperturbable. J'aime à citer les expressions mêmes de M. de La Mennais, dans son *Essai sur l'indifférence en matière d religion.*

Ajouterai-je qu'il n'est pas de secte, pas de parti soi-disant religieux, qui n'arbore pour symbole ou pour marque distinctive quelque passage de l'épître de S. Paul aux Romains, qu'ils ont bien soin d'isoler de l'ensemble? c'est là ce qui leur sert de *point de ralliement,* ou de *mot de passe.* Quant à l'édification, à l'amélioration morale, unique but qu'on devrait se proposer, c'est ce dont les églises dissidentes s'occupent le moins : c'est un objet même qui, d'après leur dogme favori de la prédestination ou des décrets absolus, est en quelque sorte opposé à leurs principes. Chaque professeur façonne l'instruction suivant le système qu'il a adopté pour faire de zélés sectaires, non de bons chrétiens, non des hommes, dans toute l'acception de ce terme. Ecoutez là-dessus ce qu'écrivait naguère à son fils le célèbre Edmond Burke : « Chez les Presbytériens, » c'est l'opinion personnelle de chaque pasteur qui » fait autorité : un protestant ne croit point à » l'Église mais il croit à son ministre. »

Ainsi l'opinion des jeunes gens séparés de l'Église universelle par le *sectarisme* se fausse irréparablement : l'esprit de chicane, de controverse et d'ergoterie, se réveille, s'affermit, s'enracine; tandis que l'esprit de charité, de paix et de concorde, languit insensiblement et menace de s'éteindre. Plusieurs de ces sectaires zélés finissent par tomber dans *l'indifférentisme,* par abandonner toute profession extérieure de de foi, par devenir sceptiques;

tel est le déplorable résultat de la première séparation, du premier divorce. Cependant, séparées du tronc et n'ayant plus de racines, pendant quelque temps les branches encore vertes, comme aux jours d'Abbadie, de Claude, de Saurin, de Leibnitz et de Tillotson, ont continué à se couronner des fruits qui avaient germé avant le fatal démembrement; mais insensiblement elles se sont desséchées, elles ont perdu le principe de vitalité qui leur restait, elles sont mortes quant à la foi. Quelle funeste reproduction, néanmoins, elles ont laissée après elles! l'incrédulité, le scepticisme, l'esprit d'indépendance et de subversion!

Les circonstances actuelles, heureusement, nous font pressentir que le moment de la crise n'est pas éloigné. Les événements se sont pressés; l'édifice social, dans la plus belle des régions de l'Europe, a été renversé de fond en comble; on a reconnu que c'était l'impiété qui, de sa main de fer, en avait sapé les fondements; et il faut l'espérer, ces bouleversements politiques, causés uniquement par l'irréligion, rattacheront les cœurs à sa divine rivale : les esprits, égarés dans les voies de l'iniquité par de fausses lumières, reviendront aux témoignages divins, et les âmes, retrempées par le malheur, reprendront leur énergie première; elles déploieront à l'envi contre l'erreur la même activité qu'elles avaient employée à la soutenir; on verra enfin les nations catholiques sortir de leur engourdissement, marcher avec empressement sur les directions anciennes qu'elles semblaient avoir perdues, se rattacher au culte extérieur, aux pratiques religieuses et au service divin, seul aliment de la vie spiri-

tuelle : ainsi elles répareront les calamités qu'elles ont longtemps éprouvées, et commenceront une époque nouvelle, présage d'un plus heureux avenir.

Non, il n'est pas au pouvoir des penseurs libres de prévaloir contre Dieu, de paralyser la pensée humaine, et d'enclouer le destin des nations. Ce sera surtout la génération naissante qui, élevée dans la foi, secondera le saint enthousiasme qui accompagne nécessairement le retour à un ordre meilleur; cette résurrection morale réagira sur les chefs de famille eux-mêmes avec toute l'énergie du réveil, elle se prononcera avec toute la puissance de la jeunesse : mais, fasse le ciel qu'étrangère au choc des passions, cette révolution religieuse s'opère sans orage, et qu'il n'en coûte point de pleurs à l'humanité !

Observez, Milord, que je ne puis parler ici que des peuples catholiques qu'avait entraînés le débordement de l'incrédulité, et que la cruelle expérience des affreux désordres qui en résultèrent, ramènent avec repentir au pied des autels. Quant aux États séparés de l'Église universelle, je désire ardemment qu'ils n'aient pas besoin, pour retourner à l'universalité de la foi, des fléaux épouvantables par lesquels nous y avons été reconduits. Qu'ils se persuadent bien, cependant, que l'unité religieuse pourra seule garantir la paix du monde, tandis que la variété des opinions et des cultes en perpétuera les malheurs.

Que les âmes animées de l'esprit de dévotion cessent de s'attrister inutilement des progrès funestes du scepticisme; qu'elles cherchent plutôt l'unique moyen d'arrêter cette mortelle contagion

des Églises dissidentes, vers le rapprochement des membres divers de la *famille de Dieu,* vers l'unité religieuse. Certes, Milord, l'espérance, la seule espérance de voir les efforts des honnêtes gens couronnés en partie de quelque succès procurera à la religion consolée le triomphe le plus grand qu'elle ait jamais obtenu sur la terre, effacera le souvenir des innombrables afflictions que l'incrédulité, ainsi que *le schisme et la désunion qui en sont la véritable et première cause,* ont occasionnées aux peuples civilisés.

Oui, me répondrez-vous, Monsieur le Comte, cette consommation de la foi est infiniment à désirer; mais c'est vous-mêmes, vous catholiques romains, qui jusqu'à présent y opposez deux obstacles invincibles. D'abord vous refusez aux chrétiens l'usage de leur raison pour s'éclairer en matière de religion; ensuite vous prétendez que le pape est infaillible; et ces deux assertions sont propres à humilier tout homme sensé; que dis-je? elles repoussent sa croyance, et l'éloignent à jamais de votre bord.

Et qui vous dit, Milord, que le service que nous devons au bon Dieu ne doit pas être un service raisonnable? ce serait nous prêter un absurdité, une prétention, d'ailleurs directement contraire aux déclarations des saints apôtres. Vous êtes dans l'erreur à notre égard, parce que vous n'attachez pas une juste idée à cette raison, ce don précieux qui honore l'homme.

Qu'est-ce que la raison? c'est l'œil de l'âme. La raison est à notre esprit ce que les yeux sont à notre corps. Mais je vous le demande, ne serait-ce pas en

vain que nous aurions des yeux et ne seraient-ils pas d'inutiles organes, s'il n'existait entre eux et les objets divers qui frappent notre vue, *un corps lumineux*, qui nous les fait distinguer? Pourrions-nous jouir du spectacle ravissant de la nature, si l'astre du jour ne nous éclairait? De même, si le soleil de justice n'illumine l'âme, elle ne peut voir les objets spirituels; et l'intelligence humaine n'apercevrait pas les choses invisibles de *Dieu*, si la lumière éternelle, qui est la Divinité, ne s'était, dès le commencement, répandue dans le monde, si elle ne se fût communiquée à des hommes privilégiés, aux patriarches, aux prophètes, aux apôtres, qui nous ont transmis avec fidélité, de siècle en siècle, cette divine révélation; si enfin Jésus-Christ, qui est seul la vérité, la vie et la lumière du monde, n'était sans cesse présent au milieu de ses adorateurs dans cette *Église visible*, avec laquelle, tout invisible qu'il est lui-même à nos yeux mortels, il a promis de demeurer jusqu'à la fin des siècles *par son Esprit saint*.

Eh bien! c'est l'Église qui, sans cesse éclairée du soleil de justice, est *le corps lumineux* par lequel nous sont transmises les célestes vérités : c'est sur son autorité seule que nous les avons reçues, c'est par son témoignage permanent, authentique et solennel, que nous croyons aux saintes Écritures, *au livre de Dieu*, qu'elle nous a fait connaître, qu'elle a seule le droit d'interpréter, puisqu'elle est nécessairement infaillible, étant conduite en toute vérité.

Et, certes, Milord, telle est aussi la doctrine qu'enseignent vos évêques, et sans laquelle, je dirai plus, il est impossible d'être chrétien. Lorsque l'apôtre S. Paul nous appelle à peser dans la balance de la

raison la crédibilité des preuves qu'il a alléguées pour fonder notre croyance, c'est comme s'il nous disait *qu'il faut regarder pour voir*, qu'il faut ouvrir *l'œil de l'âme*, l'entendement ou l'intelligence, pour comprendre la science du salut, que l'homme animal ou sensuel traite de folie, parce que ce n'est que spirituellement qu'on peut en juger. D'après cette explication bien simple, vous sentez que *la raison humaine éclairée par la lumière de Dieu*, acquiert une attribution supérieure, un autre nom, un titre qui exprime sa puissance, et qu'on l'appelle *la foi;* c'est elle *qui nous fait asseoir d'avance dans les lieux très-haut;* par elle notre esprit *se représente les choses qu'il espère;* par elle il obtient l'exacte *démonstration de celles qu'il ne voit point.*

Ce développement des paroles du saint apôtre détruit entièrement le système idéal de Luther et de Calvin, qui veulent que la raison soit le seul interprète de l'Écriture; qui ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font qu'un cercle vicieux, ou un contresens absurde : ils prétendent que l'œil doit voir sans l'intermédiaire d'un corps lumineux; ou, ce qui est impie, ils attribuent à l'homme ce qui n'appartient qu'à la Divinité : ils appellent la raison *la lumière de l'âme*, tandis qu'elle n'en est que *l'œil*, tandis que Jésus-Christ seul est *la lumière qui éclaire tout homme venant au monde;* que ce n'est que par lui, par cette Église sainte qui est son corps, que la raison peut connaître les *choses surnaturelles* qu'il est venu révéler aux humains ensevelis dans les ténèbres épaisses de l'erreur et du péché : mystères sublimes, qui ne seraient jamais tombés dans l'esprit de l'homme, si le Seigneur ne les eût manifestés; s'il

n'eût allumé, quand il monta au ciel, un éclatant luminaire, qui fait resplendir dans tous les cœurs les divines clartés, je veux dire l'*Église apostolique*, qui éclaire seule *toutes les raisons*, toutes les âmes dont l'œil consent à s'ouvrir aux splendeurs éternelles, et qui daignent *regarder pour voir*.

Donner à la raison une autres qualité que celle de *simple organe d'intelligence*, et la qualifier de flambeau d'autorité, de lumière, je l'ai dit, c'est une absurdité ou un paralogisme; et, à la considérer dans ce sens, *la raison n'est que l'opinion de chacun :* mais, chacun ayant la sienne, chacun ayant droit de former un jugement et se croyant aussi raisonnable ou clairvoyant qu'un autre, il s'ensuivra ce qui est arrivé pour tous les Calvinistes qui ont voulu suivre strictement le principe de leur maître, chacun d'eux s'est fait *autorité*, et l'on compte chez eux autant de croyances diverses que de raisonneurs.

Oublions, s'il se peut, tant d'extravagances; et reconnaissons que le Très-Haut, infiniment sage, puissant et bon, ne s'est jamais laissé sans témoignage; que les fidèles témoins de ses révélations se sont constamment perpétués, après les saints apôtres, dans leurs successeurs : avouons qu'ils nous ont laissé une preuve irréfragable de leur succession à l'apostolat, ainsi que de l'autorité de l'Église chrétienne et de la permanence de ses pouvoirs spirituels, dans l'admirable symbole de S. Athanase, lorsque, rassemblés en concile universel, trois cent dix-huit évêques arrêtèrent ce formulaire de foi, consacré dès cette époque, l'an 325 de l'ère de Notre-Seigneur, pour servir de base de doctrine,

de point de ralliement, de signe d'orthodoxie entre les chrétiens; et c'est, Milord, par cette sublime confession, fidèlement conservée même en Angleterre, malgré la séparation que votre *Église* seule de toutes celles de la réforme, tient encore de si près à l'Église catholique, que sur cent points ou articles divers de votre croyance et de la nôtre, placés en comparaison, il s'en trouve soixante-dix-neuf de conformes.

Il est donc posé en principe, il est reconnu comme évident, et par l'Église de Rome, et par celle d'Angleterre, que *l'autorité* est le seul moyen par lequel on ait jamais pu connaître les vérités de la foi avec certitude; il est évident que toute vraie religion est nécessairement enseignée de Dieu, *l'autorité première,* et qu'il a dû, par une conséquence directe de sa toute-puissance, de son infinie sagesse et de son amour, révéler à sa créature tout ce qu'il était indispensable qu'elle sût, pour fonder cette société bienheureuse qui devait éternellement exister entre elle et *lui.* Il est évident, dès lors, que ce que nous nommons improprement *la religion naturelle*, n'est qu'un reste plus ou moins pur, et, en quelque sorte, un morcellement des anciennes révélations disséminées dès le commencement sur toute la surface de la terre.

Nous voyons, en effet, que le vertueux Abel fit à l'Eternel une oblation qui lui fut agréable, et que le pieux Enoch marcha avec Dieu : nous lisons que le Seigneur daigna de nouveau, après les eaux vengeresses du déluge, donner à Noé des statuts, des lois et des ordonnances; qu'il renouvela son alliance avec le père des croyants; que dès lors, enfin, depuis le

législateur Moïse jusqu'à cet avénement annoncé à l'univers par des prédictions de jour en jour plus claires, objet de l'attente de tous les hommes de prière et de désir, le Sauveur du monde ne nous a jamais laissés sans des gages lumineux de sa présence, sans des témoins divinement inspirés, dont les prophéties, les exhortations, les miracles, dissipaient l'obscurité qui aurait autrement couvert de son voile l'univers moral.

Mais admirez, Milord, cette analogie frappante qui se trouve entre le monde physique et le monde spirituel, entre le règne de la nature et celui de la grâce. Ainsi que la lune au disque radieux, environnée de sa cour brillante, de ces globes de feu, de ces étoiles scintillantes, de toute l'armée des cieux, rangée d'espace en espace dans les plaines azurées du firmament, empêche l'antique nuit de recouvrer son empire solitaire, de même la loi, *telle qu'une lampe qui luisait dans un lieu obscur*, interprétée de siècle en siècle par les sacrificateurs, par les juges et par les prophètes, révélait aux humains, au milieu de leurs profondes ténèbres, le Dieu créateur qu'ils doivent uniquement adorer. Les temps s'accomplissent, et la terre enfante son Sauveur; l'Eternel n'est plus un Dieu qui se cache. Alors aussi, comme l'on voit tous les astres nocturnes disparaître en présence du soleil, de même, quand *le soleil de justice, l'orient d'en-haut*, s'est levé sur le monde, tous les flambeaux, toutes les clartés prophétiques, tous les luminaires inférieurs, ont disparu. Le jour est venu éclairer les hommes; ce soleil qui ne se couche jamais, brille sans cesse dans le sein de l'Eglise, où est son sanctuaire. *Qui s'en approchera*, dit le Psalmiste, *s'en*

trouvera tout éclairé; plus de nuages, plus d'obscurité, plus de doute. Elle se vérifie, pour tous les vrais chrétiens, cette ravissante promesse : *Ils seront tous enseignés de Dieu.*

Il est donc incontestable, ce que je me proposais de vous démontrer, que *l'Eglise catholique*, ou, ce qui est la même chose, l'Eglise universelle, est le dépositaire constant de la vérité; qu'elle est un tribunal infaillible, pour terminer toutes les contestations, pour réunir par les liens de la charité tous les fidèles en une même croyance, et pour les consommer dans l'unité,

Mais on vous assure que nous enseignons que le pape seul est infaillible. Qui vous a dit cela, Milord? ceux qui ne connaissent point la doctrine chrétienne, ou qui voudraient perfidement la ridiculiser. *C'est l'Eglise universelle, présidée par son chef*; ce sont les conciles œcuméniques, tels que celui de Nicée dont je vous ai parlé, c'est, en un mot, l'assemblée auguste des évêques, successeurs des apôtres, qui forme ce tribunal infaillible, *dont le souverain pontife est le chef.* Si ce tribunal spirituel a été reconnu capable de fixer l'interprétation des saintes Ecritures, de lier et de délier, de révoquer des statuts ecclésiastiques, et de leur en substituer d'autres plus conformes aux temps et aux lieux; si cette assemblée vénérable, depuis le concile de Jérusalem jusqu'à celui de Trente et à ceux qui pourront lui succéder, a été infaillible en matière de religion, elle doit l'être encore, vu la perpétuité de ses pouvoirs; ses décisions doivent toujours faire règle.

Heureuse nécessité, boulevard des croyances salutaires, centre consolateur; guide sûr, fidèle,

éclairé, sans lequel l'esprit incertain de l'homme flotterait çà et là à tout vent de doctrine, et ferait naufrage quant à la foi! Oui, ô dogme rassurant de l'infaillibilité de l'Eglise, si tu n'existais pas de tout temps, il faudrait te créer; tu es à l'âme voyageant vers sa céleste patrie ce qu'est au navigateur le phare lumineux qui le dirige, et sans les clartés duquel, égaré dans les ténèbres, il se briserait inévitablement contre les écueils.

Convenez-en avec moi, Monsieur le Comte: le propre de la vérité, c'est de ne changer jamais; la foi est incompatible avec la plus légère incertitude, et l'entendement humain cherche avidement l'infaillibilité; notre âme, inquiète aussi longtemps qu'elle est incertaine, ne trouve de repos que dans l'unité: unité de doctrine, unité d'adoration, unité de morale, unité d'amour et de charité; en un mot, *l'unité évangélique*. C'est en elle seule que se trouvent toutes les consolations, toutes les espérances, toutes les vertus: sans elle, le positif de la religion tombe en ruine, il n'a plus de fondement, il devient le partage des sectes qui le dévorent; avec elle le sublime sentiment de la piété, *cette vie divine au dedans de nous*, qui sert de base au système positif, alimente notre âme, l'agrandit, l'éclaire et la rend heureuse.

Mais, si les biens que produit l'unité religieuse sont inappréciables pour l'homme individuel, quels avantages infiniment plus grands ne procure-t-elle pas pour ces innombrables familles que nous appelons des peuples! La *similarité* d'opinions, de culte et de dogmes, leur inspire des sentiments fraternels; tels que des faisceaux étroitement liés

que rien ne peut rompre, ils acquièrent un esprit national qui détruit l'égoïsme, qui fait coïncider tous les intérêts particuliers dans l'intérêt public; ils se réunissent dans les mêmes temples, ils prient en commun le tendre père de tous; leurs prières réunies montent ensemble vers le trône des miséricordes, et en font descendre la paix de Dieu : l'accord des âmes résulte de cette grâce divine. *Ils n'ont qu'un même esprit et un même cœur : voyez comme ils s'aiment*, dira-t-on des peuples réunis pour l'adoration de Dieu.

Voyez, au contraire, Milord, les noms des sectes religieuses devenir l'étendard de la sédition, un signal hostile qui sépare les peuples, les familles, les amis, qui rompt les nœuds sacrés du sang et de la nature, tandis que l'esprit de faction, étranger à tout intérêt spirituel, emprunte le masque hideux du *sectarisme*, fait imputer à la discordance des partis religieux tous les forfaits qu'une politique insidieuse et toute terrestre a seule pu concevoir et exécuter. Écoutez ce qu'écrivait là-dessus le célèbre Grotius lui-même, qui n'est pas suspect de favoriser le culte romain ou le catholicisme, puisqu'il professait la réforme, et qu'il était l'un des premiers magistrats de la Hollande : « Partout où les disciples » de Calvin ont eu la prépondérance, nous dit-il, » ils ont troublé les États, révolutionné les empires, » semé les haines et les divisions. »

Mais pourquoi se réclamer d'un autre nom que de celui du Rédempteur du monde? Le titre de Chrétien n'est-il pas plus beau, plus honorable, que celui de Calviniste? Le Christ serait-il divisé? Oh! quand viendra ce temps annoncé par les pro-

phètes, où tous les peuples seront réunis en un même esprit par les liens de la paix? Quand sera-ce que les Églises dissidentes, frappées des incalculables maux qui accompagnent la désunion, et reconnaissant que l'affreux athéisme, ou l'indifférence en matière de religion, est le fruit impur de la pluralité des doctrines, s'écrieront enfin : « Quel intérêt » avons-nous encore avec les fils d'Arius et de Socin? » Qu'avons-nous de commun avec les enfants de » Luther ou de Zwingle? O Israël, revenez au point » d'où vous êtes parti; retournez à la loi de Dieu » et au témoignage de l'Église, dont trop longtemps » vous vous êtes éloigné. A vos tentes, ô Israël, à vos » tentes! retournez à vos tentes, ô Israël (1)! »

Trop ému pour continuer cette lettre, où j'ai dépassé, par un zèle impatient, les sages limites que doit se prescrire un écrivain modéré, je renvoie à la poste prochaine une explication conciliante; et je me hâte de vous saluer affectueusement.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

(1) Il est impossible de prouver plus invinciblement les bienfaits de l'Église catholique relativement à la prospérité politique des États, que ne l'a fait l'incrédule Gibbon, tout protestant qu'il était : « Ce sont des évêques qui ont fait le beau » royaume de France, écrivait-il; et il a subsisté quatorze siè- » cles sous l'autorité tutélaire de soixante-seize rois, sans que » la forme de son gouvernement eût subi aucune altération es- » sentielle : tant était grande la force de conservation que lui » avaient donnée les principes religieux. »

LETTRE XXVI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 12 janvier, 1817.

Eusèbe d'Adhémar à lord Édouard, comte de Moreland, à Oxford.

Qu'heureux est le mortel que la vérité même
Conduit de sa main propre au chemin qui lui plaît!
Qu'heureux est qui la voit, sans voile et sans emblème,
Dans sa beauté suprême,
Et telle enfin qu'elle est.
Corneille, *traduct. de l'Imitation*, liv. 1, chap. 3.

J'étais mécontent du ton général de ma dernière lettre, du zèle trop ardent qui me l'a dictée. Pardonnez, Milord, à ces expressions trop hardies peut-être, à ce langage animé d'un prêtre catholique qui parle à un protestant. Je prends à témoin celui qui manifeste le secret des consciences, que, bien loin d'avoir des sentiments d'aigreur ou d'animosité contre les peuples, les familles ou les individus qui professent un autre culte que celui de l'Église catholique, je les porte dans mon cœur à l'égal des miens. Je me fais même un devoir de

convenir qu'un grand nombre des réformés que j'ai connus m'ont édifié par une vie exemplaire. J'aime à répéter avec le ministre Jurieu, que *l'anglicanisme est l'honneur de la réforme ;* mais je dois dire aussi avec l'auteur latin : *Amicus Plato, amicus Aristoteles, sed magis amica veritas* (1)!

Le désir ardent de la paix du monde, de la gloire de Dieu, et du salut des âmes, me presse ; il m'embrase, il me fait oublier mon âge avancé, il me prête dans mon infirmité de nouvelles forces, il prolonge mes jours quand ils étaient près de se terminer. Oh! si vous voyiez couler mes larmes brûlantes! Au moment où je vous écris, ces pages en sont mouillées : ce sont des pleurs de joie, à la pensée que j'ose concevoir, de cette consommation si désirable, de la réconciliation des peuples chrétiens; à l'espoir, du moins, du retour d'un petit nombre de personnes dans le sein maternel de l'Église, retour heureux auquel j'aurai pu contribuer. A cette consolante pensée, je défie les travaux; je brave mes fatigues, mes ennuis : je ne sens plus ma vieillesse, je tressaille d'espérance et de bonheur.

Mais je vous le demande à vous-même, Milord, pouvez-vous contempler de sang-froid ce tableau sublime? En vous représentant la communion des premiers chrétiens, qui, d'Antioche et de Jérusalem, s'étendit, en moins de trente années, sur tant de régions; qui, des peuples les plus corrompus de la Grèce, tels que les Corinthiens, forma des

(1) Aristote me plaît, et Platon davantage;
Mais la vérité seule a mon choix sans partage.

hommes nouveaux, une race morale et vertueuse ; qui s'établit peu après chez les Romains, et jeta les bases de cette société spirituelle, laquelle, seule, a préservé naguère d'une totale subversion l'édifice politique de tous les gouvernements; ne vous élevez-vous point à la pensée du retour possible à un tel ordre de choses, où tous les peuples chrétiens seraient unis par une même foi, par les mêmes dogmes, par le même culte; où ils deviendraient dès lors aussi bons, aussi sages, aussi éclairés et aussi heureux que les dispositions originaires de notre nature le leur permettent en deçà du sépulcre ?

Cet âge d'or que l'on vit naître dans le premier siècle de l'ère de Notre-Seigneur, ce *chiliasme* de l'humanité perfectionnée, ne serait-il plus désormais que le rêve des hommes de bien? Serait-il impossible qu'il se réalisât de nouveau sur la terre? J'ose espérer qu'il se réalisera. Quand sera-ce ? Nos enfans jouiront-ils du ravissant spectacle de cette régénération de l'Église chrétienne? Je ne sais. Je me prosterne avec humilité devant l'Arbitre suprême de nos destinées, et j'attends avec patience, avec un ferme espoir, que le règne de Dieu arrive et console l'univers. Ce que je sais néanmoins, Milord, c'est qu'une telle réunion, quant à la croyance et aux pratiques religieuses, est le grand objet que la foi propose à nos désirs, à notre vigilance et à nos travaux. Ce que je sais encore, c'est que, s'il n'est pas certain que les peuples y parviennent dans le petit nombre d'années qui doivent s'écouler pour nous et pour nos enfants, il n'en est pas moins vrai que nous devons la demander chaque jour dans nos

prières, y aspirer par nos vœux les plus ardents. Ce que je sais enfin, c'est que la divine Providence, tantôt par quelque trait lumineux, par quelque conversion extraordinaire, par quelque triomphe inattendu remporté sur l'infidélité, et tantôt par les éclairs soudains qui viennent déchirer les nuages dont notre carrière actuelle est enveloppée, nous laisse déjà entrevoir le lointain de ce brillant et heureux avenir.

En effet, déjà toutes les illusions se sont évanouies : une nation entière ne saurait être trompée deux fois, et l'athéisme n'a pas tenu ses promesses. Tous ceux qui l'avaient embrassé se sont perdus; on les a vus se précipiter dans l'abîme, et le fracas de leur chute a retenti. Comment tous les combattants de la milice sacrée ne serreraient-ils pas leurs rangs après tant de pertes? Comment tous les corps différents dont se compose l'Église militante ne chercheraient-ils point à se rapprocher, pour se défendre contre l'ennemi commun ? Une trop longue et trop funeste expérience n'a-t-elle pas jugé les systèmes divers? N'a-t-on pas appris, en un mot, ce que devient un peuple quelconque qui se laisse gouverner par des philosophes (1)? Non, elle ne sera pas perdue pour

(1) Le roi de Prusse, Frédéric II, philosophe lui-même, et connaissant bien la tendance affreuse de ses opinions, disait à ses convives incrédules : « Quand je voudrai punir mes sujets, » je les ferai gouverner par des philosophes. » — Taisez-vous, » dit-il un jour à quelques-uns d'entre eux, qui, après avoir » tourné l'Église en dérision, commençaient à se moquer de la monarchie ; taisez-vous ; le roi vient. »

nos contemporains cette terrible leçon. Déjà toutes les âmes sensibles, tous les amis de l'ordre social, désirent se rattacher à ces opinions antiques et salutaires, qui seules peuvent donner une base à la législation, une garantie aux peuples, et un appui solide aux gouvernements.

Que l'on n'objecte pas ici la *démoralisation* actuelle de l'Europe. Certes, lorsque l'Évangile fut prêché et que la société spirituelle fut formée, l'empire romain était près de tomber de putréfaction; déjà les républiques de Rome et de la Grèce, vermoulues et succombant à l'excès de la corruption, avaient passé sous le joug du despotisme : l'Évangile parut, et avec lui le rajeunissement des âmes; le monde moral fut créé une seconde fois. Il en sera de même encore, si l'on reconnaît l'autorité de l'Église chrétienne, si l'on se persuade enfin que c'est par l'esprit religieux, et non par des lois nouvelles, qu'on peut créer de nouveau une nation.

Combien de milliers de lois furent promulguées dans les jours déplorables de la révolution! Combien de volumes, depuis Théophraste, Plutarque, La Bruyère, Toussaint et Vauvenargues, ont été écrits sur les mœurs! Ah! ce n'est ni sur des livres, ni sur des lois humaines, que se fonde la morale, c'est sur les *institutions;* et toutes celles qui furent données aux peuples, aux Israélites, aux Romains, aux Perses et aux Grecs, prenaient leur source dans l'autorité première, dans cette législation primitive accordée au genre humain : éternelle institution, sortie de la bouche du Créateur du monde, et dont les commandements, suivant ce que dit S. Paul, *sont écrits dans tous les cœurs*. Eh bien! c'est elle que l'Église chré-

tienne présente aux nations comme la seule base de leur existence politique, comme le *palladium* des lois et l'égide conservatrice des mœurs.

C'est par cette institution antique et sacrée, Milord, que votre patrie existe et prospère : sans elle, sans le profond respect que conserve votre parlement pour l'autorité spirituelle, ni votre constitution, formée d'éléments hétérogènes, ni vos innombrables lois, dont l'indigeste compilation fait tour à tour la ressource et le désespoir des avocats, ni votre formidable marine, ni même l'océan qui vous met à l'abri des révolutions continentales, ne pourraient vous empêcher de périr; et l'institution apostolique, que vous avez conservée, quoique vous vous soyez séparés de la grande société des chrétiens, de l'unité religieuse, est encore le rempart derrière lequel se maintiennent, chez vous, et le trône, et les lois, et le patriotisme, et la constitution.

Ce sont surtout vos communes prières [*common prayers*], qui entretiennent cet esprit religieux dont s'honorent les Anglais; c'est votre liturgie qui nourrit dans le sein des familles ces vertus domestiques et privées, qui constituent les mœurs et tendent à confirmer le règne des lois (1). Ah! pourquoi une

(1) Si l'on remarque encore quelque édification dans les temples anglicans, il faut l'attribuer, non à leurs sermons lus en chaire et pleins de dissertations, dépourvus de monvements oratoires, mais bien aux commandements de Dieu qui sont chantés (*chanted, not sung*). Je crois que c'est ce qu'on appelle récitatif en musique. On choisit pour ce chant les plus belles voix; et la mélodie en est si touchante, qu'elle inspire de

politique mal entendue nous diviserait-elle davantage ? Pourquoi y aurait-il encore quelque séparation pour ceux qui sont unis en Jésus-Christ ? Oui, je suis persuadé, Milord, que, si l'on cesse d'ergoter sur des règlements de discipline, qui dans chaque pays peuvent varier suivant les climats et les localités; si l'on ne cherche plus à expliquer le *comment* des mystères, inaccessibles à l'intelligence humaine; si l'on se consente de savoir que Dieu a parlé, et qu'on se repose sur l'autorité de l'Église universelle pour interpréter le livre de Dieu, l'on sera bientôt d'accord sur le petit nombre de points qui sont encore en litige entre les deux Églises.

Oui, dès que l'on rentrera dans l'intérieur de la religion, une piété humble et sincère, l'esprit de mortification, de renoncement au monde et à soi-même; dès qu'on ne pointillera plus sur des subtitités, ou sur des choses purement extérieures; dès

la piété presque irrésistiblement. « Je ne sache, dit le comte » de Maistre, aucune autre cause de l'esprit religieux qui anime » encore les Églises dissedentes, si ce n'est le chant des psau- » mes et des hymnes de David : les accents enflammés qu'il a » confiés aux cordes de sa lyre divine, participent de l'Éter- » nité; ils retentissent, après trente siècles, dans toutes les ré- » gions de la terre; on les chante à Botany-Bay, à Quito, dans » le Bengale. comme à Madrid, à Londres, à Rome et à Ge- » nève. » Ces beaux vers d'Horace, avec un léger changement, pourraient être appliqués au prophète-roi :

. . . . *Spirat adhuc amor,*
Vivuntque Commissi calores
Israëlis fidibus poëtæ.

qu'on donnera tout entier à Dieu ce cœur qu'il nous demande pour en faire le bonheur, dès lors on ne refusera plus de se joindre à nos pieux exercices, d'adopter le culte le plus parfait, l'expression sensible de l'adoration, de l'humilité et de l'amour.

J'ai désiré ardemment, Milord, vous rapprocher de nos temples pendant votre long séjour en Italie, convaincu que vous serez édifié de nos pratiques de dévotion; que les préventions défavorables qui vous ont été inspirées dès l'enfance se dissiperont au pied de nos autels; qu'elles céderont aux émotions religieuses, aux profondes et pures impressions que laisseront dans votre âme le touchant aspect d'un peuple adorateur, la majesté de nos cérémonies, et la dignité du culte romain. Il fallait néanmoins, pour vous y engager, une autorité antérieure à la mienne: celle de vos prélats et de vos docteurs, en qui vous avez cru jusqu'à présent. Je l'ai invoquée avec franchise: ils vous ont répondu de la fidélité de mes citations par leurs ouvrages, que vous pouvez consulter vous-mêmes; je n'ai fait que vous épargner l'ennui de les feuilleter, en rassemblant les points de coïncidence qui existent entre l'Église catholique et l'Église anglicane; travail qu'avaient entrepris le célèbre abbé de Lockum, Molanus, et l'archevêque de Cantorbery, le savant Wake, pour opérer cette réunion si désirée, qu'ils se promettaient déjà d'obtenir, lorsqu'un bel-esprit, un philosophe, le fameux Leibnitz, tenant aux intérêts politiques, sollicita l'intervention des princes anglais de la maison de Brunswick, dont l'opposition fit rompre les conférences, vu que c'est en qualité de Protestants qu'ils ont dé-

trôné les Stuarts, et qu'un monarque catholique, en vertu d'un décret du parlement, ne peut s'asseoir sur le trône d'Angleterre.

Plus heureux que mes prédécesseurs dans cette œuvre si importante à la paix du monde, puissé-je voir tomber le schisme colossal! Votre Église et la nôtre réunies entraîneraient bientôt l'assentiment de toutes les autres congrégations dissidentes, de toutes les sectes qui se réclament encore du nom du Christ. Oh! puissé-je être le témoin de cette époque brillante! J'y aurai du moins contribué auprès de vous, Milord, si le Seigneur daigne bénir cette correspondance, que je ne pourrai plus, hélas! continuer, vu que ma vieillesse, mes graves occupations, votre long voyage suivi de votre hymen, vos fonctions sénatoriales et les tendres sollicitudes d'une famille naissante, ne nous permettront plus à vous et à moi ce commerce épistolaire qui m'était si précieux: vous pouvez juger du vif intérêt qui m'y attache par la longueur de cette lettre. Ce sera peut-être la dernière, mon aimable comte, et je ne pouvais me déterminer à finir: mon cœur se serre à la pensée, que désormais, je cesserai de m'entretenir avec vous; une larme, de temps à autre, tombe sur cette page où je laisse empreints mes sentiments, et la plume m'échappe en vous disant adieu.

Adieu, Milord, mon élève, mon ami, l'ami de mon âme, mon enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Oui, je l'espère, quoique votre situation politique, votre rang dans le sénat, vos liaisons de famille, ne vous permettent pas chez vous, comme en Italie, une profession extérieure, vous êtes déjà catholique de cœur; vous soutiendrez dans le parlement de la

Grande-Bretagne les droits et les intérêts de vos infortunés frères des trois royaumes, qui sont dans un état d'oppression, de contrainte et de persécution; et vous hâterez une émancipation dont vos frères aînés, les catholiques d'Irlande, trop longtemps courbés sous le joug de la dépendance, et traités comme mineurs, se montrent vraiment dignes par leurs patriotisme, leur longanimité, leur persévérance dans la foi.

Union fraternelle, réconciliation, concorde, tels sont les objets de mes vœux les plus ardents; je les présente, avec mes prières, à celui qui intercède. Adieu, encore une fois. — Si la Providence divine conduit un jour vos pas sur la terre sacrée où reposeront mes froides dépouilles, vous chercherez, dans l'enceinte de la mort, le lit paisible où je dormirai; et, sur la pierre insensible qui sera mon chevet, vous ne lirez pas, je m'en flatte, sans attendrissement, le nom de celui qui vous aima, qui priera sans cesse pour votre réconciliation avec l'Église catholique, et qui demande au Dieu qu'il adore, la grâce de vous rencontrer dans le séjour bienheureux.

C'est là le rendez-vous que je vous donne.

EUSÈBE D'AHÉMAR.

Post-scriptum. Hélas! Milord, la vieillesse est oublieuse : à peine ai-je pris congé de vous, que je me souviens, un peu tard, qu'il me reste encore à lever quatre difficultés que vous m'avez proposées. Vu le temps et les recherches qu'elles exigeaient de moi, j'en avais réservé la solution pour la fin de

notre correspondance, et ce délai me les a fait oublier. Je vous écrirai donc encore quatre lettres; mais, comme elles vous détermineront probablement en notre faveur, et qu'elles sont le corollaire de toutes mes démonstrations précédentes, je tâcherai de les composer avec beaucoup de soin. M. de La Chapelle, en vous écrivant, remplira donc l'intervalle ou le vide que je laisse. Je diffère ainsi mon dernier adieu, et vous donne par la pensée un rendez-vous moins éloigné que celui d'un meilleur monde. Adieu.

—

LETTRE XXVII.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 14 janvier, 1817.

PIERRE DE LA CHAPELLE à lord ÉDOUARD, comte DE MORELAND, à Oxford.

De quoi sert une longue et subtile disputo
Sur mille obscurités où l'esprit est déçu?
De quoi sert qu'à l'envi chacun s'en persécute,
Si Dieu jamais n'impute
De n'en avoir rien su?

Touche, Verbe éternel, ces âmes curieuses :
Celui que ta parole une fois a frappé,
De tant d'opinions vaines, ambitieuses,
Et souvent dangereuses,
Est bien développé.

Aucun, sans ton secours, ne saurait se défendre
D'un million d'erreurs qui courent l'assiéger;
Aussitôt qu'un mortel refuse de t'entendre,
Quoi qu'il puisse comprendre,
Il n'en peut bien juger.

CORNEILLE, *traduct. de l'Imitation*, liv. 1, chap. 3.

Je me hâte, Milord, avant notre départ pour l'Italie, où nous espérons vous voir dans peu, de vous faire parvenir, sous le couvert de votre ambas-

sadeur en Suisse, le volumineux paquet qui renferme les lettres que vous adresse, à ma demande, mon respectable ami Dom Eusèbe d'Adhémar. Que le style chaleureux qui les caractérise, que le système exclusif et absolu qu'il y a posé, que la forte aversion qu'il y témoigne pour l'esprit de secte et de désunion, pour toutes les opinions divergentes, ne vous préviennent pas contre lui ! c'est le désir ardent de vous persuader qui l'anime; et l'on pourrait dire en quelque sorte de lui, *que le zèle de la maison de Dieu l'a rongé.* Il n'en est que plus aimant et plus charitable, et c'est à ses rigueurs que vous reconnaîtrez ses bontés. Passez-lui donc ce que son langage peut avoir de sévère; c'est l'erreur, l'erreur volontaire, et ce n'est jamais l'homme qu'il peut haïr, si sa belle âme a jamais connu la haine.

Quant à moi, cher Moreland, autant j'abhorre une criminelle indifférence quant aux immuables vérités par lesquelles seules nous pouvons être sauvés, autant je déteste cette disposition implacable qui produit les divisions, et rend irrémédiables les maux que la persuasion seule, la patience, la modération la plus exemplaire, peuvent ou guérir ou diminuer.

Convaincu, néanmoins, que la profonde satisfaction que j'éprouve, qui remplit ma vie de douceur, et qui la prolonge, n'est due qu'à mon adhésion aux saintes et augustes vérités que professe l'Église apostolique, et auxquelles, d'après un mûr examen, je crois depuis bien des années, j'ai désiré que vous connussiez les motifs, les bases et les preuves sur lesquelles repose ma conviction. La lecture de livres contraires à mes sentiments, la conversation habi-

tuelle de personnes opposées à mes principes, le laps du temps, de longs voyages, n'ont pu effacer les heureuses impressions qu'avaient faites sur moi les écrits des Bourdaloue, des Pascal et des Bossuet; que dis-je? les affectueuses leçons, les rites majestueux, les vertueux exemples que m'offraient à la fois les solennités et le culte de l'Église romaine, ont encore augmenté l'attachement, la vénération dont je me sentais pénétré pour cette église sainte; et je n'ai rien tant souhaité, puisque nous devons vivre ensemble en Italie auprès de mon élève, votre ami, Eugène de Courtenay, catholique aussi zélé que sincère, que de répondre à la confiance que vous avez en moi, en vous adressant à mon ancien compagnon d'enseignement littéraire, afin qu'il répondît à vos objections, qu'il dissipât vos doutes, et qu'il vous disposât, avant que vous fissiez avec nous ce voyage, à fréquenter le service divin dans cette contrée, quelles que soient les formes et les cérémonies qu'on y observe. Je n'ai pu penser, sans frémir, que, pendant au moins une année, dans le centre même de la catholicité, vous laisseriez s'écouler le temps le plus précieux de votre vie, sans faire aucun acte public de religion, sans fréquenter les saintes assemblées, parce que, dans votre première éducation, vous avez été imbu de préjugés trompeurs, défavorables au culte et aux prêtres de l'Eglise catholique.

Je devais d'autant plus chercher à vous désabuser, que j'ai vu, dans le premier séjour que j'ai fait en Italie, plus d'un prélat, plus d'un prêtre anglican, se joindre aux catholiques dans les exercices solennels de la dévotion. J'en atteste ici mes nombreux com-

pagnons de voyage : non, je ne pourrai jamais oublier que la plupart des jeunes ecclésiastiques des universités de Cambridge et d'Oxford, pendant les fêtes de Pâques et de Noël, suivaient constamment avec moi les prédications des éloquents missionnaires, à Florence, à Naples, et surtout à Rome; je me souviendrai toujours que, pendant les oraisons, suivant l'usage de l'Église anglicane, ils s'agenouillaient avec les fidèles du culte romain, afin de prier en commun le même Sauveur, le même Père et le même Dieu. Ce touchant spectacle rappelait à mon esprit la sage recommandation du patriarche Joseph à ses frères, qui remontaient d'Égypte en Canaan : *Ne vous mettez point en colère, ne vous disputez point pendant le chemin.* Tous également étrangers ici-bas, voyageurs vers le Canaan céleste, pourquoi nous disputerions-nous en cheminant vers le séjour de l'éternelle paix? avons-nous sur la terre une cité permanente? et n'invoquons-nous pas tous, dans la même oraison, un même Père qui est dans le ciel?

Souvenir cher à mon âme! combien de fois j'ai ranimé ma dévotion, en retraçant à ma pensée cet édifiant tableau! que de douces larmes il m'a fait répandre! avec combien de joie j'ai vu les contradicteurs, les penseurs libres, presque persuadés de se faire chrétiens à cet aspect qui rappelle les beaux siècles de l'Église, lorsque tous les croyants adoraient Dieu en commun, quelle que fût la diversité de leurs opinions sur tel ou tel point de discipline, sur l'interprétation de tel ou tel passage des auteurs sacrés, ou sur l'intelligence des saints mystères! Certainement, s'il reste encore un moyen victorieux de combattre les partisans de l'incrédulité, c'est celui que

je présente. Ils verraient alors les vaines spéculations, ces controverses oiseuses qui ont *stérilisé* le champ du christianisme, remplacées par une précieuse réalité, par l'esprit de concorde, de bienveillance, de charité fraternelle.....; et bientôt l'admiration, l'estime, la reconnaissance, et le désir d'être heureux, les convertiraient à la vérité.

Il est si désirable de vivre au milieu de personnes bienveillantes, il est si doux d'aimer et d'être aimé, que, dès qu'il parut des chrétiens dans le monde, le monde les aima. *Et ils étaient aimés de tout le peuple*, dit S. Marc en parlant des disciples du Seigneur; c'est qu'ils offraient le spectacle enchanteur du pardon des injures, de la plus tendre union, de la patience et de la modération; c'est que, dans l'intérieur du christianisme, tout est amour, prière, adoration et félicité.

Quelle que soit donc la divergence des opinions religieuses en divers pays, quelles que soient les variétés admises par les Églises particulières, ressouvenez-vous, Milord, qu'il est toujours et partout des points de coïncidence et d'union parmi les chrétiens : ils sont tous marqués, à leur entrée dans la vie, du même sceau du salut; tous également, à l'heure solennelle de la mort, espèrent au Dieu des miséricordes. Après tant et de si vives animosités, après tant d'écrits polémiques, qu'il y ait enfin un accord universel, un retour sincère et hautement exprimé à la croyance catholique, ce doit être un sujet d'inexprimable consolation, l'objet de la reconnaissance éternelle des âmes sensibles.

Porterons-nous nos espérances au delà? pouvons-nous actuellement nous flatter de réunir à nous, en

tout point, les Églises dissidentes? Hélas! mon jeune ami, je crains bien que la charité elle-même ne puisse encore espérer une si désirable unanimité; et, bien que, dans ces derniers jours d'angoisse, de perturbation et de malheurs, lorsque la grande révolte est arrivée, *il ait été donné à quelques mortels privilégiés de rentrer dans le sein de la mère de famille, et d'y trouver un sûr abri contre la colère qui est à venir,* ce ne saurait être vraisemblablement le choix du plus grand nombre; tant les yeux de l'esprit, atteints d'une longue cécité morale, sont incapables de s'ouvrir sitôt aux rayons éblouissants de la vérité.

Le respect humain, cependant, est le plus puissant obstacle qui s'oppose à la conversion ouverte et franchement avouée de bien des Protestants qui préfèrent infiniment l'Église catholique pour le cérémonial, pour les dogmes, et pour la fixité. Vous ne pouvez ignorer, Milord, que de l'indifférence profonde, du mépris pour la religion, ces fruits empoisonnés du philosophisme, est née de nos jours la maxime perverse, *qu'un honnête homme ne doit jamais changer de religion;* assertion blasphématoire, dont la traduction est celle-ci : *Dieu, qui est la vérité suprême, regarde du même œil l'erreur et la vérité; l'homme n'est pas plus obligé de rechercher l'une que d'éviter l'autre :* maxime insensée, que l'athéisme seul a pu enfanter, et dont voici la conséquence directe : « Il n'y a ni vice ni vertu, ni vérité ni men-
» songe; l'homme est incapable de faire aucun choix
» entre le bien et le mal, il n'a point de liberté mo-
» rale. Qu'importe ce qu'il croit? Le musulman doit
» obéir à la voix du faux prophète; l'idolâtre doit

» adorer son serpent, son fétiche redouté; on peut » être impunément sectaire, sceptique, athée, enfin » tout, pourvu qu'on ne rentre pas dans l'Église » catholique (1); pourvu qu'on abjure la foi en » Jésus-Christ, qu'on lui refuse tout empire sur nos » âmes; pourvu qu'on cesse, en un mot, d'être chré- » tien. » Tel est l'*ultimatum* des incrédules; et celui qui n'ose donner gloire à la vérité, quand il en a la conviction intime, se soumet à la tyrannie de leur opinion; il aime mieux la gloire qui vient des

(1) Il est difficile d'expliquer l'acharnement avec lequel les coryphées du liberalisme poursuivent l'Église catholique; et l'on ne peut comprendre que Jean-Jacques Rousseau, cet ardent défenseur de la liberté, ait écrit à la fin de son *Contrat social*: « Le christianisme est une religion d'esclaves. » — C'est au souverain pontificat que l'on doit l'affranchissement des serfs. L'histoire universelle nous apprend que l'esclavage est l'état naturel d'une grande partie des hommes, jusqu'à ce que l'affranchissement surnaturel vienne briser leurs chaînes. L'an 1267, le pape Alexandre III, non content de maintenir la liberté des peuples italiens, déclara, au nom du concile, que tous les chrétiens doivent être exempts de la servitude. En qualité de chef visible de cette religion qui annonce aux captifs leur délivrance, il proclama la liberté de toutes les nations qui devinrent chrétiennes, et la voix du suprême pontife a retenti dans tout l'univers. S. Paul prie Philémon, son disciple, *de recevoir comme ses propres entrailles* (de lui S. Paul) *Onésime, qu'il a engendré dans ses liens*, et qui s'étant enfui de chez son maître, a été instruit par S. Paul : *Vous ne le recouvrerez pas comme un simple esclave, mais comme celui qui d'esclave est devenu l'un de nos frères bien-aimés.*

hommes que le véritable honneur, et ne saurait dire au bon Dieu avec sincérité : *Que ton règne vienne !*

Cependant c'est par les individus que ce règne glorieux doit commencer : car pour la réunion générale des sectes et des communions dissidentes, cette sublime et si désirable consommation, hâtons-en la bienheureuse époque par nos ardentes prières, par le pouvoir de la persuasion sur les personnes qui sont en rapport avec nous, surtout par nos ouvrages et par notre exemple. Remettons-nous-en, après y avoir coopéré de tous nos efforts, à la sagesse infinie de cet Esprit souverain qui nous a fait expressément annoncer l'avénement de son règne sur la terre.

En effet, Milord, dans notre état présent de *crépuscule* ou de *demi-jour*, obscurci par des ombres et par de fausses lumières, où le vrai savoir est distribué si inégalement, où les opinions des hommes les plus sages sont courbées par l'habitude, par le préjugé, par une éducation mal entendue, comment obtenir l'uniformité dans la manière de voir, de comprendre, de croire et de sentir, tant que l'on ne s'en rapportera pas *au témoignage de l'Église catholique?* Comment tirer des conclusions, des conséquences directes, universellement reconnues de tous, tant que l'on ne sera point convenu des premiers principes de la foi, et de l'autorité d'un tribunal infaillible? Cet accord est, néanmoins, indispensable pour effectuer le renouvellement du grand pacte religieux, l'association générale des églises, cet objet constant de tant de désirs, de tant de prières et de tant de vœux.

Mais, si nous n'avons pas assez de science et de

bonne volonté *pour nous accorder dans la théorie*, pour adopter le même symbole de croyance et de foi, nous pouvons tous, du moins, avoir assez de mansuétude, assez de vertu et de charité, *pour nous entendre dans la pratique*, pour traiter réciproquement les opinions qui ne sont pas les nôtres avec ce respect, cette candeur désintéressée, ces ménagements délicats qui conviennent si bien à l'homme généreux, et qui sont les plus sûrs moyens de mettre de notre côté l'avantage; n'oubliant jamais que l'irritation, la colère, donnent lieu de penser que nous sommes vaincus, suivant cette sentence de Lucien : « Tu te fâches, donc tu as tort. »

Ainsi donc, dans toutes les discussions sérieuses et franches auxquelles vous inviteront, avec des intentions droites, ceux qui diffèrent de croyance avec vous, ô mon cher Moreland, ne perdez jamais de vue cette maxime si belle d'un des plus zélés et des plus savants Pères de l'Église : « Dans les choses né-» cessaires, *l'unité;* dans celles qui sont douteuses, » *la liberté;* dans toutes, *la charité.* » *In necessariis, unitas; in dubiis, libertas; in omnibus, caritas.* Cette belle maxime devrait être la règle de tout chrétien vraiment sage et éclairé : dans les choses qui sont proposées à notre foi par l'Église universelle, il ne doit y avoir ni partage ni dissentiment, mais unité de croyance; dans celles qui, n'étant pas décidées irrévocablement, sont un sujet légitime de controverses, liberté d'opinions; dans la défense des unes et des autres, il faut s'abstenir avec soin de l'aigreur et de l'emportement; et si la doctrine divise les esprits et occasionne de fâcheuses divergences, que la charité confonde les cœurs.

Non, ne présumez point assez de vous-même, mon jeune ami, pour condamner irrémissiblement les personnes qui ont embrassé des systèmes différents; persuadez-vous que leurs titres à la miséricorde dépendent de la bonne volonté, de l'obéissance sincère aux lois qui leur sont connues, et de l'amour fraternel qui ne peut exister sans l'amour de Dieu; et, après avoir, par vos instructions et par un bon exemple, cherché à les convaincre de la vérité, attendez, dans le silence et la prière, qu'il plaise à Dieu d'ouvrir les yeux de leur entendement, et de faire tomber, comme à S. Paul, *les écailles* qui les couvrent, de leur révéler *le grand mystère de piété, Dieu manifesté en chair,* et de les réunir dans le sein de son Église, *qui est la colonne de la vérité.*

Abandonnez alors vos frères et vous-même à la disposition du Père commun de tous, qui pardonna à S. Paul et fit miséricorde à ce violent persécuteur des chrétiens, parce que *c'était par ignorance* qu'il avait persécuté Jésus-Christ. Demandons-lui chaque jour de nous pardonner nos offenses; et demeurons assurés, avec une humble et ferme confiance, qu'il traitera nos erreurs, nos fautes et nos égarements, avec infiniment plus d'indulgence que nous n'en avons ordinairement eue pour les autres.

Permettez, milord, que je m'arrête ici pour ne point vous fatiguer par la longueur de ma lettre. D'ailleurs, indépendamment de l'importante restriction que je dois mettre à ces maximes de tolérance, il est des caractères dangereux que je me propose de vous signaler, et des préjugés injustes qu'il

est nécessaire de dissiper relativement à l'Italie.

Agréez mes très-humbles et affectueuses salutations.

De La Chapelle.

LETTRE XXVIII.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 15 janvier, 1817.

PIERRE DE LA CHAPELLE à lord EDOUARD,
Comte DE MORELAND, à Oxford.

Vois d'un œil indulgent, ô Principe des êtres,
Le fils religieux qui rend à ta grandeur
Le culte qu'avant lui t'ont rendu ses ancêtres;
Pardonne, s'il se trompe, à la foi de son cœur.

LÉONARD.

J'ai dit, milord, que j'avais une importante restriction à mettre au précepte de tolérance que je vous donnai dans mon dernier courrier. En effet, mon cher Edouard, ce que je vous recommandais relativement à la vie sociale, ne saurait s'entendre néanmoins des hommes publics : ils sont les conservateurs des saintes doctrines; ils doivent veiller à ce qu'elles ne soient point altérées par l'erreur. Celui qui ôte les péchés du monde, l'Agneau de Dieu, qui a souffert patiemment toutes les injures, qui ne brise point le roseau froissé, qui n'éleva point sa

voix dans les rues, tonna contre les pharisiens et les sadducéens, démasqua leurs perfidies, déconcerta leurs uniques projets, confondit avec indignation leur astuce criminelle. De cette manière, il nous montra qu'il ne faut point transiger, quand on est chargé d'une mission publique et qu'il s'agit de la gloire de Dieu.

Voici, milord, l'usage que je fais de la restriction dont je viens de parler, et du modèle divin que je vous ai présenté : tout ce que je vous ai dit sur l'esprit de tolérance se rapporte uniquement à l'homme individuel; mais les personnes en place, les magistrats, et les dignitaires de l'Église, ou celui qui, par le droit de naissance ou de propriété, nomme les fonctionnaires destinés à remplir des charges sacrées, deviennent les garants des bonnes mœurs; ils sont les appuis secondaires et les protecteurs de la société spirituelle; elle voit en eux les gardiens responsables des principes religieux, dont la morale tire sa vie et son influence : ils doivent donc garder fidèlement le double dépôt qui leur est confié, celui du salut des âmes dont ils sont appelés à rendre compte, et le dépôt du bonheur social, qui est en rapport direct avec la pureté de la foi, *car la piété n'a pas moins les promesses de la vie présente que celles de la vie qui est à venir.*

Cette importante observation vous regarde, mon cher comte : dans les riches et puissants domaines que vous possédez, ils est plusieurs églises dont vous nommez les ministres; et, si je ne me trompe point, vous avez cinq à six bénéfices à conférer. Que la science, les talents, les liaisons académiques, ou les recommandations, ne soient auprès de vous que des

titres subalternes à la vocation que vous adresserez aux candidats : c'est *l'orthodoxie*, que vous devez consulter avant toutes choses; c'est *l'intégrité de la foi*, et la pureté des mœurs qui dépend d'une croyance pure.

A Dieu ne plaise, mon cher Edouard, que nous affaiblissions les bases du christianisme en cherchant à reculer les lignes étroites de démarcation qui séparent l'hérésie d'avec la véritable foi, et que, pour agrandir l'enceinte de l'Église, nous y recevions, comme pasteurs et ministres, des hommes dont les opinions ne sont pas exemptes d'erreur ! Les vérités salutaires ne peuvent admettre aucune concession; il n'est jamais permis de sacrifier la gloire de l'Évangile à une spécieuse réunion, et de confondre ensemble la lumière et les ténèbres. Voici donc le signe auquel vous reconnaîtrez le pasteur que vous êtes appelé à nommer : *le symbole de S. Athanase ;* c'est celui qu'avoue seule le rit anglican. Si l'empereur Constance n'eût point conféré de place éminente à l'hérétique Arius, il n'aurait point persécuté l'Église chrétienne, ni déposé l'illustre prédicateur qui en était le flambeau. Aucun candidat au saint ministère, aucun postulant, n'est propre à obtenir sa vocation, s'il ne croit à la chute de l'homme, au péché originel, à l'incarnation du Verbe, à la très-sainte et adorable Trinité; à la nécessité de la grâce, à celle de la régénération et des bonnes œuvres, indispensables pour être sauvé. Tout homme qui nie ces vérités essentielles au salut, est indigne d'être prêtre.

Telle est la première classe de personnes que je devais signaler en vous considérant comme électeur

des charges pastorales et collateur des bénéfices qui sont à votre nomination. Cependant il est, même dans votre culte, quelque imparfait qu'il soit, deux autres classes d'individus contre lesquelles il faut encore se précautionner, et je me hâte de les désigner, avant de finir.

Vous rencontrerez fréquemment dans la société de prétendus fauteurs du christianisme; ils s'en créent un, la plupart, à leur façon. Ils préconisent magnifiquement la sainte morale de l'Évangile; mais ils rejettent de la religion tout ce qu'elle a de mystérieux: ils cherchent un abri derrière quelques noms célèbres; ceux des Semler, des Bardt, des Ficht, des Priestley, et surtout de l'incompréhensible Kant: à l'aide d'un jargon métaphysique et intelligible, ils voilent aux yeux du public la nullité de leurs opinions, qu'ils décorent du titre imposant de *christianisme raisonnable;* doctrine de mots qui n'a ni dogmes ni autorité; doctrine vague, arbitraire, sur laquelle aussi ils ne peuvent s'accorder, ni avec eux-mêmes, ni entre eux; doctrine enfin qui n'est autre chose, pour trancher le mot, que le *pur déisme.* Ils affectent pompeusement de la montrer seule conforme à l'éternelle raison, et de lui donner le nom *de religion naturelle:* mais ils ne pourront vous en imposer, puisqu'il n'est point de religion qui n'ait été primitivement révélée; puisqu'il est certain que nous ne connaîtrions pas Dieu comme auteur de la foi s'il n'eût daigné se manifester à nous, et que lui seul est l'autorité première sur laquelle reposent toutes les autorités, toutes les croyances religieuses: d'où je conclus rigoureusement que ces apôtres de nouvelle trempe, qui nient la divine révélation, ne

sont que les poltrons des athées, et que leur vaine et spécieuse réligion, leur déisme extérieur et prétendu, n'est que l'athéisme en masque.

Il est encore une troisième classe de séducteurs, encore plus perfide et plus dangereuse. Ils se gardent bien de se déclarer les ennemis ouverts de l'Église chrétienne : comme l'irréligion et l'infidélité dogmatique sont décriées aujourd'hui parmi les honnêtes gens, ils se permettent une incrédulité secrète et respectueuse ; au lieu d'attaquer, comme ils se le permettaient autrefois dans leurs conversations familières, les principes de la foi, c'est uniquement contre ceux qui la prêchent avec succès que l'on voit se déchaîner astucieusement ces disciples à demi convertis du philosophisme. Tel est le signe auquel vous les reconnaîtrez infailliblement. Ce n'est plus sur les vérités saintes de l'Évangile, c'est contre ses plus respectables prédicateurs, qu'ils dirigent leurs traits meurtriers.

Thèse générale, Milord : défiez-vous du christianisme de tout homme qui se plaît à en dénigrer les ministres, à leur supposer ses propres passions ; à recueillir çà et là des scandales, des rapports malicieux, faux en tout ou en partie, ou exagérés ; soyez sûr que ce n'est pas la personne, c'est la chose elle-même, qu'ils veulent détruire. Tels que ces brigands qui dévalisent les courriers sur les grands chemins, afin d'anéantir leurs dépêches, les ennemis implacables de la religion, sous prétexte d'en prendre les intérêts, empoisonnent sans cesse de leur venin les démarches les plus innocentes de ses chargés de pouvoirs ; ils leur tendent des embûches ; ils se jettent en guet-apens sur les

porteurs de la bonne nouvelle du salut, pour déchirer leurs lettres de créances, pour décrier le sublime témoignage qu'ils venaient rendre à la vérité. *Ils ont épié mes discours,* disait le Sauveur du monde à ses disciples avant de les quitter ; *ils épieront aussi les vôtres.* Tel est, Milord, le signalement des astucieux ennemis de toute piété ; telle est la nouvelle tactique qu'ils ont établie ; et c'est des défenseurs de la foi qu'ils calomnient le zèle ardent, les actions les plus pures et les pratiques les plus saintes, afin de renverser la foi elle-même ; ce sont les écrivains les plus religieux, les plus zélés ministres des autels, qui sont en butte à la malveillance des impies, à leurs aveugles fureurs, à leurs trames iniques et clandestines.

C'est encore le culte romain, c'est l'Italie surtout qui en est le centre, qu'ils cherchent à déprimer. Voici leur langage : « Il est à regretter, s'écrient-ils » avec une douleur affectée, il est désolant qu'une » religion si pure, si utile au genre humain, n'ait » pas produit, dans la métropole du christianisme » et chez le peuple italien, plus de moralité, une » conduite plus évangélique, et plus de vertus. » Ils vous répètent alors les contes profanes, les récits impurs de l'Arétin, de Bocace et de Machiavel ; ils vous citent avec complaisance ce sarcasme du président de Brosses, écrivant à Voltaire, son rival d'impiété : « Plus je m'approche de Rome, et plus » je m'éloigne de l'Église. » Pitoyable jeu de mots ! mauvaise plaisanterie d'hommes infidèles qui, ayant en horreur les fêtes édifiantes de la religion, les cérémonies sacrées, et le culte solennel, dont ils ne comprenaient nullement la tendance morale et ne

pouvaient pénétrer l'esprit, raillaient brutalement sur les choses les plus saintes, et ne fréquentaient à Rome, comme à Ferney et à Dijon, que les spectacles, les salles de musique, et des personnages de leur acabit! Ces coryphées de l'irréligion me font penser à ce jeune homme (c'était, Milord, un de vos compatriotes, autant qu'il m'en souvient), qui voyageait au-delà des monts; recommandé au général des Servites, religieux dont la règle austère leur prescrit exclusivement l'usage des végétaux, et ne logeant que dans leurs cloîtres, il écrivait à ses parents : « L'Italie est un superbe pays, c'est dom-» mage qu'on y mange tout à l'huile. »

Il en est ainsi du plus grand nombre des voyageurs, mon cher Moreland : ce ne sont pas les églises qu'ils visitent, ce ne sont pas les prédications qu'ils vont écouter, ce n'est pas le service divin auquel ils assistent; tous leurs rendez-vous sont à l'Opéra : et depuis la bruyante Naples jusqu'à la délicieuse Venise, depuis Florence, la mère des beaux-arts, jusqu'à la majestueuse Rome, cette capitale du monde chrétien, ce sont les antiquités seules qu'ils recherchent : les thermes de Dioclétien, la colonne Trajane, les ruines d'Herculanum; Pompéia, cette cité jadis si commerçante, exhumée presque entière; l'antique Posidonia, et le temple magnifique d'Agrigente, voilà les objets qui fixent leur attention : les concerts d'une musique enchanteresse, les chefs-d'œuvre de Phidias, ceux de Michel-Ange et de Canova, les merveilleux ouvrages du Guide, de Raphaël, du Corrège et de Salvator-Rosa, attirent, du matin au soir, toutes leurs démarches, toute leur admiration et leur estime exclusive.

Troupe insensée de stupides et d'aveugles voyageurs ! *Ils se creusent sans cesse des citernes crevassées ;* ils ne recherchent que les monuments de leur vanité ; ils n'admirent que les témoignages authentiques du néant de tout ce qui est étranger à l'âme, de tout ce qui doit périr, de tout ce qui n'atteint que le matériel de l'homme et qui l'asservit toujours plus aux sens : objets estimables d'ailleurs ; productions du génie, qui devraient nous retracer par leur destination spirituelle les choses invisibles de Dieu, l'immortalité qui nous est promise, et les miracles de la rédemption, qu'ont représentés ces illustres peintres, ces habiles sculpteurs et ces savants architectes, dont les rares talents furent consacrés à la louange du Dieu créateur, au sublime idéal d'une nature céleste, et au perfectionnement de l'esprit humain. Tandis que le voyageur fidèle, autant qu'il est éclairé, éprouve un saisissement involontaire à l'aspect de ces beautés d'un ordre supérieur, qui ravissent notre âme en extase et la transportent dans les régions de l'infini, on dirait que les observateurs matérialistes qui vont explorer la belle Italie ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne pas entendre tout ce qui est divin, tout ce qui contrarie leur système athéistique, tout ce qui ennoblit l'humanité en la rapprochant de sa première origine ; du ciel, du chœur immortel des anges, et d'un Dieu réparateur.

Ah ! mon jeune ami, si vous désirez juger l'Italie sous un rapport moral, fermez l'oreille aux mensongères divagations des détracteurs de l'Église, qui voudraient obliquement l'assaillir, en avilissant ce peuple sage et modeste au milieu duquel siége

le souverain pontife. Visitez les habitants des campagnes, les bons villageois; faites connaissance avec les propriétaires nobles et opulents qui, presque tous, résident sur leurs terres; interrogez leurs intelligents et laborieux fermiers, répandus sur le fertile et riant bassin de la Lombardie, dans la Marche d'Ancône et les États romains, dans la riche Toscane, dans la Terre de Labour, dans la délicieuse Campanie, qui n'est qu'un jardin continuel.

Voyez les innombrables étudiants s'instruire avec fruit dans les académies de Florence, de Padoue, de Pise, dans l'institut de Bologne, dans les *studij* de Naples : entrez dans la savante université de Turin, dans le collége de la Propagande à Rome, dans les écoles paroissiales de Milan; vous y verrez avec admiration tous les Italiens instruits rivaliser de zèle et d'amour pour la vérité, et avoir des succès éclatants dans la littérature, dans les mathématiques, dans l'étude des langues orientales, et dans la science du salut.

Parcourez enfin les asiles de l'humanité souffrante : ici, vous trouverez le malheur et l'indigence logés dans des palais; là, vous entendrez l'Évangile annoncé aux pauvres; plus loin, vous verrez prodiguer aux malades les soins les plus assidus de la médecine et de la consolation : en un mot, vous trouverez, sans aucune comparaison, plus d'hospices charitables en Italie, toute proportion gardée, que dans les plus vastes et les plus riches États du monde chrétien.

Du reste, vous savez, Milord, que la population d'un pays quelconque est toujours en raison des moyens qui peuvent la maintenir, de l'encourage-

ment offert au commerce, aux arts et aux métiers, surtout à l'agriculture, ainsi qu'à l'éducation des enfants. Eh bien! j'ose dire que *l'Italie est de beaucoup le pays le plus peuplé de l'Europe*, puisque, sur une langue de terre resserrée entre deux mers, limitée par les Alpes, traversée du nord au midi par l'inhabitable Apennin, baignée ici par les *maremme* de Sienne, là par les marais Pontins, ailleurs par les fa nges profondes de Comacchio et de la Poly nésie, ainsi que par de nombreux et d'immenses lacs, cette étroite péninsule nourrit néanmoins, en y comprenant les îles, *plus de dix-neuf millions d'habitants;* signe indubitable d'une prospérité toujours croissante, due essentiellement à l'esprit religieux, à la tempérance, à la sobriété, aux vertus laborieuses qui caractérisent éminemment la nation italienne.

Peuple injustement jugé, tu conserves le grand sens, la patience et le courage de tes nobles ancêtres. Peuple trop méconnu, peuple simple et vrai, comment te peindrai-je? Tes habiles musiciens, tes *ballerine*, tes cantatrices, qui font le charme de notre opéra, me prêteront-ils des couleurs qui puissent représenter ta noble image? Sera-ce des Grisons, de ces tribus voyageuses, qui, des vallées alpines, se versent dans nos cités, articulant avec impropriété ton mélodieux langage, trafiquant en comestibles délicats et farineux, en instruments d'optique, en statues de plâtre que j'emprunterai les premiers linéaments de ton fidèle portrait? Certes, ces peuplades nomades et limitrophes ne te seraient pas plus semblables aujourd'hui, qu'autrefois les habitants de la Norique et du Rhétium, bien

qu'ils parlassent latin, ne ressemblaient aux maîtres du monde, aux citoyens de l'antique Latium. Ce n'est pas plus chez les virtuoses, chez les figurantes et chez les colporteurs *itinérants*, qui nous viennent de ton beau pays, qu'il faut chercher tes mœurs, que celles des sages et des héros parmi leurs valets de chambre.

Non, Milord, les Italiens de tout état n'aiment pas à voyager : ils sont solitaires, réfléchis, graves, sérieux, fidèles à leurs engagements, chastes et sobres par goût et par habitude : leur dévotion est passionnée; le génie des beaux-arts et de la poésie leur est naturel. Ceux qui les connaissent dans leurs relations domestiques avoueront tous, avec moi, qu'aucun peuple n'est plus confiant, n'a plus de candeur et de bonhomie.

Attachés à leurs coutumes anciennes, à la sainteté des mœurs, à la foi de leurs ancêtres, les Italiens ont vu la tourmente de la révolution passer sur leurs têtes, et ils n'en ont point été ébranlés. Telle que les torrents d'une lave brûlante, qui répand la désolation dans les plaines de l'heureuse Campanie, une soldatesque sans frein se livrait partout au pillage et à la profanation : les familles italiennes ont été consternées de tant de licence, mais elles n'ont pu se *démoraliser*. Les peuples de la péninsule, en un mot, sont demeurés les mêmes; satisfaits de leurs paisible bonheur, de leurs joies intérieures, de leurs obscures vertus, des jouissances contemplatives d'une dévotion qui n'a pas plus de bornes que l'Être adorable qui en est à la fois l'objet et la source, ils se contentent d'être heureux : peu leur importe qu'on les admire ou

qu'on les méconnaisse, qu'on aime à les travestir; ils s'apprécient eux-mêmes, et l'approbation de leur conscience leur suffit.

C'est ainsi qu'un des plus vénérables pontifes qui se soient assis sur le trône de S. Pierre, se voyant tourné en dérision dans un des écrits de nos philosophes, ne répondit au lecteur qui prononçait le paragraphe insultant, que par un léger sourire qui exprimait sa compassion et le calme impassible de son âme (1). Ainsi encore un empereur romain, apprenant que la populace forcenée d'une ville

(1) Je ne puis me refuser ici à une citation remarquable; le célèbre comte de Maistre me la fournit : « Les papes, écrit » il, règnent temporellement depuis le IXe siècle; et, à compter » de ce temps, on ne trouvera dans aucune dynastie souveraine » plus de respect pour le territoire d'autrui, et moins d'envie » d'augmenter le sien. On ne peut observer sans admiration, » que, dans l'époque de leur plus grande influence, il n'y a pas » eu parmi tous les papes un seul usurpateur. C'est au saint » Siége seul qu'est réservé l'honneur de ne posséder aujourd'hui » que ce qu'il possédait il y a dix siècles. Les papes sont deve- » nus souverains sans s'en apercevoir, par des donations suc- » cessives, et, à parler exactement, malgré eux. Une loi invisi- » ble élevait le siége de Rome, et le chef de l'Église universelle » naquit souverain : de l'échafaud des martyrs, il monta sur un » trône qu'il n'apercevait pas d'abord, et qui s'annonçait, dès » son premier age, par je ne sais quelle atmosphère de grandeur » qui partait du trône de S. Pierre, et l'environnait sans au- » cune cause humaine assignable. Une main invisible chassait » de la ville éternelle les empereurs d'Orient, pour la donner » au chef de l'Église éternelle. »

avait abattu ses statues, effacé son nom, brisé ses images, se contenta de porter avec douceur la main sur son front, et de dire au courtisan qui l'excitait à tirer vengeance de cette insulte : *Ils ne m'ont point fait de mal.*

Telle est, Milord, l'esquisse rapide que je vous trace aujourd'hui du caractère et des mœurs des Italiens ; je me réserve d'appuyer mes assertions dans un ouvrage que je dois publier incessamment.

Je ne puis que vous dire dans cette lettre, *Venez et voyez*, puisque vous vous proposez de nous rejoindre à Naples ; alors vous vous convaincrez que le portrait que je viens de tracer est ressemblant ; vous reconnaîtrez par vous-même que cette nation, qui, depuis Horace, Virgile et Cicéron, jusqu'à Machiavel ; Tiraboschi, Métastase et Denina, nous a donné tant d'écrivains admirables ; qui s'est exclusivement immortalisée dans les beaux-arts, et qui, avant et après le siècle de Léon X, vit fleurir de nobles républiques, est encore la même qu'elle était alors. Quant à moi, considérant que les peuples de la péninsule ne voyagent point, que dès lors ils n'ont pas reçu de colonies nouvelles, je conclus qu'ils sont aussi grands, meilleurs peut-être, et, à coup sûr, plus aimables, que ne le furent les Romains d'autrefois, puisque le christianisme adoucit le caractère, et qu'il a fait bannir pour jamais de l'Italie moderne ces hordes innombrables d'esclaves et les sanguinaires gladiateurs : à cette exception près, je retrouve ici l'empreinte numismatique, toute la grandeur, toute l'originalité, que Tite Live, Polybe, Cicéron et Plutarque, nous transmettent sur cette nation extraordinaire.

Avant de finir, qu'il me soit permis de vous offrir un indice de la permanence du même génie; j'ai connu peu de Véronais, de Florentins, de Mantouans, de Lucquois, au-dessus du peuple et plus éclairés que les artisans, qui n'eussent habituellement le poëme du Dante dans leur poche; je n'ai pas rencontré de *barcarolo* vénitien qui ne se plût encore à chanter la *Gierusalemme liberata,* en conduisant sa gondole; je n'ai vu aucun Italien dont l'Arioste ne fît le délassement, ni aucune dame italienne, même dans un ordre inférieur, qui ne lût avec enchantement les touchantes poésies de Pétrarque, et qui ne sût ses sonnets par cœur.

Quelles conséquences, me direz-vous peut-être, Milord, tirerez-vous de cette longue digression que vous faites en faveur des Italiens, dont l'éloge me paraît sincère dans votre bouche, mais me semble exagéré? Les voici, ces conséquences directes, mon cher Édouard; et elles me paraissent si importantes, si fort relatives à mon sujet, qu'elles doivent me faire pardonner l'extrême longueur de ce panégyrique.

D'abord, c'est qu'il n'est pas vrai que les peuples d'Italie manquent de moralité; c'est qu'il est faux que leur conduite soit contraire à l'Évangile, et qu'ils ne confirment point par leurs vertus leur profession de foi.

Ensuite, c'est qu'on ne saurait rejeter sur l'ignorance des Italiens leur fidélité aux grands principes de la religion, vu qu'il est peu de nations aussi éclairées, aussi fécondes en physiciens, en poëtes, en naturalistes, en historiens sages et profonds, tandis que même les gens du peuple, les cultivateurs, les ou-

vriers, y sont en général plus instruits que dans les autres contrées.

Enfin, c'est que, si tout l'esprit naturel des Italiens, toutes leurs lumières et la vivacité de leur imagination ne les ont point éblouis, n'ont point faussé leurs opinions religieuses, ils doivent un avantage si précieux à deux causes également puissantes. *L'une* est, incontestablement, la prohibition de toute secte ennemie ou rivale de l'Église catholique; la sévère interdiction de tous les livres placés dans l'*Index* comme étant des ouvrages pernicieux; en sorte que, depuis le règne austère de Pie V, la pureté de la doctrine chrétienne n'est altérée par aucun mélange, et qu'aujourd'hui l'art de l'imprimerie, qui sert ailleurs à propager des pensées immodestes, séditieuses, immorales, ou des dogmes erronés, loin de nuire en Italie, y sert de véhicule pour transmettre les prédications édifiantes, les merveilleuses conversions, ainsi que les traductions italiennes de la Bible, qui se trouvent dans toutes les mains. *L'autre cause*, non moins active, et d'une influence presque irrésistible, à laquelle il faut attribuer la persévérance des peuples italiens dans une même croyance, et leur ferme adhésion aux vérités qu'embrasse la foi, c'est la beauté incomparable du culte, auquel la perfection des tableaux religieux, la suavité de la mélodie, l'harmonie du chant, soit en latin, comme dans l'inimitable *Stabat* de Pergolèse, soit en italien, dans la plus musicale des langues, prêtent des attraits, une majesté, des charmes qui atteignent à la fois et le cœur et les sens, qui pénètrent l'âme, et qui s'emparent de l'homme tout entier.

Oh! combien je me félicite, mon jeune et aimable

ami, que le bon prieur de Sainte-Hermance vous ait adressé ses savantes lettres! je n'ai pu les lire sans une vive émotion et sans une conviction éclairée : j'aime à me persuader que la droiture de votre jugement, votre sensibilité aux opinions religieuses, et votre confiance dans l'enseignement de vos propres docteurs, des prélats de votre culte, dont le respectable Adhémar invoque le témoignage authentique, vous engageront à vous approcher habituellement, et avec sûreté de conscience, des saints autels.

Qu'il est heureux pour vous, Milord, si jeune encore, d'avoir voulu vous enquérir de la vérité! Quel repos de l'âme et quelle ineffable consolation ne goûterez-vous point, lorsque vous viendrez à découvrir que cette ancienne doctrine, si chère à mon cœur et à celui de Jules, votre ami, confirmée par les suffrages de tant d'hommes célèbres par l'excellence de leurs vertus et par la beauté de leur génie, mérite l'hommage de votre raison, justifie son origine céleste; qu'elle est digne, enfin, de l'assentiment que tant de siècles, tant de peuples divers, lui ont accordé!

Pour parvenir à cette persuasion si désirable, vous le savez, Milord, il ne suffit pas du raisonnement; il faut le culte public et particulier; il faut les pratiques religieuses, le service divin, l'adoration solennelle, et la voix de la prédication, suivant ces paroles du saint apôtre : *La foi vient de ce qu'on entend.* Telle est la nourriture de l'âme; tel est l'aliment de l'homme intérieur; tel sera pour vous le moyen d'entretenir, d'accroître, de fortifier *cette vie spirituelle*, dont vous reçûtes les éléments dans votre première éducation. Vous ne vous

éloignerez donc pas plus à Rome, que vous ne l'avez fait à Oxford, de la maison de prière. Oh! combien il me tarde de vous voir! Nous irons ensemble dans le même temple; nous nous prosternerons ensemble au pied des mêmes autels; *votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu*.

C'est dans cette douce espérance que je vous embrasse, et suis, Milord, votre très-affectionné, très-humble et très-obéissant serviteur.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXIX.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Savoie,
le 16 janvier ,1817.

Eusèbe d'Adhémar à son ami M. de La Chapelle,
à Duillier, pays de Vaud.

Terrarum Dea, gentiumque, Roma,
Cui par est nihil, et nihil secundum. (1)
Martial. lib. xii. epigr. 8.

Vous me demandiez, mon cher de La Chapelle, quel serait le moyen de pacifier tous les États chrétiens, après tant de crises politiques, fruit empoisonné de l'irréligion; vous souhaitiez aussi qu'après avoir exposé au comte de Moreland tous les arguments qui militent en faveur de l'Église catholique, je vous donnasse un précis de l'établissement graduel de la papauté, relativement à son influence sur les puissances temporelles de l'Europe; vous m'exprimiez enfin le desir que je vous permisse de

(1) Divinité du monde, adorée de tous les peuples, Rome ne connaît rien qui l'égale, rien qui lui ressemble !

publier ce travail, si vous le jugiez utile. — Je vous y autorise, mon estimable ami : comme je suis retiré du monde, et que vous y rentrez, vous pourrez aisément faire paraître les premières lettres, en y ajoutant celle-ci, que je regarde comme la conséquence de toutes les propositions antérieures.

Lorsqu'il s'agit d'un intérêt public, général, éternel; quand tout le monde garde le silence, les petits doivent parler. *Le parfait amour bannit la crainte.* Si l'on ne me sait aucun gré de mon travail, je n'aurai point à me reprocher mon indolence, et j'aurai dit la vérité à mes contemporains. Ma tête fermente dans le sein de la retraite; j'entrevois, dans les étranges événements qui ont réuni les plus puissants souverains en une sainte alliance, quelque chose de surnaturel et de merveilleux, une Providence visible, *le doigt de Dieu;* mon âme ardente croit apercevoir l'aurore de la renaissance du monde, assister à la création du nouveau genre humain, voit se réaliser cette paix perpétuelle que nous promet le Seigneur, quand il dit à ses disciples : *Je vous donne ma paix.* Cette époque paisible et fortunée ne saurait être loin; nous avons lieu de l'attendre à la fois, et de la terrible expérience qui a été un salutaire et violent curatif pour les peuples corrompus, et de l'heureux accord qui existe maintenant entre toutes les souverainetés légitimes et l'autorité suprême de la religion.

En effet, les révolutions successives qui ont dernièrement troublé tant d'États, qui ont tour à tour décomposé et recomposé tant de constitutions politiques, qui ont renversé tant de gouvernements, confondirent à nos yeux toutes les sciences sociales

dans une commune obscurité : mais les ténèbres épaisses que ces pernicieuses doctrines avaient répandues ont été dissipées par leurs affreux résultats; l'Europe respire, et les yeux sont dessillés. A de faibles lueurs succèdent aujourd'hui des clartés lumineuses, à la faveur desquelles on reconnaît l'antique et inébranlable base de tout ordre temporel, le seul but de l'association politique, la double fin que doivent se proposer les législateurs, je veux dire *le bonheur matériel des peuples*, *et leur perfectionnement moral.*

Ces fins précieuses qu'auraient dû sincèrement vouloir et que n'ont pas un seul instant voulues tous ces prétendus réformateurs, l'Église chrétienne les avait obtenues pendant dix-huit siècles : elle seule n'a jamais varié; seule elle a résisté à toutes les attaques auxquelles on a vu tant de gouvernements succomber. Telle que l'or qui ne saurait rien perdre dans la fournaise, dans le creuset brûlant qui dévore les métaux inférieurs, elle est sortie du milieu des flammes et du feu destructeur de la persécution avec plus de gloire, avec plus de grandeur, avec plus de prix, aux regards des sociétés humaines qu'elle console, des gouvernements qu'elle a rétablis et qu'elle maintient, et des protecteurs de la liberté civile et morale, dont elle est la sauvegarde.

D'après cette vérité de fait, qu'il me soit donc permis, mon cher correspondant, d'établir une théorie qui résoudra toutes les questions, qui répondra directement à cette demande que vous m'avez faite : « Quel serait le moyen de concilier tous » les esprits, de maintenir une paix durable, et » d'anéantir par degrés les séparations, les sectes et

» les partis factieux, qui s'opposent à l'unité de la » foi, qui préparent les désordres politiques, et font » mourir la charité dans les cœurs? » — Voici ma réponse : Rétablissez l'empire de la religion, de cette religion unique, pure, indivisible, étrangère à toute désunion. Afin de parvenir à ce but, rendez à l'Église chrétienne, sans laquelle la religion ne peut exister, cette autorité qui donnait à sa médiation tant d'utilité et de puissance. Alors vous la verrez de nouveau élever au milieu des peuples un signe de concorde et de paix, calmer les haines et les divisions, et répandre au loin une salutaire influence.

En effet, l'âme du corps politique, à laquelle on ne saurait toucher sans un extrême péril, c'est l'Église; c'est en elle seule que réside le principe vital de la religion; c'est dans son sein maternel que les sociétés civilisées ont pris leur naissance, leur accroissement, le gage de leur durée : c'est en l'abandonnant qu'on les a vues se détériorer, se corrompre, et quelques-unes périr; tant il est vrai que la religion sainte, et par conséquent l'Église, qui la soutient, est le lien invisible qui unit entre eux les peuples, qu'elle est la clef de la voûte du temple social, et qu'il s'écroule sans elle.

Il est donc un moyen antique et simple de garantir désormais la sûreté des Etats, les droits respectifs des souverains et des peuples; et cet infaillible moyen, le voici : Rétablissez dans toute l'intégrité de ses pouvoirs cette monarchie pontificale, qui, dès le commencement, a existé dans l'Église chrétienne, qui peut seule régner sur les cœurs, qui mérita l'admiration des premiers fidèles, qui, longtemps après, exerça son pouvoir invisible et

spirituel sur toutes les sociétés politiques, dont elle maintint les droits respectifs, dont elle conserva l'indépendance, et dont elle préparait le perfectionnement quand des législateurs aveugles ont sapé ses grandes bases, ont frappé ses ministres d'interdiction, et diminué son influence morale au point de réussir dans leur coupable projet, celui de soulever les peuples, de renverser les dominations qui sont établies par Dieu, et d'amener la grande révolte.

Ici je crois vous voir, mon fidèle ami, de même que le comte de Moreland, rejeter avec dédain le moyen curatif que je propose, et l'envisager comme un nouvel asservissement et comme un remède peut-être pire que le mal. Jugez mieux de ma proposition, et comprenez-moi. Ce serait, sans contredit, un grand fléau pour le monde qu'*une monarchie universelle,* qui alignerait tout au même cordeau. Sous le niveau impitoyable d'un despotisme général, naîtrait la triste et languissante uniformité; et l'on verrait bientôt disparaître cette heureuse variété de talens, de pensées et de goûts, cette source unique des lumières, qui ne résultent que de l'émulation, que des craintes réciproques, que de l'action opposée de tous les ressorts d'activité par lesquels se perfectionnent et les familles de peuples et les individus. Dès lors s'évanouirait l'existence nationale; et, avec elle, se perdraient tôt au tard la personnalité, la physionomie et le langage de toutes les nations.

Mais autant il résulterait de maux de l'établissement d'une monarchie universelle qui réunirait sous le même joug militaire, politique et temporel,

les peuples civilisés, autant il résulterait d'utilité de l'institution d'une *monarchie spirituelle*, qui, régnant sur les inclinations du cœur humain, les soumettant aux lois de la sublime morale du christianisme, enchaînant toutes les nations par les liens célestes de la charité, serait l'accomplissement des désirs de tout homme juste, préviendrait les guerres entre les États, garantirait l'indépendance des diverses associations politiques.

Voyez dès lors renaître la communion des premiers chrétiens, avec laquelle commença cette *monarchie sacerdotale* : observez surtout que je ne lui reconnais aucun pouvoir temporel n'oubliez pas que cette monarchie universelle, qu'établit notre divin Rédempteur, est *une puissance purement morale*, à laquelle les empereurs et les rois ne sont pas moins soumis que les plus obscurs de leurs sujets; témoin Théodose le Grand, qui, vainqueur de millions de barbares, possédant l'empire d'Orient et celui d'Occident, doué de vertus éclatantes, fléchit sous le pouvoir spirituel, fit pénitence dans la cathédrale de Milan pour un acte de cruauté qu'il s'était permis dans un accès de colère. On sait que cet empereur chrétien fut repoussé par S. Ambroise de l'approche des autels; que ce ne fut qu'après une expiation publique qu'il fut admis de nouveau à rentrer en paix avec l'Église, et à participer aux saints mystères.

Telle est la nature de la *monarchie pontificale* : elle n'est autre que celle du Roi des rois; elle offre aux pauvres et aux petits un rempart contre l'oppression et la violence, autant qu'elle maintient l'obéissance aux légitimes souverains et qu'elle les

met à l'abri des insurrections populaires. *Monarchie admirable* par le principe divin qui la constitue, celui de la désappropriation, du renoncement à tout avantage temporel; loin de soumettre les nations au sceptre uniforme et pesant d'un seul et même maître, elle maintient l'indépendance respective des États, et laisse à chacun d'eux la forme de gouvernement qui lui convient le mieux, suivant les intérêts, le commerce, les besoins, les habitudes et la localité des diverses nations. Bien loin de faire plier les peuples sous l'ascendant d'un seul prince, le pouvoir spirituel offre à l'univers *la variété dans l'unité,* la beauté morale et la beauté politique, la réunion de peuples divers qui n'ont qu'un même esprit et qu'une même âme, quoique les lois, l'existence individuelle et le gouvernement de chacun d'eux soient différents.

C'est ainsi, mon cher de La Chapelle, que peut uniquement se résoudre le problème moral que vous m'avez proposé; savoir : « Quel serait le moyen » d'anéantir les sectes qui ont déchiré le sein mater- » nel, et qui ont divisé l'Église d'avec l'évêque et le » prince de nos âmes, au lieu de les réunir à lui? » Ainsi la puissance spirituelle, offrant de nouveau un centre commun à toutes les sociétés, unissant étroitement entre eux les membres divers du corps politique par les liens de la charité et par ceux d'une même foi, préviendrait à l'avenir les querelles des peuples, terminerait tous leurs différends, et réaliserait enfin le projet de *paix perpétuel* infiniment mieux que le philantrophe abbé de Saint-Pierre et le bon roi Henri ne purent l'imaginer au moyen d'un conseil d'amphictyons : je vais prouver que

cette conséquence est légitime, en répondant à votre seconde question sur l'origine et les progrès du pouvoir pontifical.

Vous n'ignorez pas qu'au milieu de la monarchie féodale qui succéda aux invasions des barbares du Nord, lorsque les grands vassaux enlevaient les propriétés à main armée, le clergé du moins était respecté; c'était un bien inappréciable. Chaque individu mettait sa maison, sa famille, son honneur, sous l'égide protectrice d'un évêque d'un chapitre, d'un couvent. Ainsi se formait en silence cette puissance morale qui replaça l'homme en rapport avec la Divinité, qui prouva que les opinions religieuses sont la première des forces; qu'elles seules peuvent réorganiser les États, et triompher insensiblement de toutes les résistances physiques.

Un rapide coup d'œil jeté sur le moyen âge, ou il n'y avait point d'ordre social, suffit pour faire reconnaître l'influence de la religion d'une manière frappante ; mais, comme je n'ai pas assez de loisir pour être court dans mes développements, je me bornerai à les extraire d'un excellent et volumineux ouvrage écrit par un publiciste protestant du nord de l'Allemagne. Voici ce qu'il rapporte textuellement : « La puissance de l'Église sauva l'Europe » d'une entière barbarie ; elle fut un point de ral- » liement pour les États isolés ; *elle se plaça entre le* » *tyran et la victime ;* et, rétablissant entre les na- » tions ennemies des rapports d'intérêt, d'alliance » et d'amitié, elle devint une sauvegarde pour les » familles de peuples et pour les individus. »

Cependant le pontife romain dut obtenir de bonne heure entre tous les évêques le même rang que

Rome occupait entre les cités du monde connu; et la translation de la résidence impériale favorisa le crédit, les accroissements du pontificat : jusqu'au règne de Grégoire VII, la puissance de cette monarchie spirituelle s'accrut par degrés ; elle fut quelquefois stationnaire, jamais rétrograde. En 607, Boniface III reçut de Constantinople le titre glorieux d'*évêque universel :* dès lors les évêques de Rome furent nommés *papes*, c'est-à-dire *pères ;* et ils le furent véritablement. C'était aux papes que les peuples de l'Empire s'adressaient pour obtenir l'adoucissement des ordres cruels de la tyrannie... ; et, comme il était à désirer que ces respectables intercesseurs fussent indépendants, Pépin d'Héristal, qui devait au saint Siége sa couronne, lui donna en retour une grande partie de l'Exarcat ; donation qui fit du pape bien moins un souverain temporel qu'un riche propriétaire.

Dès lors *la puissance spirituelle,* assise plus fermement que jamais sur les inébranlables fondements posés par les saints apôtres, cimentés par l'unité de la foi, fortifia dans tous les cœurs l'amour de l'ordre, l'obéissance conciencieuse à la loi, et *l'autorité de la puissance temporelle,* toujours précaire sans l'auguste appui de la religion. Dès lors aussi brilla d'un nouvel éclat ce tribunal infaillible, destiné à terminer les contestations, à diriger l'interprétation des saintes Écritures, à prévenir les erreurs, et à conserver la paix de l'Église. Ses vénérables arrêts, qui furent respectés, maintinrent la totalité des dogmes, la sainteté de discipline et de mœurs, la pureté des croyances, caractères essentiels de la vérité.

Certes, mon cher de La Chapelle, lorque l'on

considère avec attention les obstacles nombreux, les difficultés presque insurmontables, dont les pontifes romains, les évêques et les ordres monastiques surent triompher pour convertir, pour civiliser, pour pacifier le monde, on ne peut se défendre d'une juste admiration.

Remontons néanmoins, à la cause première de tant de merveilles : reconnaissons que c'est avant tout à une institution divine, à la parole de Jésus-Christ, aux inspirations de l'Esprit saint, à l'intervention spéciale de la Providence, qu'on doit attribuer l'établissement, l'étendue, la durée du pontificat et la monarchie de l'Église universelle. *Aucun génie humain n'aurait pu créer d'un seul jet un tout aussi bien lié.* Non, une volonté de fer n'aurait pu vaincre des obstacles invincibles, sans le secours du Très-Haut. Où est la tête, quelque fortement organisée qu'elle soit, qui aurait pu concevoir *cette puissance morale*, adaptée à tous les siècles, à tous les systèmes de législation, à tous les peuples de l'univers, je veux dire *le gouvernement de l'Église?* Quel homme de bon sens, en considérant la monarchie spirituelle, la force indestructible de ses ressorts, l'enchaînement des parties, l'unité d'action et la perfection de l'ensemble, n'avouera que c'est l'œuvre de l'Esprit divin? Un sceptre porté par des mains débiles; un trône électif, successivement occupé par des vieillards, par des hommes de caractères divers, d'origine et d'éducation différentes, nous les présentent tous animés d'un même esprit, gardant les mêmes maximes, poursuivant le même objet, la gloire de l'Église, l'unité de la foi, la perpétuité du christianisme. Voilà, certes, la preuve indubitable de l'intervention continuelle de Dieu.

Quelle est, maintenant, la haute vocation à laquelle sont appelées toutes les puissances temporelles? n'est-ce pas de maintenir dans son intégrité *le pouvoir spirituel*, qui est leur unique protecteur? Ne s'empresseront-elles pas de rendre à la monarchie universelle, qui sanctionne leur autorité, ces ministres respectables, ces missionnaires zélés, les ordres monastiques, et tant de pieux solitaires, fidèles appuis que l'impiété naguère a ravis à la religion, afin de parvenir à la renverser? Tous les cœurs sincères, toutes les âmes honnêtes, tous les hommes de prières et de désir, ne s'efforceront-ils pas de rendre à l'Église chrétienne ses plus fermes défenseurs; ces infatigables et pauvres cénobites, dont les longs travaux furent les sources principales d'où jaillirent ses splendeurs, ses lumières et ses prospérités? L'hydre monstrueuse de l'athéisme a-t-elle donc perdu toutes ses têtes, et ne renaissent-elles pas dans l'obscurité pour répandre sur la nouvelle génération leur inépuisable venin? Ne les verrions-nous plus reparaître à nos regards consolés, *ces athlètes de la foi*, seuls capables de retrancher les derniers rejetons de cette hydre formidable, qui, jusqu'à leur retour, ne cessera de répandre le poison de l'immoralité, de la félonie et de l'irréligion (1)?

(1) « L'Europe savante, dit M. de Chateaubriand dans son » *Génie du christianisme*, publié du temps de Buonaparte, a » fait une perte irréparable dans les Jésuites : l'éducation ne » s'est jamais bien relevée depuis leur chute. Comme la plupart » de leurs professeurs étaient des hommes de lettres recherchés » dans le monde, les jeunes gens ne se croyaient avec eux que

Voilà, mon cher de La chapelle, les vœux ardents qu'adresse au ciel votre vieux ami, qui a rempli votre attente en répondant à toutes vos questions, et qui vous souhaite à vous et à vos élèves un heureux voyage.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

» dans une illustre académie. Ils avaient su établir entre leurs » écoliers de différentes fortunes une sorte de patronage qui » tournait au profit des sciences. Ces liens, formés dans l'âge » où le cœur s'ouvre aux sentiments généreux, ne se brisaient » point dans la suite; ils établissaient entre le prince et l'homme » de lettres ces antiques et nobles amitiés qui vivaient entre les » Scipion et les Lélius. » — Certes, il sera bien permis de se montrer aussi juste que l'illustre pair envers cette société célèbre, aujourd'hui que la justice elle-même a reparu en France avec nos rois, et s'est assise sur le trône à côté d'eux.

LETTRE XXX.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 17 janvier, 1817.

PIERRE***** DE LA CHAPELLE à lord EDOUARD CLINTON, comte DE MORELAND, à Oxford.

Formasti patriam diversis gentibus unam ;
Profuit injustis, te dominante, capi.
Salve, magna Parens : pacem dum, Roma, dedisti,
Urbem fecisti quod priùs orbis erat (1).

RUTILIUS, lib. 1.

J'ai cru, Milord, que je pourrais vous intéresser en ajoutant quelques détails sur la cité éternelle,

(1) « Rome, tu as ouvert ton sein, et des peuples divers y » ont trouvé une patrie ; ce fut un bonheur pour les barbares » d'avoir été soumis par tes armes. Je te salue, noble mère de » la famille humaine : car, en nous donnant la paix, tu n'as fait » qu'une seule ville de ce qui était auparavant l'univers. » Le dernier vers est une allusion à la bénédiction solennelle que le successeur de S. Pierre prononce le jour de Pâques : *Urbi et orbi*.

sur le Panthéon et le magnifique temple de Saint-Pierre, au rapide exposé dans lequel j'ai cherché à vous faire connaître le caractère des Italiens, et que je vous ai transmis par le dernier courrier. Vous recevrez donc de moi cinq ou six lettres encore, dont le canevas est préparé, mais qui ne sont pas achevées. Puissent-elles entièrement dissiper les préventions que des voyageurs peu instruits ou mal intentionnés aimèrent à répandre, et que leurs écrits pourraient vous inspirer!

Sans doute, la solitude qui environne l'ancienne capitale du monde a droit d'inspirer l'étonnement; à plus de dix milles à la ronde, on ne voit qu'un terroir nu, sans arbres, stérile; on la croirait séparée de l'univers. La culture moderne n'a point entrepris de rajeunir cette terre antique. Portant l'empreinte de la tempête qui l'a troublé, le Tibre limoneux (*Albula*) descend des montagnes et roule ses flots décolorés sous le ciel le plus pur: depuis *Ponte Felice* jusqu'au Champ de Mars, il ne baigne que des ruines, les débris d'ineffaçables grandeurs, des tombes solitaires, et la poussière des morts. Ce n'est que des hauteurs de Baccano qu'on découvre la ville incomparable : symbole glorieux de la rédemption, la croix de Saint-Pierre s'élève dans les nues; deux monts escarpés semblent s'entr'ouvrir pour la faire apercevoir, et soudain Rome apparaît du milieu du vide.

Au commis-marchand, à l'économiste, au philosophe dont le sentiment et l'imagination sont éteints par le calcul, je l'avouerai, les campagnes romaines, incultes et dévastées, doivent nécessairement déplaire. Les yeux n'apercevant, aux en-

virons de Rome, que de vastes déserts qui n'offrent presque point de traces de végétation, au lieu de ces superbes avenues qui, dans toutes les contrées de l'Europe, annoncent dignement la capitale, et présentent aux regards de l'étranger des jardins soigneusement cultivés, une population nombreuse, les chars bruyants de l'agriculteur, en un mot le fracas et le luxe de la vie, les voyageurs de l'ordre commun ne peuvent manquer, sans doute, d'exprimer leur surprise et de témoigner que leur attente est trompée: mais le poëte, mais l'artiste, mais l'homme sensible et vraiment religieux, seront frappés du *grandiose*, de la dignité, du sublime de ces plaines désolées qui entourent la reine des cités; emblème de sa gloire évanouie, du renoncement aux vanités; insignes expressifs d'une puissance plus humble et uniquement spirituelle. L'entourage brillant des villes ordinaires ne saurait convenir au siége pontifical; sa modeste splendeur n'est point de ce monde, et son aspect doit exciter la vénération: essentiellement distincte de toutes les résidences royales, celle du premier pasteur de la chrétienté ne saurait leur ressembler; elle ne peut convenablement rivaliser avec aucune autre en richesse et en éclat: la solitude qui la précède exprime son caractère, et la désolation de ses alentours relève sa majesté (1).

(1) A la vue imposante de la campagne de Rome, couverte de ruines et de bruyères, de vastes pensées s'emparent de l'âme, et le fantôme de l'ancienne Rome, qui se présente à l'imagination, fait éprouver un saisissement involontaire : l'esprit s'étonne

Cependant, nous disent les voyageurs qui ont voulu obtenir une malheureuse célébrité par leurs déclamations contre l'Église romaine (2), cette grande cité paraît toucher à sa fin: déjà sa vaste enceinte, qui contenait plus d'un million d'habitants, ne peut plus être reconnue; les sables accumulés, la brûlante *pouzzolane* et la *malaria* en ont déjà détruit, *stérilisé* les deux tiers au moins; de tant d'habitations qu'elle renfermait, il ne reste plus de vestiges, et la plus grande partie de cet immense

à l'apparition de cette ex-capitale du monde, dont l'histoire fut longtemps celle de l'univers, qu'elle a attristé par tant de crimes et consolé par tant de vertus : un trouble inconnu nous agite à l'aspect du Capitole, et le caractère le plus audacieux plie sous de si grands souvenirs.

(2) Je prie mes lecteurs de ne pas oublier qu'ici, comme dans tout cet ouvrage, ce sont les erreurs, les choses, les opinions, et non les personnes, que j'attaque; que je puis d'ailleurs répéter, en sûreté de conscience, relativement aux disciples de Luther, de Henri VIII et de Calvin, cette déclaration d'un historien impartial : *mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti.* C'est ainsi que, pour concilier la franchise avec le respect qu'on doit à la vérité, pour éviter les insinuations malveillantes, les reproches personnels, toujours inconvenants, surtout lorsqu'il s'agit des croyances religieuses, je me suis refusé à nommer, de leur vivant, les écrivains de mérite qui se sont égarés dans de fausses routes; et je me bornerai, quant à ces mensongères allégations, à désigner des auteurs peu estimables, entre autres un Misson, un Moore, un Cunyngham, et le récent auteur des *Tablettes romaines*, enfants perdus des bandes de l'incrédulité et de la triple réforme.

corps est déjà ensevelie dans le néant : *l'ancienne Rome* repose depuis des siècles dans son cercueil de décombres. Comment pourrait-on se persuader que le temps qui démolit tout, cet impitoyable destructeur de tout ce qui a brillé quelque instants sur la terre, épargnera davantage *la Rome de nos jours*, et qu'il suspendra sa marche que rien n'arrête, pour respecter les monuments romains, tandis qu'ici, plus que nulle part ailleurs, il paraît l'avoir accélérée?

Mais serait-il vrai que la métropole du monde chrétien marche rapidement vers sa destruction? Mais n'est-il pas facile de signaler les fatales époques qui la dépeuplèrent, de retracer les invasions diverses des Huns, des Vandales, des Hérules et des Goths, qui la dévastèrent, qui abattirent ses murs; qui rasèrent, jusque dans leurs fondements, ses maisons de campagne, ses faubourgs et sa banlieue (1)? Mais les catacombes, surtout, que les Romains eux-mêmes creusèrent, soit pour dérober leurs femmes et leurs enfants au glaive de ces hordes meurtriè-

(1) Rome fut prise par Alaric, roi des Goths, l'an 410
— par Genseric, roi des Vandales. 455
— par Bélisaire. 536
pillée et dévastée par Totila. 546
— par Arnolphe de Guido. . 896
— par Henri IV, empereur d'Allemagne. 1088
— par le connétable de Bourbon et l'armée de Charles-Quint. 1527

res, soit pour y célébrer les saints mystères de la religion, ces cavernes inextricables par leurs embranchements multipliés, et qui s'étendent à plusieurs milles dans les entrailles de la terre, ne prouvent-elles pas évidemment que la dépopulation, le silence, l'aridité, le triste abandon, qui signalent de toutes parts les avenues de la ville sainte, ne furent point l'effet des ravages inévitables du temps, non plus que de l'influence délétère du sol ou du climat de cette vénérable métropole?

Non, Rome ne marche point lentement vers sa destruction, comme ses détracteurs le prétendent; elle est bien loin encore de s'en approcher avec rapidité. Elle porte aujourd'hui *le deuil de ses gloires* sous un rapport politique et temporel; mais une gloire immortelle et qui s'accroît chaque jour les a remplacées sous un rapport céleste, le seul qui soit vrai. Rien désormais ne paraît borner sa grande destinée, celle de civiliser encore l'univers, mais dans un sens spirituel et nullement terrestre. Permettez-moi, Milord, d'établir un présage aussi flatteur, et de vous faire pressentir à vous-même cette autre carrière, plus brillante encore, que l'antique maîtresse de l'univers peut fournir avant la fin des temps. Ainsi se réalisera l'espérance de l'Église chrétienne, qui repose invariablement sur la promesse de son divin fondateur : *Sur cette pierre j'établirai mon église.*

En effet, je vois déjà que Rome a dernièrement ajouté plus de quarante mille âmes à sa population, en secouant le joug militaire et en recouvrant son indépendance; et, s'il est aisé de prouver, ce que je me propose de faire ailleurs, d'après les témoi-

gnages exprès de Columelle, d'Horace, de Lucain, de Martial, de Tacite et de Pline, en comparant leurs rapports et leurs observations avec ceux de la statistique moderne, que la *malaria* a sensiblement diminué, et qu'en automne la campagne de Rome était autrefois plus infectée du mauvais air qu'elle ne l'est de nos jours; si l'on peut, avec une heureuse certitude, se convaincre que l'insalubrité de cette saison n'est plus dangereuse maintenant, et qu'elle est rarement mortelle, on sera fondé à se promettre une amélioration toujours croissante du sol et du climat.

Bien plus, si le résultat de l'examen des registres de naissances et de morts tenus dans les villes d'Italie, en particulier, et dans les divers États de l'Europe, et des registres de Rome, nous démontre qu'il est peu de contrées et peu de grandes cités où l'on puisse, comparativement, se flatter d'atteindre à une longévité plus reculée, qui peut dès lors dire que, dégagée d'entraves étrangères, réunissant sous ses paisibles lois un bien plus grand nombre de citoyens, exerçant sur les deux hémisphères l'autorité pontificale qui lui est attribuée, Rome n'étonnera point encore l'univers?

Une circonstance remarquable vient confirmer cet heureux augure (je l'indiquerai succinctement, parce que je dois en parler dans un autre ouvrage), *c'est l'assainissement des marais Pontins*, dont les miasmes mortifères, se répandant autrefois sur la campagne de Rome, lui communiquaient la contagion, qu'ils avaient en quelque sorte naturalisée.

Cette assertion s'établit sur celle de Pline le naturaliste, qui nous parle de cinquante petites po-

pulations et de trente trois villes anciennement habitées dans l'enceinte étroite des marais Pontins, et qui longtemps avant lui avaient disparu.

Des torrents et des ruisseaux innombrables, dont la source est au pied des montagnes, et qui s'étaient creusé des lits profonds, d'où ils roulaient leurs flots limoneux jusqu'à la mer, près de Monte-Circello, vinrent à se déborder; ils emportèrent les digues qui les retenaient captifs, et submergèrent le territoire populeux et riche qui s'étend depuis la ville de *Pometium*, dont il ne reste maintenant aucun vestige et qui a donné son nom aux marais *Pomptins* ou *Pontins*, jusqu'à l'île de Circé, qui avait alors dix milles d'étendue. *L'Astura, la Ninfa, la Teppia, l'Amaseno, l'Ufente* et *l'Acqua Puzza*, toutes ces rivières, dans les jours de cette grande inondation, renversant les môles qui les contenaient, se réunirent; elles inondèrent cette opulente et fertile région, où leurs eaux stagnantes exhalèrent les vapeurs pernicieuses qui corrompaient même l'air des cités construites sur des hauteurs à une grande distance; et la capitale de l'univers, avant que les pluies de l'automne eussent précipité ces mortelles exhalaisons, n'était pas à l'abri de cette infection contagieuse.

Eh bien! le généreux et infortuné Pie VI est parvenu à combattre victorieusement ce cruel fléau; nouvel Hercule, il a abattu les têtes toujours renaissantes de cette hydre meurtrière qu'aucun effort humain n'avait pu dompter : la sagesse de l'art humain et la religion ont vaincu la nature. Les marais Pontins sont assainis, la campagne de Rome est devenue salubre, et l'air d'alentour a été purifié.

J'observe, en effet, que ce ne fut pas seulement par l'ouverture et l'élargissement de la merveilleuse cataracte du Velino (nommée *la caduta delle marmore*), par l'entier achèvement de cette audacieuse entreprise qui consacre au souvenir éternel de la postérité la mémoire de ce savant et aimable pontife, qu'il célébra son inauguration dans la chaire de S. Pierre : à peine fut-il entré dans son règne temporel, qu'il osa former le projet de rendre la santé aux cultivateurs des côtes infectes de la mer Tyrrhénienne; de dessécher, par de nombreuses plantations, par de profondes saignées et par de vastes canaux, les marais Pontins, et de rétablir ainsi la salubrité dans la campagne de Rome. Il ordonna que l'on prît exactement le niveau des immenses terrains abandonnés à la contagion : il fit couler les rivières croupissantes, élever des parapets sur les bords qu'elles inondaient depuis plus de deux mille ans, passer enfin la charrue sur des terres qui ne l'avaient point connue, et qui, se parant aujourd'hui de riches moissons que protégent des allées verdoyantes d'arbres fructifères, couronnent les travaux du cultivateur (1).

Dix années de persévérance, une infatigable activité, des sommes incalculables, furent employées à l'exécution de ce projet bienfaisant : inutilement ten-

(1) Regis opus; sterilisve diù palus, aptaque remis,
Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum;
Seu cursum mutavit iniquum frugibus amnis,
Doctus iter melius.

HORAT. *Ars poët.* v. 65.

tée par les consuls Appius et Céthégus trois cents ans avant l'ère chrétienne, reprise plus tard par Jules-César, continuée infructueusement par Auguste et par plus de quinze papes, cette entreprise glorieuse fut renouvelée par Pie VI, à qui il était réservé de la conduire au terme si ardemment désiré; et, chaque année, les plantations toujours croissantes, les défrichements sans cesse augmentés, les rivières creusant leurs nouveaux lits davantage, le climat romain devenu enfin plus salubre, illustreront à jamais le pontificat de ce pape, qui s'est acquis des droits immortels à la reconnaissance des âmes sensibles, ainsi qu'à l'admiration des voyageurs instruits.

Certes, Milord, il y a quelque chose de bien remarquable dans les destinées de cette capitale de la terre; il y a, dans la série des faits qui lui sont relatifs, un enchaînement de circonstances étranges, qui semblent lui présager encore je ne sais quoi d'admirable et d'étonnant.

Après avoir, sous l'illustre Scipion, sous Marius, sous Pompée et sous Jules-César, subjugué la plus grande partie de la terre, après avoir offert au monde pacifié le beau siècle d'Auguste, Rome semblait assise sur d'inébranlables fondements. A peine quatre siècles sont-ils écoulés, que son sceptre se brise; elle-même est couverte d'un voile de sang; un bandeau funèbre s'étend sur le Capitole. Le Nord entier s'est versé sur le Midi. Les Alaric, les Attila, les Genseric, les Odoacre, ravissent aux Romains, qu'ils foulent aux pieds, les dépouilles du monde.

Quand tout était perdu, je vois un nouvel empire s'élever; l'empire de la pensée, l'empire du ciel et de la religion, vient placer son trône plus stable sur

les débris de l'ancien : Rome devient encore une fois la métropole des peuples, qu'elle assujettit de nouveau, quoique vainqueurs, par un joug volontaire, à ses saintes lois; et, lorsque les aigles victorieuses eurent dirigé leur vol vers d'autres Césars, la tiare pacifique distribua des couronnes, comme l'avait fait jadis le sénat romain. Deux poëtes éminemment religieux, Pétrarque et le Tasse, reçurent dans le Capitole la palme du génie. Les nations converties à la foi, admirant les charmes d'une poésie vraiment chrétienne, éclairées par le flambeau de la vérité, se prosternèrent de nouveau vers leurs anciens maîtres; et le siècle de Léon X vit briller les beaux-arts dans tout leur éclat.

Je vous le demande, Milord, quelle autre ville, quelle autre nation, jouit jamais d'une aussi noble, d'une aussi longue existence, au milieu de la perpétuelle fluctuation des événements, de l'inondation des hordes barbares qui se refoulaient sur la reine des cités de toutes les parties des trois continents? Et, cependant, en opposition à ce décret, partout ailleurs immuable, qui a ordonné l'humiliation, la chute et la ruine de tout ce qui est parvenu sur la terre au plus haut degré d'élévation, le Capitole subsiste encore, Rome est encore debout! Merveille unique dans les annales du monde, comment parviendrai-je à l'expliquer autrement que par une providence spéciale?

J'ose interrompre le profond silence des archives d'autrefois..., je vais fouiller dans les entrailles de cette terre féconde en monuments historiques..., je prends un flambeau..., je descends jusque sous ces voûtes ténébreuses, où les siècles, roulant sur les

siècles, se sont abîmés..... J'interroge ces gouffres humides!... Une voix d'instruction s'élève de ces antres obscurs et silencieux, *les cloaques romaines*, sur le lit mobile et impétueux desquelles on pouvait en sûreté naviguer, sous les palais et les rues de cette grande cité; canaux indestructibles de treize pieds de profondeur sur seize de large, le long desquels roulaient avec rapidité les eaux de nombreuses rivières, dont les architectes toscans avaient détourné le cours, afin de nettoyer incessamment les places et les pavés de cette ville éternelle. Penché sur le pont *Sublicius*, que défendit Horatius Coclès contre toute l'armée de Porsenna, j'aperçois la triple bouche de la *grande cloaque*... la seule que n'ait point encore obstruée le temps; je la vois avec étonnement dégorger encore dans le Tibre ses ondes emprisonnées.

A quelle haute antiquité je remonte, lorque je vois ces remparts souterrains, construits avec autant d'art que de solidité, ensevelis depuis plus de dix-neuf cents années, et dont la seule réparation, faite sous la république romaine, coûta près de six millions de francs! Ces vastes réceptacles m'instruisent bien plus sûrement que ne pourraient le faire les historiens. Oui, ces substructions étrusques et vraiment royales m'apprennent qu'avant les siècles républicains Rome était parvenue à une telle opulence, à tant de perfection dans les arts, que tous les trésors de nos monarques et tout le talent de nos constructeurs ne sauraient en approcher (1).

(1) Le pont Sublicius est de la plus haute antiquité; c'est le premier pont qui fut construit à Rome : il n'en reste que d'im-

Je me réserve, Milord, à vous entretenir ultérieurement de la cité métropolitaine dans une suite de lettres qui vous parviendront peut-être avant notre départ pour la péninsule : alors je déroulerai à vos regards des annales inédites; je démontrerai que Rome existait plus de trois cents ans avant Romulus, et je dirai quels furent les premiers habitants de l'Italie : je prouverai que les trois derniers rois de Rome étaient Étrusques ou Cananéens, et que le lucumon Tarquinius Priscus consacra les richesses et les talents des Phéniciens à construire les cloaques et à embellir sa capitale.

Aujourd'hui, évitant avec soin de soulever le voile qui nous cache l'impénétrable avenir, je termine cette lettre en vous assurant qu'à considérer uni-

perceptibles fragments, des traces d'arcs-boutants sur la *ripa grande*, qui indiquent la place où il était. Il formait le passage du mont Aventin au Janicule. — Toutes les cloaques, qui étaient de vastes galeries voûtées, construites de rocs massifs, roulaient leurs eaux sous la ville dans chaque direction; elles étaient si solides que, nonobstant le poids énorme des bâtiments, des chars et des temples qui les surchargeaient, aucune d'elles n'a jamais cédé, ni ne s'est affaissée, quoiqu'elles aient subsisté plus de deux mille ans, et que la seule violence des courants auxquels elles offraient le cours le plus libre, suffit pour les renverser; elles communiquaient toutes avec la grande cloaque [*cloaca maxima.*] — *Cloacæ, operum omnium dictu maximum, durant à Tarquinio Prisco, annis propè septingentis, inexpugnabiles.* (Plin. *Hist. nat.* lib. XXXVI.) — *Cloacam maximam, receptaculum omnium purgamentorum urbis, nulla magnificentia unquam adæquare potuit.* (Tit. Liv. I.)

quement le double empire exercé par la ville souveraine sur les nations, d'abord en les civilisant sous un rapport social et politique, en faisant chérir aux vaincus la sagesse de ses lois, ensuite en régnant par l'autorité spirituelle, en régissant l'univers soumis au sceptre du Christ, en centralisant les peuples divers dans le sein de l'Église romaine et catholique, je ne puis qu'admirer, sous ces deux aspects, les nobles destins de la reine des cités, et je me borne à vous dire que, soit que les sages et profonds décrets de la Providence lui aient assigné le suprême pouvoir, et qu'ainsi s'accomplissent les promesses divines qui furent faites à son premier pasteur, soit que la cause seconde de sa puissance se trouve dans la prudence de son gouvernement, dans le caractère moral de ce peuple si supérieur à tous les autres à bien des égards, soit enfin (ce qui est contraire à mon opinion) que des causes physiques et locales, exerçant à différentes époques sur les Romains leurs secrètes influences, aient contribué à les rendre plus constants, plus intrépides, plus religieux que les autres habitants de ce globe, Rome paraît expressément avoir été destinée par le Ciel à devenir l'école centrale des nations.

Je n'ai pas voulu vous parler de l'église Saint-Pierre, sans vous donner quelques détails sur la basilique de Saint-Jean-de-Latran, qui tient le premier rang parmi celles de la métropole; elle est maintenant dans le désert, au milieu d'une vaste et verdoyante solitude, où pâturent les troupeaux. Les papes, la regardant comme leur cathédrale, vont en prendre la possession immédiatement après leur élection. L'obélisque égyptien construit sous Ramesès et Sésostris remonte, avec ceux de *la piazza del Popolo* et du

monte Citorio, à l'époque des Pharaons; Auguste les fit transporter à Rome après la bataille d'Actium : le grand Constantin fit placer devant l'église de Saint-Jean-de-Latran le plus majestueux de ces obélisques, le plus élevé de tous; sa hauteur est de cent douze pieds.

Agréez mes très-humbles et très-affectueuses salutations.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXXI.

Du château de Duillier, pays de Vaud.
le 18 janvier, 1817.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE au comte DE MORELAND, à Oxford.

La voilà donc, enfin, cette ville sacrée,
De tombeaux, de déserts, tristement entourée!
M. DE SAINT-VICTOR.

Je ne me rappelle pas, mon aimable Edouard, de vous avoir parlé, dans les diverses lettres que je vous ai écrites, du plus beau temple de l'antiquité qui reste à Rome, le seul que le temps ait respecté; je ne crois pas non plus que le bon Prieur, Dom Adhémar, dans son intéressante correspondance, vous en ait entretenu, ainsi que de l'église d'*Ara-Cœli*, qui mérite néanmoins une attention particulière, comme vous allez bientôt en juger.

Cette belle rotonde est, avec la pyramide de Cestius, l'unique édifice qu'ait épargné le temps destructeur (*tempus edax rerum*) : les Vandales, encore plus impitoyables, n'ont détruit ni l'un ni l'autre. Le dirai-je en passant, afin de prouver bien sensiblement la

vanité des grandeurs humaines? tandis que les combles de l'ancienne Rome sont entr'ouverts, les basiliques abandonnées, les vases étrusques mutilés; quand le silence règne sous les voûtes du superbe Colisée, et que la reine des cités a perdu ses antiques splendeurs, la tombe majestueuse de Cestius, de l'individu le plus obscur de la république, d'un simple particulier dont la famille même est ignorée, cette tombe est encore debout; elle domine avec éclat sur la plaine sépulcrale, et brave impunément l'empire du temps et de la mort, que tout proclame dans cet ossuaire, à l'exception de cet unique tombeau. L'inconnu Cestius repose dans un sépulcre de marbre, et le célèbre Caton n'a pu obtenir les honneurs funèbres d'un monument! et le grand Pompée lui-même dort sous quelques pelletées de poussière et de cendre jetées sur son corps et dues à la pitié! C'est à l'indignation qu'excita cet affligeant contraste qu'il faut attribuer une épigramme latine, dont ces deux vers français ne donnent qu'une faible idée :

Caton n'a point d'asile où sa cendre repose...
Et Caïus Cestius est encor quelque chose (1)!

L'architecture du Panthéon appartient au temps de la république; c'est le plus parfait modèle de

(1) *Marmoreo tumulo Cestius jacet : at Cato, nullo ;*
Pompeius, parvo. Quis putet esse deos?

VARR.

L'auteur de l'épigramme était païen; il ignorait, ce qui est dit néanmoins dans *le Songe de Scipion*, que c'est dans le ciel que la vertu est récompensée. Varron nomme ce personnage *Licinus*, et dit qu'il était barbier d'Auguste.

construction que les anciens, jaloux de leur supériorité dans les arts, aient pu désirer de laisser à la postérité. Son dôme est un demi-cercle parfait; l'intérieur est de marbre blanc, il est pavé de porphyre; au dehors, le *giallo antico*, l'albâtre et le granit rouge, se nuancent admirablement. La place qui précède la rotonde est ornée d'un superbe obélisque, d'une fontaine jaillissante, et du portique d'Agrippa, à doubles colonnades d'ordre corinthien. Ce temple circulaire est éclairé dans le centre du dôme par un immense œil-de-bœuf : de majestueuses portes de bronze y introduisent, et l'œil découvre alors huit autels, et autant de niches, où étaient placés les simulacres des *grandes divinités*.

Observez, milord, que c'est sur le modèle de la rotonde que furent conçus les temples modernes les plus admirés : Rome lui doit l'église de Saint-Pierre; Londres, celle de Saint-Paul, et Constantinople, celle de Sainte-Sophie. On sait qu'Agrippa, gendre d'Auguste, admirant cet édifice somptueux, construit sous la république longtemps avant lui, le dédia à tous les dieux de l'Olympe, comme l'exprime son nom Πάνθεον : mais ce que l'on ne sait pas généralement, c'est que, l'an 609, Boniface IV, ayant consacré le Panthéon à la Vierge et à tous les Saints, institua, en mémoire de cette dédicace, une fête qu'il plaça au 12 mai; ce ne fut que dans le IXe siècle que Grégoire IV transporta la fête de tous les Saints au 1er novembre.

Cependant, si ce temple, qui, par l'excellence de l'architecture, était pour les anciens ce que l'église de Saint-Pierre est pour les peuples chrétiens, obtient encore une admiration méritée, quelle n'a pas dû être sa splendeur avant qu'il eût été dépouillé! L'A-

fricain Genseric fut le premier qui osa porter sur cet inimitable monument du plus beau des arts une main sacrilége. Puis, au VIIe siècle, le petit-fils d'Héraclius, le vil Constantin, plus barbare que le Vandale féroce, acheva de ravir au Panthéon tous ses ornements, l'airain de Corinthe, les vases d'or et d'argent enrichis de pierres précieuses, et les statues que les connaisseurs estimaient le plus.

Que le voyageur instruit cesse de se plaindre néanmoins, si la *rotonde* ne répond pas à l'idée qu'il s'en était faite : une longue suite d'années, dont les outrages furent encore augmentés par la violence des spoliateurs, ne passe point sur les chefs-d'œuvre de l'art humain sans y imprimer des traces profondes. Les proportions et la symétrie peuvent se conserver, mais les grâces s'effacent : la fraîcheur de la jeunesse et la beauté ne sont point à l'épreuve du temps. Vingt siècles ont roulé sur cet admirable modèle d'architecture; et, s'ils y ont laissé des marques de vétusté, la vénération qu'a toujours excitée ce chef-d'œuvre en est devenue plus grande, et sa perfection mieux attestée : ils lui ont ajouté ce qu'aucun architecte ne saurait donner, les faits historiques, les charmes du souvenir, ainsi que le touchant intérêt qu'inspirent l'âge, la majesté outragée, et le malheur.

Du reste, les niches nombreuses qui se présentent circulairement autour du centre de la rotonde, évacuées par les demi-dieux, sont maintenant occupées par les bustes des grands hommes; et le Panthéon est pour Rome ce que l'église de *Santa-Croce* est pour Florence : si dans celle-ci l'on admire les statues du Dante, de l'Arioste, de Pétrarque et de Machiavel, dans celle-là l'on remarque des formes moins sévères.

et plus modernes, le Métastase, le célèbre Mengs, le Poussin, ce père immortel de l'école française, Annibal Carrache, et l'incomparable Raphaël, *qui avait su peindre, non comme la nature a fait, mais comme elle aurait dû faire.*

Au-dessous du buste en marbre blanc qui s'élève sur la tombe où reposent les restes honorés de Raphaël d'Urbin, on lit avec plaisir ce beau distique latin que fit le cardinal Bembo à la mémoire du prince de la peinture:

Ille hîc est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori (1).

Vous jugerez, Milord, avec quel talent Bellori a lutté contre l'illustre poëte par ces vers italiens, de toutes les traductions que j'ai lues, la plus parfaite, selon moi:

Questo è quel Raffaello, cui vivo, vinta
Esser temeò natura, e morto estinta.

Ils ne sont pas rendus en anglais avec une précision aussi heureuse; néanmoins je vous les adresse, Milord, comme une production de votre pays (*unicuique suum*):

Here Raphael lies, nature's great rival, late;
In life his art she fear'd, in death her fate.

Mais je m'apperçois, un peu tard, qu'on n'a pas impunément vécu trois âges d'homme, ainsi qu'Ho-

(1) Sublime Raphaël, de la belle nature
Inimitable imitateur;
Tu lui fis tour à tour craindre la double injure,
Vivant, de l'effacer par ton art créateur,
Mourant, de la réduire au sort de son vainqueur.

mère le dit de Nestor, et que, dans cette digression peut-être étrangère à la lettre actuelle, et moi aussi j'ai payé mon tribut de loquacité. De peur, donc, que ce reproche ne paraisse trop bien fondé, je vous salue, mon cher Édouard, et je renvoie à un autre courrier des choses fort remarquables sur l'autel *d'Ara-Cœli* et sur l'obélisque de *Santa-Maria-Maggiore*.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXXII.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 19 janvier, 1817.

PIERRE ***** DE LA CHAPELLE à lord ÉDOUARD CLINTON, comte DE MORELAND, à Oxford.

Enfin voici les temps qu'en prophétiques vers
La sibylle autrefois promit à l'univers ;
Des siècles écoulés l'ordre se renouvelle.
Déjà, redescendant de la voûte éternelle,
La Vierge avec son fils apparaît à nos yeux.
Un nouveau peuple enfin est envoyé des cieux ;
Le siècle d'or revient pour consoler la terre,
Et le monde épuisé répare sa misère.

F. D.

C'est de l'église d'*Ara-Cœli*, l'ancien Capitole, ou le temple de Jupiter Férétrien, que j'ai dessein de vous entretenir aujourd'hui, mon aimable Édouard; vous trouverez difficilement ailleurs ce quelle offrit à ma vue : elle est située sur le *monte Capitolino ;* on y parvient par un escalier de cent vingt-quatre degrés spacieux de marbre blanc; et l'on y voit encore les colonnes ainsi que les fondements de ce temple célèbre où montaient solennellement les triomphateurs.

Lorsque j'entrai dans l'église, un Franciscain occupait la chaire : je l'entendis prêcher avec autant d'éloquence que de bon sens et d'onction. Après le sermon, je conversai avec ce prédicateur respectable, qui me parut avoir autant de complaisance et d'urbanité qu'il avait de lumières : était le prieur du couvent attenant à la chapelle d'*Ara-Cœli*, propriété de l'ordre de Saint-François. Comme je lui demandais la cause du nom singulier donné à cette église ; il me montra le grand autel, dénommé par excellence *l'autel des cieux ;* et il me fit lire tout auprès l'inscription latine que je vais traduire ici, et dont vous trouverez le texte dans la note, afin que vous puissiez comparer . Jamais une tradition aussi extraordinaire et aussi intéressante ne me fut communiquée. Vous en jugerez (1).

(1) *Hæc est illa venerabilis ara cœli, de q a, in* Legenda nativitatis Dei, *habentur hæc verba : Octavio imperatore, universo orbe Romanorum dominationi subjugato et victo, senatu placuit, ut eum pro deo colere vellent. Prudens imperator, se mortalem cognoscens, Divinitatis nomen noluit sibi usurpare. Ad totius tamen senatûs instantiam, sibyllam prophetissam advocat, scire volens per ejus oracula si in mundo major ipso unquam nasceretur. Cùm igitur, die nativitatis Domini, sibylla in loco isto, quæ tunc camera imperatoris esset, oraret, in meridie circulus aureus apparuit circa solem, et in medio circuli virgo pulcherrima puerum suum habens in brachiis. Tunc sibylla hæc imperatori ostendit, qui, tam insolitam visionem admirans, audivit vocem dicentem sibi :* Hæc est ara cœli. *Statimque hanc aram construxit, ac Christo matrique ejus thura obtulit.* — Une autre tradition sur cette apparition

« C'est ici le vénérable autel des cieux, touchant » lequel sont écrites ces paroles dans *le livre de la* » *nativité de Notre-Seigneur :* L'empereur Auguste » ayant subjugué le monde et courbé les nations sous » le sceptre romain, le sénat, étonné de tant de » puissance, résolut de l'adorer comme un dieu : mais » l'empereur, plus sage, sachant qu'il n'était qu'un » simple mortel, ne voulut point usurper le nom de » la Divinité. Cédant néanmoins aux instantes prières » des Pères Conscrits, uniquement afin de leur com- » plaire, il consentit à consulter la sibylle qui pas- » sait pour connaître l'avenir, et il lui demanda, » comme à un oracle sûr, s'il viendrait au monde » un homme plus grand que lui. C'était le jour » même de la naissance du Sauveur du monde : au » milieu du jour, comme la sibylle était à prier » dans ce lieu, qui était la chambre de l'empereur, » il apparut à cette femme mystérieuse une auréole » éclatante, comme un cercle d'or autour du so- » leil, et, au centre de ce cercle, elle vit une » vierge infiniment belle, tenant son fils dans ses » bras. La sibylle étonnée montra ce phénomène à » l'empereur, qui, admirant cette vision étrange, » crut entendre une voix qui lui disait : *C'est là* » *l'autel des cieux.* » Ou, comme le porte une autre » leçon, qui répond mieux à la demande d'Auguste : » *Cet enfant que tu vois est plus grand que toi, c'est* » *donc lui seul que tu dois adorer.* Aussitôt, ajoute

remarquable donne cette variante, que préfèrent les hommes lettrés; au lieu de ces mots : *Hæc est ara cœli*, on lit ces paroles : *Hic puer maior te est, et ideo ipsum adora.*

» l'historien qui rapporte cet événement extraor-
» dinaire, Auguste fit élever cet autel, sur lequel
» il offrit de l'encens au Seigneur et à sa mère. »

Nous sortîmes ensuite de l'église; je pris congé du bon Franciscain, et je me rendis vers la superbe basilique de Santa-Maria-Maggiore, qui fut bâtie quatorze ans après la mort de Constantin le Grand, l'an de Notre-Seigneur 350. Ce qui attira surtout mon attention, c'est cette autre inscription, bien digne de remarque aussi, que je lus sur l'obélisque égyptien, formé d'un seul bloc de granit rouge, ayant soixante pieds de hauteur, et terminé par une croix de bronze : *Christum Dominum, quem Augustus de virgine nasciturum vivens adoravit, seque deinceps Dominum dici vetuit, adoro.* « J'a-
» dore le Christ, le Seigneur, qui, près de naître,
» fut adoré par l'empereur Auguste, alors vivant;
» et dès lors ce prince défendit qu'on l'appelât le
» Seigneur. »

Au reste, Santa-Maria-Maggiore est une des plus belles églises du monde: son frontispice majestueux offre aux regards du voyageur une double colonnade; l'une, plus haute, est de l'ordre corinthien, et l'autre, plus basse, de l'ordre ionique: des colonnes de marbre blanc, de deux cent cinquante pieds de hauteur, séparent les ailes d'avec la nef. On est ébloui de l'éclat qu'y répandent le jaspe, le porphyre, le lapis-lazuli, des pierres précieuses innombrables, le bronze doré et des métaux plus riches, employés dans cette église avec profusion.

Cependant cette inscription vraiment remarquable, et dont les caractères démontrent l'ancienneté,

est nécessairement postérieure à la tradition que j'ai citée : elle suppose non-seulement que cette tradition, aujourd'hui peu connue, avait cours alors, mais encore que les chrétiens, au IVe siècle, la regardaient comme véritable et authentique ; importante observation, qui me conduit à conjecturer que la IVe églogue de Virgile pourrait s'y rapporter, et que le poëte fait allusion à cet oracle de la sibylle, lorsqu'il dit :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
Jam redit et virgo, redeunt Saturnia regna ;
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Les vers français qui servent d'épigraphe à cette lettre, sont la traduction des vers latins.

Je ne dois pas oublier ici d'observer, mon cher Édouard, que bien des savants distingués par leur érudition, leur saine critique et leur piété, comme Lactance et quelques autres, ont cru qu'il était très-possible, ou du moins qu'il n'était pas invraisemblable, que Virgile eût ici voulu parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; opinion que paraît appuyer un passage analogue et fort curieux des *Antiquités judaïques*, liv. v, chap. 13, où Josèphe dit que le roi Hérode, pendant son séjour à Rome, fut l'hôte et l'ami du généreux Pollion, à qui cette églogue est dédiée : il est probable qu'Hérode, instruit des prédictions qui regardaient le Christ, sa naissance miraculeuse d'une vierge, et le temps de ce merveilleux événement qu'il redoutait si fort, en aura fait le sujet fréquent de ses conversations avec le

savant Nicolas de Damas, son ministre; et que l'un et l'autre, le roi de Judée et le célèbre historien ministre d'état, se seront entretenus de cet oracle sacré avec le noble Pollion, en présence de Virgile, qui était intimement lié avec lui, et qui dut particulièrement connaître Hérode, commensal de cet illustre consul.

Quoi qu'il en puisse être, Milord, dans la diversité des opinions relatives à cette belle églogue, j'ai cru devoir adopter, à propos d'*Ara-Cœli*, celle du célèbre Lactance, qui semblerait appuyer la tradition du *Livre de la nativité*, ainsi que le fait consigné sur l'obélisque. — Je me repose quelques instants, ayant à vous faire la description du plus beau temple de l'univers, et je vous salue.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXXIII.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 19 janvier, 1817.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE à lord ÉDOUARD CLINTON, comte DE MORELAND, à Oxford.

Murs sacrés, temple saint, je suis seul, et mon âme
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accents ignorés,
Que lui seul connaîtra, que vous seul entendrez!

M. DE LAMARTINE.

Vous avez pu lire, Milord, au VIIe livre de Pline, dans le XXIIe d'Ammien-Marcellin, ainsi que dans la *Vie d'Alexandre-le-Grand* par Plutarque, que Dinocrate, architecte et sculpteur macédonien, offrit à ce belliqueux monarque de tailler le mont Athos sous la forme d'une statue qui représenterait ce prince tenant de la main droite une vaste cité, et de la gauche un bassin immense où toutes les eaux de la montagne se verseraient. Cette proposition ne fut point accueillie par Alexandre, qui jugea qu'une pareille entreprise ne pourrait être exécutée. L'ingénieux Jean de Bologne, l'un des

plus habiles sculpteurs des âges modernes, taillant dans le roc vif la statue colossale de l'Apennin, nous montre cependant qu'un tel projet n'était pas chimérique, et que lui-même aurait pu transformer le mont Athos et donner à cet énorme promontoire une ressemblance humaine.

Mais la gloire de ces statuaires fameux pâlit auprès de celle de Michel-Ange. L'immortel Buonarotti, en plaçant dans les nues, et *comme aux portes du ciel*, l'incomparable dôme de Saint-Pierre, s'est rendu infiniment supérieur aux Dinocrate, aux Jean de Bologne, aux Palladio, aux Bramante, aux Sansovino ; et, quoique l'on admire justement la royale *villa* de Caserte, le plus noble et le plus vaste de tous les palais européens, ainsi que le magnifique aqueduc de *Maddaloni*, consistant en un pont à trois étages d'arcades, dont le troisième a quarante-trois pieds de hauteur, pont unique par sa hardiesse et comme jeté dans le vide des airs, qui unit deux montagnes, celles de Tiphate et de Gazzano, en même temps qu'il sert de canal à une rivière qui se précipite au bas dans la plaine ; bien, dis-je, que ces deux superbes constructions, égales aux monuments les plus vantés de l'ancienne Rome, aient placé leur auteur, l'illustre *Vanvitelli*, au rang des architectes les plus célèbres, elles ne peuvent néanmoins être comparées en aucune manière, pour la grandeur de l'exécution, pour la sublimité de la pensée, au chef-d'œuvre du constructeur florentin.

Je dis plus, il est facile de prouver que cette création du génie n'est surpassée par aucune de celles qui illustrèrent l'antiquité, puisque le Par-

thénon d'Athènes, relevé par Périclès; les temples détruits de Diane d'Éphèse et d'Apollon de Delphes, dont on nous a conservé la description; celui de Jupiter Olympien dont les ruines existent à Agrigente, et celui de Jupiter Capitolin auprès du *Forum*, étaient tous fort inférieurs à l'église de Saint-Pierre, qui l'emporte sur eux par l'immensité de ses dimensions, par la magnificence de sa structure, par la richesse inappréciable de ses matériaux : de sorte que l'on peut dire, sans exagérer; qu'elle est le temple le plus merveilleux qui ait été élevé par des mains mortelles à l'adoration de Dieu; car vous n'ignorez pas, Milord, que le temple de Salomon reconnaissait une origine bien supérieure au pouvoir humain.

J'aurais désiré vous donner de plus amples détails sur la basilique romaine : mais tant de volumes imprimés vous en offrent de si exactes descriptions, que je me bornerai à vous en tracer une esquisse rapide. C'est à lady Mortimer, à qui vous communiquez mes lettres, et qui ne franchira pas l'Apennin, que je la consacre. Quant à vous, Milord, je dirai seulement : *Venez et voyez :* toute peinture est muette, infidèle, inanimée, auprès de choses que l'on ne saurait décrire.

Représentez-vous *une vision de splendeur*, lui dirai-je dans les paroles d'Ezéchiel; tout contribue ici à préparer l'âme du voyageur instruit et fidèle, à lui inspirer un secret saisissement... Au centre de la magnifique colonnade qui embrasse en cercles multipliés *la piazza di San-Pietro* et lui forme une enceinte gracieuse, s'élève un obélisque d'une seule pièce de granit. Sixte-Quint réussit à le faire trans

porter au milieu de cette place, l'une des plus belles dont une ville ait jamais pu se glorifier, bien que cette noble pyramide ait cent trente-six pieds de hauteur, en y comprenant le piédestal et la croix qui la surmonte.

Rien n'est plus propre à être le sujet de profondes méditations que ces monuments égyptiens qui portent la pensée bien au-delà des temps historiques : ils attestent avec éclat la grandeur antique des maîtres de l'univers. Cependant, roulant avec rapidité de la sommité du Janicule, un torrent que l'art a forcé de se précipiter dans de larges réservoirs, se répand bientôt en nuages de vapeur, et tombe sans cesse en nappes de cristal. Loin des affaires et du fracas de la grande cité, cette onde jaillissante dispose à la rêverie : elle apaise les troubles du cœur; elle introduit la pensée religieuse, et rappelle cette divine voix dont parlent les prophètes, ainsi que l'apôtre S. Jean dans le livre de la Révélation : *Sa voix est telle que le bruit des grandes eaux.*

Cependant, à peine aurez-vous franchi le seuil du sanctuaire, que vous serez ébloui de l'éclat des marbres les plus précieux : le jaspe, le porphyre, le lapis-lazuli, le vert antique, travaillés avec un art exquis pendant plus de trois siècles, ainsi que de massives décorations de bronze doré, d'airain de Corinthe, d'argent et d'or, attireront successivement vos regards. Ici, de spacieux portiques d'un albâtre éclatant, des péristyles majestueux de l'ordre corinthien, fuyant le long des ailes; là, ces ingénieuses incrustations d'émail de couleur, les plus rares mosaïques peignant avec d'inaltérables traits et des

nuances indélébiles les souffrances des martyrs, les tableaux les plus touchants de l'histoire sainte, éternisant surtout les admirables fresques de Michel-Ange et de Raphaël, que l'humidité des voûtes et le temps avaient presque entièrement effacées; ailleurs, de nobles autels où la richesse des métaux, la multitude des pierreries, le disputent au talent du sculpteur pour honorer la Divinité; tandis qu'à des distances égales s'élèvent à perte de vue de profondes et magnifiques coupoles où l'on voit les cieux ouverts, les anges et les saints glorifiés portant des palmes et des couronnes, et donnant ainsi aux hommes pieux un avant-goût de la félicité.

Mais ni tous ces grands objets, essentiels à la dignité du culte, ni l'immense nef, ni l'imposante basilique souterraine, soutenue par de superbes colonnes de l'ordre corinthien, ne peuvent égaler en sublimité l'inimitable dôme, le plus beau qui soit dans l'univers, l'ornement de Rome et la merveille du monde. Tous ces chefs-d'œuvre de l'art humain, toutes ces richesses de la nature, disposés avec les plus savantes proportions, sous les règnes consécutifs de trente-cinq pontifes, se réunissent pour offrir aux regards étonnés l'image du *Saint des saints*, un sanctuaire unique, qui, s'étendant sur un espace de sept cents pieds et s'élevant à la hauteur de quatre cent quarante au-dessus de son merveilleux portique et de ses portes majestueuses, surpasse de beaucoup par la grandeur de ses dimensions, par son élévation aérienne, par la splendeur de sa décoration, et Saint-Paul de Londres, et Sainte-Sophie de Constantinople, et même le second temple de Jérusalem; ne le cédant en excellence qu'au temple de Salomon,

construit par la Sagesse divine, le *premier* et le modèle de tous les temples de l'univers (1).

Mais combien votre surprise va s'accroître, Milord, quand vous saurez que, sous le plus beau temple de la chrétienté, repose un autre temple, bien plus solennel, et par son ancienneté qui remonte au grand

(1) Je ne puis terminer cette description du temple de Saint-Pierre sans parler encore du palais du Vatican, peut-être le plus vaste de l'Europe : c'est là qu'habitaient les devins étrusques et les augures romains. C'est dans le Musée du Vatican que se voit l'Apollon dit *du Belvédère*, du plus beau marbre de Paros : quelles formes, quelle vérité, quelle noblesse! On y voit aussi le *Laocoon*, plus admirable encore; on croit entendre les cris de l'infortuné vieillard, victime de l'amour paternel :

Clamores simul horrendos ad sidera tollit.

Le Capitole moderne est différent de l'ancien, et sa place spacieuse est un carré parfait, décoré de la statue équestre de Marc-Aurèle en bronze doré ; ce prince bienfaisant semble encore présider aux destinées de Rome. Au bas du large escalier du *Campidoglio* sont deux lions de granit noir d'Égypte, d'une attitude imposante et d'une grande beauté. Le palais Quirinal, bâti sur le sommet de la montagne de ce nom, et dont la situation est la plus belle de Rome, est la demeure ordinaire du pontife; on le nomme *monte Cavallo*, à cause de deux chevaux antiques de marbre, d'une forme colossale, qu'on voit sur cette place; ils sont tenus par deux jeunes hommes vigoureux qui ont l'air de les dresser : l'un est l'ouvrage de Phidias; l'autre, de Praxitèle.

Constantin, et par les illustres morts qui dorment dans son enceinte, surtout par un privilége unique, celui de renfermer le corps de S. Pierre!

Ici, mon cher Édouard, je dois m'interrompre, et faire, à ce sujet, une courte digression, qui ne sera pas superflue pour vous.

Je vous salue affectueusement.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

Digitized by Google

LETTRE XXXIV.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 20 janvier, 1817.

PIERRE*** DE LA CHAPELLE à lord ÉDOUARD CLINTON, comte DE MORELAND, à Oxford..

Malheur à qui des morts profane la poussière !
Je bénis, en passant, leurs simples monuments :
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a re u mes pas retentissants.
Quelle nuit! quel silence! au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor, quand l'univers sommeille :
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels !

M. DE LAMARTINE.

Voici, Milord, la dernière ou l'avant-dernière lettre que vous recevrez de moi avant que vous quittiez Oxford pour vous réunir à des amis qui n'attendent qne votre arrivée pour entreprendre le voyage qu'ils ont projeté de faire en Italie. Je com-

mencerai cette lettre par un fait important, dont on a voulu contester la certitude, et de la vérité duquel je me suis moi-même convaincu, après avoir lu attentivement tous les ouvrages qui pouvaient m'éclairer à cet égard : je veux parler du voyage, du séjour et du martyre de S. Pierre à Rome.

Pour ne point vous fatiguer de citations, je vous dirai seulement que le savant le plus estimé par la profondeur de ses recherches et par son éminente piété, l'illustre sir Isaac Newton, établit, dans la chronologie qu'il nous a laissée, comme un fait indubitable, le pontificat de S. Pierre à Rome : à cette puissante autorité je me contenterai d'ajouter que l'apôtre des Gaules, S. Irénée, évêque de Lyon, et qui souffrit le martyre, l'an de notre-Seigneur 202, par le disertement, dans ceux de ses nombreux écrits qui nous restent en latin, et dans quelques fragments de ses ouvrages grecs, du crucifiement de S. Pierre à Rome; il nous dit que Néron le fit mourir avec S. Paul, l'an 67 de l'ère chrétienne. Vous savez que cet éloquent et fidèle Père de l'Église avait été l'élève de S. Polycarpe, qui fut lui-même instruit par les apôtres et par les disciples de Notre-Seigneur.

Dirai-je encore ici avec quel éclat de style et quelle sublimité de pensée S. Chrysostôme, archevêque de Constantinople sous le règne d'Arcadius, fait allusion à ce mémorable événement, comme étant de notoriété publique et universelle? « Là c'est S. Paul, et » ici S. Pierre, que je vois arracher vainqueurs de » la tombe. Pouvez-vous, sans tressaillir de joie, » vous peindre l'apparition glorieuse dont Rome sera » témoin, lorsqu'elle verra se briser les portes de ce » sépulcre où reposent ces apôtres, S. Pierre et S. Paul

» se tenir debout sur leur cercueil, et l'un et l'autre, » enlevés dans les airs, voler à la rencontre du Sau- » veur du monde ? » Je crois, en écrivant cette belle citation, me rappeler que Dom Eusèbe l'a mise en tête de l'une de ses lettres, qu'il m'a communiquée : si cela est, n'importe, ce ne sera qu'une répétition de plus; il y a tant de beauté dans ce passage, qu'il ne saurait déparer mon travail, et c'était ici sa place.

Mais vous n'apprendrez point, Milord, sans le plus vif intérêt, que ce fut Constantin le Grand qui fit construire la superbe basilique où le corps du premier pasteur de la chrétienté fut enseveli, et qui lui est dédié. J'ajouterai qu'il était tellement avéré que ce glorieux martyr avait été crucifié à Rome, que l'empereur voulut que l'on sculptât en marbre la statue de cet illustre confesseur de la vérité. Cette même statue, jetée depuis en bronze, assise près de l'autel, paraît étendre ses mains pour bénir; et le peuple la vénère, comme représentant celui à qui notre Sauveur, avant de monter au ciel, avait *par trois fois* donné l'ordre exprès de paître ses brebis et ses agneaux; celui qui avait inauguré l'Église chrétienne, et qui *avait dû aimer le plus;* le seul enfin à qui il avait été expressément révélé par notre Père céleste que Jésus était le Christ, *le fils du Dieu vivant.*

Non loin de cette statue admirable s'élève le *pavillon* qui couvre le *maître-autel*, sous la grande coupole. Rien ne peut égaler la beauté, la richesse, la forme majestueuse de cet ornement religieux. Au bas de quatre nobles piédestaux, sont érigées autant de colonnes torses, de cinquante pieds de hauteur; elles soutiennent l'entablement superbe qui porte le dais ou baldaquin surmonté d'une croix triomphante (*hoc*

signo vinces), dont le prix, la grandeur et l'éclat excitent l'admiration. Pourrez-vous l'apprendre sans étonnement, Milord? ce pavillon de bronze, de cent trente-deux pieds de hauteur, est *d'airain de Corinthe*, c'est-à-dire d'un métal plus précieux que l'or : on ne connaît point de masse métallique ouvrée qui soit aussi considérable.

Eh bien! Milord, c'est sous cet autel merveilleux que sont déposés les corps de S. Pierre et de S. Paul : une balustrade de marbre entoure leur tombe, devant laquelle brûlent nuit et jour plus de cent lampes d'argent; au-dessous s'étend une aire spacieuse qui conduit à un escalier dont les cloisons, les murs et les compartiments sont d'albâtre, de lapis-lazuli et de vert antique. Tout le pavé de l'aire, ainsi que celui du temple souterrain, est formé des mosaïques les plus estimées. On nomme cette basilique de Constantin *le sacre grotte* [les grottes sacrées]; *c'est l'église des morts*.

Certes, si le célèbre Addison nous apprend que jamais il ne visita l'abbaye de Westminster, et ne pénétra dans ces cloîtres sombres où reposent les monarques de la Grande-Bretagne, sans frissonner, sans ressentir les profondes émotions d'une crainte religieuse, vous me croiréz facilement, mon aimable Edouard, si je vous dis que j'étais à peine descendu dans l'église souterraine, que j'éprouvai une impression indéfinissable de terreur, mêlée de je ne sais quelle consolation secrète. Bientôt un enthousiasme de gloire et de piété me transporta dans les palais célestes où règnent aujourd'hui les saints glorifiés; et quoique je m'avançasse toujours dans les régions plus basses que la terre, dans le

Digitized by Google

séjour ténébreux qu'habitent l'horreur et la mort, ma pensée s'élevait bien au-dessus du monde visible et périssable.

Un prêtre en surplis me précédait, tenant en main une torche allumée. Je parcourais en tremblant ces funèbres dortoirs; et souvent mes jambes refusaient leur appui à mon corps rendu plus débile par ce spectacle auguste et terrible : plus d'une fois mes genoux vinrent à s'entre-choquer. Mon âme seule semblait prendre une nouvelle vie, une vie meilleure; mon imagination s'exaltait. A ma droite, étaient les cendres sacrées de S. Pierre et de S. Paul, et les restes vénérables des pontifes, de Linus, de Silvestre, d'Adrien; à ma gauche, dormaient profondément dans leur couche de porphyre, les empereurs, les rois, la reine Christine : les ossements révérés des martyrs, recouverts de tombes en mosaïque, remplissaient dans toute son étendue le parquet sur lequel je portais des pas mal assurés. Je craignais de fouler sous mes pieds cette terre jadis humectée d'un sang précieux.

Que l'on ne voie point sans reconnaissance, sans respect et sans attendrissement, le sépulcre d'un prince vertueux, de ces généraux illustres qui moururent en combattant pour les autels et pour la patrie, des poètes qui ont fait la gloire de leur pays, des philosophes religieux qui l'ont éclairé de vives lumières, des orateurs éloquents qui ont fait triompher la justice, les lois et la liberté, je puis le comprendre. Qu'on honore la tombe de Charles-Martel, de Charlemagne, d'Henri IV, de sir Isaac Newton, du célèbre Pitt, de Milton, de Shakespeare, je le conçois aussi facilement. Que

l'on ne puisse contempler sans une vénération profonde le mausolée de Louis XVI et de Marie-Antoinette, ces nobles victimes de l'impiété révolutionnaire, c'est ce que reconnaîtront avec moi toutes les âmes sensibles et tous les cœurs généreux. Certes, je ne demeurerais point tranquille sous le même toit avec l'homme qui pourrait voir d'un œil sec, avec une froide indifférence, les bustes et les tombeaux des bienfaiteurs de l'humanité.

Que sont, néanmoins, les exploits militaires, les plus ingénieuses inventions, les plus beaux poëmes, la grandeur des plus illustres souverains, auprès de l'héroïsme des confesseurs de la foi, qui ont bravé les plus cruelles tortures, qui ont été brûlés vifs, déchirés par des bêtes féroces, pour nous arracher à une éternelle condamnation? En sacrifiant leurs nobles vies pour la propagation de la vérité, pour la régénération des familles humaines, pour le salut universel, ils sont réellement devenus les patriotes du monde, de pacifiques conquérants, des guerriers célestes. Ils ont pour eux et pour nous triomphé de la mort; ils ont ennobli la place où reposent leurs honorables dépouilles; ils ont sanctifié la poudre même qui a bu leur sang.

Telles furent, Milord, les pensées qui m'occupèrent, quand je traversai la vaste nef, les galeries profondes et humides du temple souterrain. J'étais consolé de mes fatigues par le sentiment de vénération que m'inspiraient ces monuments d'une constance, d'un amour et d'une fidélité à l'épreuve de la mort; je sentais davantage le prix de mon existence, en honorant ceux qui avaient défié les flammes des bûchers, pour la rendre heureuse, à jamais

heureuse; et je ne sortis point de la basilique funéraire de Constantin pour revoir la lumière, sans devenir meilleur.

L'architecture hydraulique fait le plus bel ornement des places de Rome. Au pied du mont Vatican, qui est une branche du Janicule, on admire la place de l'église de Saint-Pierre, la plus belle de l'Europe; au milieu de cette place s'élève majestueusement un obélisque égyptien entre deux fontaines, dont l'eau jaillit sans cesse et s'élève en gerbes à une telle hauteur, qu'elle paraît se dissiper en retombant dans deux bassins de granit qui la reçoivent. Cependant la fontaine de Trevi, en marbre, a un caractère de grandeur, de magnificence, qui surpasse tout ce qu'on peut imaginer : le gendre d'Auguste fit conduire à Rome, pour l'usage de ses thermes, la source qui orne la place de Trevi; son eau fameuse s'appelle vierge, d'une jeune fille qui la montra à des soldats altérés. La belle place de Navone est décorée de trois fontaines; on voit dans celle du centre un immense bassin de marbre blanc au milieu duquel s'élèvent un rocher surmonté d'un obélisque et quatre statues de marbre blanc, représentant quatre des plus grands fleuves du monde, le Nil, le Gange, le Danube et la Plata. La fontaine Pauline, construite par Paul V, est pittoresquement située au sommet du Janicule; l'eau en jaillit par torrents de niches ouvertes entre des colonnes de granit.

J'ai oublié de parler de la colonne Trajane, la plus belle qui ait jamais existé; elle s'élève avec majesté au pied du mont Quirinal. Ce monument superbe, avec la statue de S. Pierre, dont il est aujourd'hui surmonté, a cent cinquante pieds de hauteur : il fut

construit par les ordres du sénat, tandis que Trajan se couvrait de gloire dans son expédition contre les Parthes.

J'aurais dû dire, en parlant de Saint-Jean-de-Latran, que près de la basilique, et sous le *triclinium* de Léon III, on voit *la scala santa*, consistant en vingt-huit degrés de marbre blanc, qui faisaient partie du palais de Pilate à Jérusalem; on ne les monte qu'à genoux, parce que le Seigneur les a sanctifiés en les montant plusieurs fois. Je devais enfin ajouter que le palais de Latran avait été changé en basilique par le grand Constantin; que Juvénal fait mention de ce palais superbe : *egregias Lateranorum ædes*. Néron, ayant fait mourir le sénateur Latéranus, confisqua son patrimoine, et dès lors ce palais devint impérial.

Je n'ai écrit ces lettres, mon bon Édouard, que dans l'intention de presser votre départ, afin que nous puissions incessamment admirer ensemble de si belles choses; je voulais, d'ailleurs, donner à Dom Eusèbe le temps de vous envoyer ses dernières lettres. Mais il en est une que j'ai à cœur de vous adresser sur Rome moderne, de peur que vous ne trouviez celle-ci trop inférieure à la Rome de Cicéron; vous recevrez ce double envoi par la même poste.

Adieu, mon aimable ami.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

LETTRE XXXV.

Du château de Duillier, pays de Vaud,
le 20 janvier 1817.

PIERRE *** DE LA CHAPELLE à lord ÉDOUARD CLINTON
comte DE MORELAND, à Oxford.

ROME ANCIENNE.

Voilà donc les foyers des fils de Scipion
Et des fiers descendants du demi-dieu du Tibre!
Voilà ce Capitole et ce beau Panthéon,
Où semble errer encor l'ombre d'un peuple libre!

BERTIN.

ROME MODERNE.

Des mourants, des vainqueurs, entends encor les cris:
Vois les Romains couverts d'une poudre honorable,
Et le septième Pie, inflexible, indomptable,
Seul debout, au milieu de l'univers soumis (1).

M. DARU, *trad. d'Horace.*

J'espère que M. le comte Daru me pardonnera

(1) Audire magnos jam videor duces
Non indecoro pulvere sordidos;
Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis.

HORAT. *Od.* lib. II, od. I.

d'avoir altéré ses beaux vers en substituant Pie VII à Caton, tous deux d'une constance invincible : l'un sut mourir pour la liberté ; l'autre sut vivre pour le salut de l'Église, et demeurer inébranlable dans les fers, quand l'Europe entière redoutait un maître.

J'ai dessein de vous montrer que l'amour de la patrie brûle encore dans le cœur des Romains ; qu'ils n'ont point perdu leur dignité, cette énergie morale, ce dévouement austère aux lois de la religion, qui caractérisèrent leurs nobles ancêtres. Oui, Milord, accoutumés que nous sommes dès nos jeunes ans à converser avec les Paul-Emile, les Régulus, les Camille, non-seulement nous montrerions de l'ingratitude à mépriser tout ce qui nous reste de ces hommes de bien, les citoyens de Rome moderne, mais encore nous donnerions la preuve d'un défaut de goût, d'une imagination presque éteinte, et d'un manque absolu de sensibilité.

Quelle imagination ne serait pas fortement remuée encore aujourd'hui à l'aspect étonnant de ce capitole, si longtemps le siége de l'empire de l'univers, et dans lequel se réunissaient les arbitres du monde, ces sénateurs qui parurent à Cynéas une assemblée de rois ; de ce Capitole où furent conduits en triomphe tant de fiers monarques, et où furent portées tant de couronnes d'or, les dépouilles de ces nations qui maintenant s'estiment invincibles ?

Quant à moi, mon cher Edouard, à peine je levai mes yeux sur ce symbole imposant de la reine du monde, que, me rappelant avec indignation les vils et cruels outrages que firent à la majestueuse Rome, et le barbare Genséric, et les écrivains infidèles qui s'efforcent de la déprimer, je m'écriai, entraînant

mes compagnons de voyage avec moi : « Montons au Capitole, ô mes amis ! montons au Capitole ! » Ainsi le vertueux Scipion, injustement accusé de péculat par les factieux tribuns, le jour même anniversaire de la décisive victoire qu'il avait remportée sur Annibal dans les plaines de Zama, s'écria pour toute réponse : « Allons au capitole, ô mes concitoyens, » pour remercier le ciel ; allons au Capitole ! »

Vous souriez de mon exaltation, Milord : il me semble que, pour la modérer, je vous vois me montrant du doigt le *Campidoglio* de Rome moderne ; vous voulez me faire comprendre par là que l'annihilation politique où languit de nos jours cette illustre cité, ne permet pas à la pensée humaine une abstraction aussi forte. « Je ne reconnais plus la » patrie des Scipions, des Curius, des Clélie, des » Horaces », me dites-vous avec un profond regret : » auprès de ces monuments célèbres où sont ineffa- » çablement empreints les vestiges de la glorieuse an- » tiquité, je ne retrouve plus la cité souveraine. En » vain je me promène dans ces bocages révérés, sous » le marbre de ces somptueux portiques où la sagesse » avait coutume de s'entretenir avec Numa, Virgile » et Cicéron ; je n'entends plus retentir la voix élo- » quente du prince des orateurs, et ce poëte célèbre » ne lit plus ces beaux vers qui charmèrent Octave. » Au lieu de ces fiers conquérants montés sur le char » triomphal, de ces nobles sénateurs décorés du » laticlave, de ces consuls précédés de faisceaux et » de licteurs, je ne vois plus que.

» Des prêtres fortunés, foulant d'un pied tranquille
» La cendre des Caton et le tombeau d'Émile ;

» et mon cœur, serré à la vue actuelle du peuple
» romain, ne peut se dilater à l'aspect des monuments
» augustes qui rappellent ses ancêtres. »

Je vous demande pardon, Milord, si je suppose que vous citez ces vers pompeux de Voltaire : mais répondez-moi, mon aimable Edouard, ces prêtres que le poëte aime à représenter comme si fortunés, n'ont-ils pas connu volontairement une longue et honorable infortune? n'ont-ils pas su résister jusqu'au sang à la plus injuste oppression? des milliers d'entre eux n'ont-ils pas préféré la couronne du martyre au malheur éternel de se soustraire à la mort, en reniant le Sauveur du genre humain? tous n'ont-ils pas défendu, au mépris de l'exil, de l'indigence et de la captivité, la liberté de conscience et la sainteté inviolable du culte? Que de *Decius* d'un ordre supérieur parmi ces courageux cénobites qui ont osé mourir pour la cause sacrée de la vérité! Que de *Régulus* nouveaux qui, pour l'amour d'une meilleure patrie, ont tendu la gorge au poignard des assasins! Et cette humilité chrétienne, cette inaltérable douceur, ce dévouement sublime, cette charité céleste, certes, ce serait en vain que vous les chercheriez ailleurs que chez les disciples de Jésus-Christ.

L'esprit rebelle et persécuteur qui a dernièrement agité la France, l'Espagne et l'Italie, n'a-t-il pas transporté les *intrépides défenseurs de la foi* dans toutes les parties du monde connu? N'a-t-on pas vu les prêtres chrétiens, fidèles à l'Église, poursuivis, foulés aux pieds, abattus çà et là comme le froment dans la campagne? Mais, ainsi que les épis de blé, que le vent de la tempête fait tournoyer, qu'il emporte et

dissipe dans les airs, tombent souvent sur des terres plus heureuses, qu'ils enrichissent, qu'ils fertilisent et qu'ils rendent fécondes, de même ces pieux ministres des autels furent jetés par l'épouvantable tourbillon dans les îles britaniques: leur sincère piété, leur patience à toute épreuve, et leur angélique résignation, touchèrent tous les cœurs; ils firent admirer la beauté du catholicisme en Angleterre; ils rendirent cette contrée fertile en vertus, en œuvres de bienfaisance et de charité; et ils seraient indignes de mêler leurs cendres honorées avec la poudre des Fabius, des Émile et des Caton, ces ecclésiastiques respectables qui ne dérogèrent ni à la fidélité, ni à la constance, ni au patriotisme de ces héros immortels! Auxquels, Milord, assignerez-vous la palme? j'en appelle à votre jugement éclairé: les uns moururent au champ d'honneur, pour s'assujettir le monde; les autres périrent généreusement dans les fers, dans les supplices et dans l'ignominie, pour le délivrer.

Que dirai-je enfin de ce pontife vénérable qui, de même que ceux de l'ancienne Rome, veillait soigneusement, au milieu de la tourmente, à la conservation des fils de Romulus? Ne montra-t-il pas alors, ainsi que les compagnons de sa douloureuse captivité, à l'exemple de Pie VI, son illustre prédécesseur dans le saint Siége, une fermeté, une force d'âme égales à la grandeur de son infortune? Tantôt l'inflexible Pie VII, qui n'ignorait pas le sort que lui réservait le conquérant, s'il ne consentait à lui abandonner la métropole du christianisme, aime mieux recevoir des fers, et me représente ainsi Régulus partant pour les supplices plutôt que de signer un traité honteux à sa

patrie ; tantôt il retrace à ma mémoire l'image de ce dernier des Romains, qui, seul, refusa de fléchir sous l'oppresseur de la liberté.

Non, non, Milord grâce, à l'éternel ordonnateur des mondes, la Rome de nos jours n'est point indigne de la Rome d'autrefois. Que dis-je ? le pontificat lui promet de plus nobles destinées. Ne croyez pas néanmoins, comme la plupart des historiens modernes le prétendent, que les pontifes romains obtinrent le premier rang dans l'épiscopat, parce qu'ils siégeaient à Rome, l'ancienne capitale de l'univers : ce serait une opinion erronée et contraire à la foi. Voici l'exacte vérité : les papes, dès la fondation du christianisme, furent les *premiers pasteurs*, parce qu'ils succédèrent à S. Pierre, à qui Jésus-Christ avait donné la *primauté*, en lui conférant cette charge, *pasce oves meas ;* primauté qui fut reconnue au concile de Jérusalem, et même dès l'élection de S. Mathias. Ils n'en auraient pas moins été les chefs de l'Église, s'ils eussent établi leur siége à Antioche, à Constantinople, etc. ; ce qui est si vrai, que, pendant tout le temps que quelques papes siégèrent à Avignon (1), qui fut de près de soixante-dix ans, si je ne me trompe, ils conservèrent dans toute son intégrité la suprématie du pontificat, qui, dès lors, se trouve très-indépendante du fait de la résidence des pontifes

(1) Ce fut l'an 1308 que le pape Clément V, qui était Français, fixa sa demeure à Avignon. Ses successeurs continuèrent d'y faire leur séjour, pendant soixante-huit ans, jusqu'à Grégoire XI, qui, cédant aux instances des Romains, partit d'Avignon et revint à Rome, qui avait beaucoup souffert de cette

à Rome. J'ai fait ici cette observation pour répondre aux incrédules, qui aiment à rejeter sur des causes temporelles et politiques la souveraineté du pontificat romain, et voudrait saper les bases de la puissance spirituelle, lesquelles reposent inébranlablement sur la promesse du Dieu rédempteur.

J'ai achevé la tâche que je m'étais proposée, mon cher Édouard; il ne me reste qu'à vous attendre partez au plus tôt; vous comblerez mon espoir, et vous trouverez un guide fidèle dans votre affectionné serviteur.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

absence des papes : le fameux Rienzi, qui se fit élire tribun du peuple, l'avait troublée par de sanguinaires séditions; et elle fut déchirée par des factions différentes, jusqu'au rétablissement du saint Siége dans la métropole du monde chrétien, l'an 1376.

LETTRE XXXVI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 24 janvier, 1817.

Eusèbe d'Adhémar à lord Édouard, comte de Moreland,
à Oxford.

Dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo,
Tres pateat cœli spatium non amplius ulnas (1).

Virgil. *Bucol.* ecl. III, v. 104.

Milord,

Comme je n'ai rien de plus à cœur que de mériter la confiance de M. de La Chapelle et d'obtenir la vôtre, je fais un dernier éffort pour dissiper entièrement les vains scrupules qui vous ont éloigné jusqu'ici de l'Église catholique, et, parcourant de nouveau les diverses questions que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, je reconnais qu'il en est deux encore auxquelles je n'ai point répondu; frappé de l'importance que vous paraissez y attacher

(1) Devine, et tu seras Apollon à mes yeux,
L'endroit où dans six pieds sont renfermés les cieux.
M. de Villodon.

Digitized by Google

plus spécialement, je les ai réservées pour la fin de notre correspondance.

« Je serais quelquefois tenté, m'écrivez-vous, de » regarder la première de ces questions comme ré- » solue en faveur des Protestants : néanmoins il me » reste quelques doutes sur la justesse de la solution » qu'ils en ont donnée ; et je désire ardemment con- » naître votre opinion sur cette question épineuse, » que l'Église anglicane, d'accord avec Luther et » Calvin, me semble avoir décidée à la légère et par » esprit de parti, sans réfléchir que trancher n'est » pas résoudre. C'est, ajoutez-vous, de la solidité, » de la franchise et de la clarté de l'explication que » vous me donnerez de ce passage obscur et difficile, » que dépend surtout la détermination que je dois » prendre relativement au voyage d'Italie. »

Quant au sens presque énigmatique de ce passage dont vous me demandez l'interprétation, je vous dirai, Milord, que je l'ai depuis longtemps étudié avec une attention d'autant plus sérieuse, que les Presbytériens et les Anglicans nous en ont fait une fausse application ; je n'hésite donc pas à entrer en lice, et je me présente aujourd'hui avec confiance pour soutenir le combat. J'éviterai avec soin de blesser les bienséances : ce que nos antagonistes n'ont pas craint de faire. Je me flatte d'être plus heureux dans la solution qui m'est demandée que ne le furent jadis tous les grammairiens qui n'ont pu donner le mot de l'énigme proposée par le berger Damœtas, et qui sert d'épigraphe à cette lettre. D'ailleurs, le problème religieux que vous me donnez à résoudre est infiniment plus digne de nous occuper ; et le prix que vous attachez à la solution

qui vous aura paru satisfaisante, est immense à mes regards.

« N'est-ce pas au pape, » me dites-vous, et c'est là le pivot sur lequel tourne le protestantisme, « n'est-ce pas à la succession des pontifes romains » dans le siége de S. Pierre, que doit s'appliquer le » verset 18 du XIIIe chapitre de la *Révélation* de » S. Jean : *C'est ici la sagesse*, dit cet apôtre théolo- » gien : *que celui qui a de l'intelligence compte le* » *nombre de la bête; car son nombre est le nombre du* » *nom d'un homme, et son nombre est* 666. Ce » nombre mystérieux, que nous devons supputer, » ne donne-t-il pas pour résultat la chaire pontifi- » cale, comme l'enseignent à l'envi tous les prélats » anglicans? Quel autre sens pourriez-vous donner » à ces expressions de l'apôtre? »

Je réponds, Milord, qu'il ne s'agit d'aucune controverse dans ce passage difficile de S. Jean; et, d'abord, qu'on ne pourrait, sans blasphémer, l'entendre de S. Pierre, qui fut le premier évêque de la capitale du monde; qu'on ne peut non plus, sans une absurdité palpable, appliquer ce verset à l'Église qui florissait à Rome au temps de l'Évangéliste, à laquelle S. Paul rend un témoignage si glorieux dans son *Épître aux Romains*. J'ajouterai qu'il y est encore moins question du pape en général et de la série des souverains pontifes. Je dis enfin que, dans ce texte, il s'agit purement d'un simple calcul soumis à l'examen des premiers Chrétiens, comme il l'est encore au nôtre; calcul important pour les fidèles disciples de Jésus-Christ, puisque son résultat devait fixer l'époque précise de l'entrée glorieuse de son règne, du triomphe de la croix, et

de la destruction de l'idolâtrie ou de l'adoration de la bête.

Mais je n'ai pas le droit, Milord, d'être cru de vous sur ma simple assertion, si contraire d'ailleurs à l'opinion des grands dignitaires de votre Église. Je dois donc, avant tout, démontrer la fausseté de leur supposition; j'établirai ensuite sur des calculs positifs, que je vous communiquerai par la poste prochaine, la proposition que je viens d'avancer, et que je soutiens seule vraie.

En recherchant l'origine de cette opinion absurde qui applique aux pontifes romains le chapitre XIII de l'*Apocalypse*, et particulièrement le verset 18 de ce chapitre, je trouve que c'est Martin Luther qui est le premier auteur de cette interprétation, si contraire au témoignage de l'histoire, ainsi qu'au sens commun, et qu'il en fait, suivant l'expression énergique de l'évêque Hallifax, son grand admirateur, *la cymbale du protestantisme;* dénomination que je suis loin de blâmer, puisqu'elle désigne une opinion aussi bruyante, aussi creuse, que l'instrument sonore qui en est l'emblême. Vous saurez néanmoins, mon cher Moreland, que ce même Luther, dans son épitre à Léon X, écrite en 1518, soumet respectueusement sa nouvelle doctrine au jugement de cet excellent pape : « Soit que vous me » donniez la vie ou la mort, écrivait-il à sa Sainteté, » soit que vous approuviez mes ouvrages et ma con- » duite, ou que vous les frappiez de réprobation, » puisque vous êtes le seul juge légitime, j'écouterai » votre voix comme celle de Jésus-Christ lui-même. »

Ce que je vais rapporter maintenant, Milord, vous paraîtra si invraisemblable que vous refuseriez

d'y ajouter foi, si l'inconséquence du prétendu réformateur n'était authentique; et vous ne pourriez concevoir comment un personnage aussi inconsidéré, aussi versatile que Luther, aurait pu occasionner le grand schisme, si les intérêts temporels des princes allemands, que sa doctrine rendait indépendans de Rome et de l'empereur, ne l'eussent fait triompher dans cette lutte de controverses, après une guerre sanglante de trente ans, et si ces intérêts d'une fausse politique n'expliquaient suffisamment les succès de la prétendue réforme, bien étrangers aux opinions et au mérite de son fondateur.

A peine le pape eut-il condamné ces dogmes de fraîche date, que Luther publia son livre *contre la bulle exécrable de l'Antechrist :* c'est ainsi que pour la première fois il qualifie le souverain pontife. Dès lors l'ex-moine furibond, qui avait du talent et du génie, mais dont le caractère était passionné, irascible, sensuel, vindicatif, ne se contenta pas d'épouser une religieuse à laquelle il fit renier sa foi; il ne mit plus de bornes à sa haine et aux actes de vengeance qu'il exerça contre Léon X, qu'il assura être *la bête* de l'Apocalypse, *le fils de perdition*, *l'homme de péché*, décrit par S. Paul (1).

Luther commettait sciemment ces étranges erreurs pour persuader sa glose aux hommes instruits; tandis que, pour amuser la multitude ignorante et pour animer contre la catholicité les fureurs populaires, il se permettait des bouffonneries dignes des trétaux. Enfin, poursuivant le chef vénérable de

(1) *Epist. II ad Thessalon.* cap. II, v. 3.

l'Église avec un acharnement implacable, il prodigua au sage et débonnaire Léon X les surnoms les plus injurieux : il ne sentait pas qu'en désignant le souverain pontife par les épithètes les plus grossières, il s'avilissait lui même; aussi la turpitude d'une pareille conduite retombe-t elle aujourd'hui sur lui, de l'aveu de tous les hommes sensés qui appartiennent à son parti. En effet, il n'est aucun protestant raisonnable, excepté les évêques et tout le clergé inférieur de l'Église anglicane, qui croie, sur la parole de Luther, que le pape est l'Antechrist; il n'en est point qui ne sourient de pitié en lisant les expressions extravagantes qui déparent les ouvrages de leur maître, d'ailleurs homme d'un talent distingué.

Il y a plus : Luther lui-même ne croyait point aux interprétations abusives qu'il avait données des versets de *l'Apocalypse* et de l'épître de S. Paul cités ci-dessus : nous avons une raison suffisante pour le penser, puisqu'il menaçait ses disciples, s'ils osaient plus longtemps lui résister, de rétracter publiquement tout ce qu'il avait avancé contre le pape. D'ailleurs Mélanchthon, son élève et son successeur, a consigné dans ses écrits l'expression de la douleur qu'il ressentit en voyant son maître se séparer de l'Église romaine. Quelques années après, Théodore de Bèze, l'émule de Calvin, négocia pour rentrer dans le sein de l'Église mère. Naguère encore, un célèbre prédicateur anglican se lamentait, à son lit de mort, de ne pouvoir abjurer les erreurs des Calvinistes, sans plonger dans l'indigence sa veuve et ses enfants, qui avaient droit à une pension. Ces exemples nous portent à croire que bien des mem-

bres de la communion prétendue réformée regrettent d'être séparés de l'Église mère.

Comment arrive-t-il donc, me demanderez-vous, Monsieur le Comte, que les prélats anglicans, qui, par leurs lumières et leur rang, paraissent *l'honneur du protestanisme,* persistent seuls à maintenir dans leurs écrits et à prêcher dans leurs chaires que le pape est l'Antechrist, que l'Église romaine est idolâtre, qu'elle est le mystère d'iniquité? C'est, répondrai-je franchement, c'est que leur qualité de pairs du royaume britannique, et leurs immenses revenus, dont ils font jouir leurs femmes et leurs enfants, dépendent uniquement de l'état constant et formel d'opposition contre l'Église de Rome dans lequel ils sont nécessairement placés : s'ils cessaient de protester contre le culte romain et d'accuser l'Église catholique d'idolâtrie, ils perdraient à la fois et leur place dans le parlement, et leurs riches prébendes, et le traitement épiscopal que Henri VIII, Élisabeth et les rois de la famille de Hanovre ont assigné aux lords spirituels. L'archevêque de Cantorbery a plus de vingt-cinq mille livres sterling de revenu annuel (625,000 francs) ; le traitement de l'évêque de Durham, avec ses *sinecure,* monte à quinze mille livres sterling (375,000 francs). On sait que ce dernier a le titre de prince, et qu'il a le droit de porter l'épée quand il siége au parlement. Ces vers de Virgile rendent ma pensée :

Hinc mihi prima mali labes ; hinc semper Ulysses
Criminibus terrere novis ; hinc spargere voces
In vulgum ambiguas, et quærere conscius arma (1).
Æneïd., lib. II, v. 97.

Ici, ce sont les évêques Fowler, Warburton, Hallifax, Hurd, Watson, Porteus, et beaucoup d'autres moins connus, qui s'efforcent de prouver que le pape est expressément désigné dans *l'Apocalypse,* qu'il est l'homme dont le nombre est celui de la bête : là, c'est l'archevêque Tillotson qui soutient que la suprématie du pontife romain est une prétention imprudente, qu'elle n'a pas un argument solide à son appui, tandis qu'elle en a plus de mille contre elle : plus près de nous, ce sont les Whiston, les Kett, les Daubeny, qui prophétisent de concert la chute imminente du papisme; l'un fixa la ruine totale de la papauté à l'an 1735; l'autre, dans son *Antechrist papal,* publié il y a vingt et un ans (en 1796), prédit la dernière catastrophe de l'Église romaine, l'anéantissement du pontificat; le troisième enfin, voyant Pie VI emmené captif, la métropole du monde chrétien en proie aux armées révolutionnaires, et le directoire français succédant au gouvernement sacerdotal, embouche la trompette de la victoire, et s'écrie dans son ouvrage intitulé *the Fall of papal*

(1) De là tous mes malheurs : dès lors, souple ennemi,
Ulysse contre moi chercha partout des armes,
Répandit les soupçons, éveilla les alarmes.
DELILLE.

Rome (la chute de Rome papale) : « Tout est accom-
» pli, la structure immense du papisme s'écroule de
» toutes parts : elle est tombée la grande Babylone;
» elle a écrasé sous ses débris ceux qui soutenaient
» l'autel; et cet édifice gothique, bâti par la super-
» stition, ne se relèvera plus de ses ruines. »

Les insensés! ils s'étaient vainement flattés du triomphe; des témoignages nombreux, que toute leur jactance ne peut infirmer, auraient dû leur apprendre que l'Église n'éprouve jamais plus la fidélité des promesses du Seigneur que lorsque sa perte semble inévitable : aujourd'hui, du moins, ils devraient demeurer convaincus que la chaire de S. Pierre ne brille jamais avec un plus grand éclat que lorsqu'elle est remplie par un pontife vertueux, expirant dans les chaînes, comme Pie VI, ou par un confesseur fidèle, dont ni la captivité ni l'exil ne purent un instant ébranler la constance, tel que Pie VII.

C'est ainsi que l'Église catholique, née au milieu des miracles, ne s'est soutenue que par un miracle continuel : elle aurait dû périr dans son berceau même sous le glaive de ses persécuteurs, qui, pendant plus de trois siècles, s'efforcèrent de l'étouffer; elle aurait dû périr par les hérésies, par les schismes nombreux qui la déchirèrent; elle aurait dû périr par le relâchement, par les scandales, par les désordres qui s'introduisirent jusque dans son sein; elle aurait dû périr par l'esprit d'indifférence, par l'incrédulité, par l'athéisme qui dernièrement s'est manifesté dans toute sa difformité : mais l'Église sainte reste inébranlable, comme un rocher au milieu des flots; seule, dans la vicissitude continuelle des choses humaines, l'Église de Jésus-Christ ne

change jamais, tandis que tout passe, que tout périt autour d'elle. *Les fleuves se sont débordés, la tempête est venu fondre sur elle, les vents ont soufflé : mais elle n'est point tombée, parce qu'elle est fondée sur le roc* (Céphas), parce qu'elle repose sur la promesse inviolable de son divin fondateur, qui protége lui-même son Église, *contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point.*

Et que l'on n'objecte point contre la perpétuité de l'Église apostolique les torts exagérés de trois ou quatre de ses pontifes; c'est une des épreuves auxquelles est mise la foi du chrétien : il est moralement impossible qu'il n'arrive point de scandales, vu la tyrannie des passions qui se disputent le cœur humain ; la religion n'ôte point la liberté de les suivre, de se laisser subjuguer par elles, quoiqu'elle nous apprenne à les dompter. Mais, si le sort des empires de la terre est, en général, attaché à la conduite des princes qui les gouvernent, il n'en est pas ainsi de l'Église du Seigneur, de la société spirituelle. Dieu a permis que les chefs de son Église ne fussent pas toujours éminemment vertueux : mais il est toujours au milieu d'elle, pour que sa foi ne défaille point : mais il lui envoie souvent des pontifes irréprochables, qui effacent les scandales par la sainteté de leur conduite et par la sagesse de leur gouvernement : mais, il faut le dire enfin, la durée éternelle de l'Église ne dépend point des hommes; elle dépend de Dieu seul, de ce roi immortel, invisible et bienheureux qui en a affermi les fondements, et qui leur a donné une telle consistance, que ni le temps,

ni l'hérésie, ni la perversité elle-même, ne pourront les ébranler (1).

Les déclamations du clergé d'Angleterre m'ont engagé, Milord, à reconnaître ici la cause véritable de l'indéfectibilité de l'Église catholique; et les derniers événements, aussi merveilleux qu'ils étaient invraisemblables, devaient offrir à ses détracteurs une réfutation suffisante: cependant vos prélats persistent à déclarer que cette même Église romaine, qui, l'an 596, retira votre royaume et son souverain Ethelbert, monarque de Kent, des ténèbres de l'idolâtrie, pour l'appeler à la lumière admirable de la vérité, à la foi chrétienne, qui, de l'heptarchie des Anglo-Saxons, se répandit dans toute la Grande-Bretagne; ils disent, ces ingrats, que cette même Église est le *mystère d'iniquité*, qu'elle est idolâtre; ils soutiennent encore que le pape est l'Antechrist et que toute la série des suprêmes pontifes qui se sont succédé dans la chaire de S. Pierre constitue *le*

(1) « Dieu avait promis de fonder sur une suite d'hommes » semblables à nous une Église immortelle, indéfectible et » sainte. Il l'a fait, sans que le caractère moral des papes eût » jamais d'influence sur la foi. Si quelquefois, par leurs faiblesses et leurs passions, ils ont prouvé qu'ils étaient des hommes, ces moments furent courts, et nul trône au monde ne » porta jamais autant de sagesse, de science et de vertu. En » un mot, les pontifes présidèrent à la civilisation, furent les » protecteurs de la liberté civile, les soutiens infatigables de la » souveraineté, les ennemis du despotisme, les conservateurs » des arts, les destructeurs de l'esclavage et les bienfaiteurs du » genre humain. » (Le comte de Maistre.)

fils de perdition, l'homme de péché. A quel point cette assertion peut être soutenable, c'est ce que je vous prie de considérer avec moi, avant de terminer cette lettre. Je réserverai, comme je vous l'ai promis, pour la poste prochaine, le développement de ma propre assertion, dont l'évidence ressortira d'autant mieux que j'aurai plus clairement établi l'absurdité de la vôtre.

Vous n'ignorez pas, Monsieur le Comte, que S. Pierre a été le premier pontife romain, comme sir Isaac Newton l'établit dans sa chronologie dédiée à la reine Anne; d'ailleurs tous les historiens dignes de foi, tous les Pères apostoliques, reconnaissent cette vérité comme un fait incontestable. S. Irénée, évêque de Lyon, écrivait, l'an de Jésus-Christ 192 : « Toutes » les églises doivent se conformer à celle de Rome » fondée par S. Pierre et par S. Paul; elle est la » plus grande, la plus ancienne, la plus universel- » lement connue. » *Ad hanc ecclesiam necesse est convenire omnem ecclesiam.* Tertullien, qui florissait précisément à la même époque, appelle S. Pierre *le rocher de l'Église, la pierre mystique* sur laquelle Notre-Seigneur avait promis qu'il la bâtirait : il nomme le pape, *l'évêque bienheureux, le grand pontife, le prélat apostolique.* S. Cyprien, martyr, et Origène, écrivaient également dans le IIIe siècle que S. Pierre avait été le premier évêque de Rome, qu'il avait fixé sa chaire dans cette capitale du monde chrétien; que, pour cette raison, l'Église romaine est la mère église, la racine de la catholicité. Il serait superflu d'ajouter ici les témoignages d'Eusèbe, de S. Athanase, de S. Chrysostome et de S. Augustin. Il suffira de dire qu'il n'est pas jusqu'à Ammien-

Marcellin, zélé fauteur du paganisme sous Julien l'Apostat, l'an 360, qui n'ait reconnu dans son *Histoire*, avec cette nuée de témoins, que *S. Pierre a été le premier pape*.

Je me flatte, Milord, que vos évêques, pour ne pas paraître trop inconséquents, exempteront ce saint apôtre de la qualification injurieuse d'*antechrist*, dont la communion anglicane a flétri ses successeurs. J'attends la même grâce pour S. Clément, le troisième pape, dont S. Paul dit en écrivant aux Philippiens (chap. IV, v. 3): « Le nom de Clément, » qui m'a aidé dans mon ministère, est écrit dans » le livre de vie. » Enfin j'ai droit de vous demander une semblable exemption pour l'Église romaine qui existait alors; et l'on ne pourrait dire sans blasphême, quoique des écrivains protestants l'aient avancé, que *le mystère d'iniquité* avait commencé par cette Église sainte, aux membres de laquelle S. Paul écrivait: « A vous tous qui êtes à Rome, » qui êtes chéris de Dieu. Je lui rends d'infinies » actions de grâces pour vous tous, de ce qu'on » parle de votre foi dans le monde (1). »

Pour abréger, Monsieur le Comte, je passe à l'âge moyen. Je vous demanderai donc si S. Léon était l'Antechrist. Vous savez que cet excellent pape retarda la chute de l'empire romain dans l'Occident, et qu'il sauva deux fois Rome et l'Italie; et d'abord, en 447. Quoique j'en aie parlé ci-devant, j'aime à vous retracer de nouveau le touchant portrait de ce pontife, paraissant armé d'une puissance invincible devant le féroce Attila, qui se

(1) B. Pauli *Epis. ad Romanus*, cap. I, v. 7 et 8.

faisait appeler *le fléau de Dieu*, et qui se préparait à mettre à feu et à sang la capitale du monde: la fermeté du prélat romain étonna le fier monarque, que les rois ses vassaux n'envisageaient qu'en tremblant: tel est l'empire de la sagesse, qu'elle adoucit les cœurs les plus barbares. Léon parle au roi des Huns, et le cœur de ce tigre s'attendrit. « Je ne » sais pourquoi les paroles de ce prêtre m'ont touché, » dit à ses guerriers ce conquérant sanguinaire; et il fit cesser les hostilités, rendit la tranquillité à l'Italie, et se retira au-delà des Apennins. Bientôt après, en 455, l'Arien Genseric, roi des Vandales, laisse partout des marques de sa fureur; il est déjà sous les murs de Rome: S. Léon lui demande la vie des citoyens; il parvient à désarmer le cruel Vandale, il en obtient le salut des habitants. Peut-on dire sans démence que S. Léon était l'Antechrist?

J'espère aussi, Milord, que vos prélats ne gratifieront point de cette détestable épithète l'immortel bienfaiteur de l'Angleterre, Grégoire le Grand, à qui, comme je viens de le dire, ils doivent leur foi, leur fortune et leur bonheur. Vous ne lirez point sans le plus vif intérêt que ce saint pape, n'étant encore que diacre, vit un jour quelques esclaves anglais qui étaient exposés en vente au marché de Rome; qu'ayant remarqué leur noble stature, il demanda au marchand s'ils étaient chrétiens; et qu'ayant appris qu'ils étaient idolâtres: « C'est dom- » mage, s'écria-t-il, qu'un peuple si bien fait n'adore » point le vrai Dieu! » A peine Grégoire le grand fut-il placé sur le trône de S. Pierre, que son premier soin fut de s'occuper de la conversion des Anglais: il leur envoya quarante missionnaires,

auxquels il donna pour chef Augustin, prieur de Saint-André; ceux-ci, confirmant leur prédication par de nombreux miracles, par l'éclat de leurs vertus, par une conduite qui était une image fidèle de celle des apôtres, convertirent au christianisme le roi de Kent, qui s'empressa de recevoir le baptême avec une quantité innombrable de ses sujets. Cependant ce vertueux pontife embrassait dans ses travaux l'Église universelle; il enseignait lui-même le peuple de vive voix et par écrit; il faisait de si grandes aumônes, qu'il manquait quelquefois du nécessaire. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, dans lesquels on admire une méthode lumineuse, des pensées sublimes, une diction pure et élégante. Étaient-ce là les œuvres de l'Antechrist?

Franchissez avec moi l'intervalle de cinq siècles; voyez, Milord, en 1095, la première croisade prêchée par l'ermite Pierre, sous Urbain II; en 1146, la seconde, par S. Bernard, abbé de Clairvaux; en 1188, la troisième, pendant laquelle le pape Urbain III mourut de douleur, en apprenant la prise de Jérusalem tombée au pouvoir des infidèles; en 1195, la quatrième, où commença l'empire des Latins à Constantinople; en 1248, la cinquième, où S. Louis s'efforça d'arrêter les conquêtes du mahométisme; la sixième et dernière, sous ce roi martyr. Eh bien! ce sont les chefs de l'Église catholique, c'est le suprême pontificat, qui furent la cause première de ces merveilleuses entreprises qui ouvrirent de nouvelles routes dans l'Orient au commerce et à la navigation: on reconnaît aujourd'hui que les croisades développèrent l'industrie; qu'elles augmentèrent la population des grandes cités; qu'elles

répandirent le goût d'une sage liberté et l'aisance dans toutes les classes; et surtout, qu'elles causèrent l'affranchissement des serfs. Je vous le demande, Monsieur le Comte, en favorisant ces actes généreux de dévouement à la cause de la vérité, en excitant les peuples et les souverains à ces exploits religieux et héroïques, les pontifes romains n'ont-ils pas été les bienfaiteurs du genre humain? et peut-on dire sans la plus monstrueuse ingratitude, ou sans un déplorable aveuglement, que les papes, qui ont employé l'heureuse influence de leur autorité pour étendre le règne du christianisme, sont des antechrists?

Je viens aux jours de la prétendue réforme, au pontificat de Léon X, que Luther surnomme *le fils de perdition*. Je ne ferai qu'une citation pour vous faire juger, mon cher Édouard, si ce pape estimable, doux, sage et bienfaisant, méritait cette qualification injurieuse. « Léon X, écrit le célèbre Frà Paolo, » auteur non suspect, apporta sur le saint Siége de » grandes qualités, fruit de l'excellente éducation » qu'il avait reçue; une inclination particulière à » favoriser les savants et les hommes vertueux : on » trouvait quelque chose de plus qu'humain dans » toutes ses manières, une extrême affabilité, sur- » tout une libéralité telle, que depuis longtemps » on n'avait vu de pape qui, sous ce rapport, lui » fût comparable. Il avait reçu de Dieu beaucoup » d'application à l'étude et un esprit étendu. Ayant » régné dans un temps d'orages, il parut toujours » disposé à tenir le milieu entre les différents partis. » Devenu à l'âge de trente-sept ans le chef visible » de l'Église universelle, il s'en montra le père; il

» refusa, pour arrêter les progrès des novateurs,
» de prendre ces mesures violentes que lui conseil-
» laient des hommes animés de l'esprit de persé-
» cution. »

Vous reconnaissez, sans doute, Milord, dans le tableau fidèle que Frà Paolo, malgré sa partialité connue, a tracé de cet excellent pontife, un caractère éminemment charitable, plein de douceur, de sagesse et de bonté; je crois même que vous serez tenté de rendre au chef de la révolte et du schisme, à Martin Luther, l'horrible surnom qu'il osa donner à Léon X.

Si de Léon X, Milord, je passe à Grégoire XIII, je vois ce pontife tellement zélé pour la restauration des monuments religieux et pour le rétablissement de l'ordre périodique des solennités chrétiennes, qu'il nous donna, en 1582, le nouveau calendrier qui porte son nom, afin de fixer exactement les termes du temps où l'on doit célébrer la Pâque, et de faire tomber l'équinoxe du printemps au même jour qu'il tombait dans le temps du concile de Nicée. En considération de ce grand service rendu au genre humain et au christianisme, j'espère que vous effacerez son nom respectable du tableau des antechrists.

Il est encore, au milieu du XVIIe siècle, un pontife romain pour lequel je dois réclamer la même exception; Innocent XI était, en effet, un souverain juste, un évêque vertueux, un prêtre d'une régularité irréprochable et d'une fermeté qui ne se prête point à l'esprit du temps. Vous savez, Milord, que ce pape abolit à Rome le dangereux droit d'asile, du consentement de presque tous les potentats. Ce décret pontifical était avoué par la sagesse, et son

exécution devait paraître à tous les esprits raisonnables un devoir sacré : le droit d'asile, dont les ministres étrangers jouissaient pour leurs hôtels, et que, par un abus bien coupable, ils étendaient à tout leur quartier, compromettait la sûreté générale, favorisait les assassinats, et rendait toute police impossible. C'était un attentat contre l'ordre public, et, sur les représentations du pontife, les États catholiques y renoncèrent. Ce pontife charitable fit de son beau palais de Saint-Jean-de-Latran un hôpital où deux cent cinquante orphelins sont entretenus et instruits. Ce pontife doit donc être absous par vos prélats de l'inculpation odieuse de participer au *mystère d'iniquité.*

Pour en finir sur cet article, car cette lettre est bien longue, permettez-moi, Milord, de passer à la fin du XVIIIe siècle et d'attirer votre attention sur ces deux papes martyrs, dont les longs malheurs et la captivité exaltèrent si fort l'imagination de trois de vos célèbres écrivains, Kett, Daubeny, Faber, qu'ils déclarèrent dans plusieurs sermons et dans deux ouvrages qui eurent une vogue surprenante, que *c'en était fait du culte romain*, que *l'idolâtrie papale était anéantie*, que *le fils de perdition était étouffé ;* enfin, que *l'antechrist avait cessé d'être.*

Je me bornerai, mon cher Édouard, pour confondre les auteurs de ces diatribes insensées, à citer ici, en forme d'extrait, une apologie de Pie VI écrite par Mallet-Dupan, citoyen de Genève : « De toutes les injustices barbares qui forment » l'histoire de la république française, je ne sais » s'il en est une qui soulève autant d'indignation » que la froide et systématique atrocité du direc-

» toire envers le souverain pontife. Jamais traite-
» ment ne mérita mieux le nom d'*assassinat :* il
» y aurait eu moins d'inhumanité à livrer la tête
» blanchie de Pie VI au fer d'un bourreau, qu'à
» profaner avec étude la sainteté de son caractère,
» qu'à l'abreuver d'affronts et de douleurs, qu'à
» le traîner de son palais ravagé dans une terre
» étrangère, qu'à promener sa longue agonie de
» prison en prison, en lui laissant la vie pour en
» éprouver tous les tourments. Et sur qui exerçait-
» on une si exécrable violence? sur un octogénaire
» aux portes de l'éternité; sur un pontife dont la
» piété tranquille et sincère, la douceur, la sagesse
» et la modération, avaient mérité l'hommage même
» des communions séparées de l'Église de Rome.
» Qu'avait-on à redouter de sa caducité? Quel
» avantage pouvait-on retirer d'une cruauté aussi
» gratuite? Comment pouvait-il nuire à la France,
» ce pape moribond dont la mort ou l'absence n'in-
» fluait en rien sur le sort de ses États, ni sur celui
» de l'Église? Était-ce un otage dont ils entendaient
» s'assurer? ou bien le fanatisme de la philosophie
» avait-il dicté d'ajouter au nombre des martyrs et
» des incalculables victimes qu'il s'est immolées,
» le chef suprême d'une religion dont il poursuit
» l'anéantissement? »

Pie VI a expiré dans les chaînes..... Mais, lorsque vos prélats, Milord, proclamaient, avec les philosophes, *la destruction de l'antechrist, la chute de Rome pontificale,* un prodige inespéré, un événement invraisemblable et qui sort évidemment du cercle étroit des moyens humains, reporta sur son siége spirituel le chef de l'Église. On annonçait en-

core à Londres le renversement du trône sacerdotal, et déjà la chaire éternelle était rétablie, et Pie VII, le successeur de S. Pierre, siégeait dans le Vatican. Certes, ce ne sera jamais sans une admiration profonde que la postérité envisagera cette époque fameuse où se voit visiblement empreint le doigt de Dieu.

Alors la France reprit peu à peu l'attitude d'une nation chrétienne; la religion refleurit au dehors; et la foi, que les désastres des guerres civiles, l'exil ou la mort prématurée de la plupart des pasteurs, avaient presque éteinte, se ralluma dans les cœurs avec l'espérance et la charité.

Qu'ajouterai-je sur Pie VII (il vivait encore quand j'écrivais ceci), afin de prouver sa piété profonde, et de justifier la vénération dont l'a honoré l'Europe entière? Je me contenterai de rapporter un seul trait, bien propre à désarmer la haine de vos prélats, et à obtenir d'eux pour cet excellent pontife des louanges et des bénédictions, au lieu d'injures. Pie VII, ayant été sommé, avec tout l'ascendant de la terreur, de se prêter contre les Anglais aux vues de Buonaparte, répondit qu'étant le père commun de tous les chrétiens, il ne pouvait avoir d'ennemis parmi eux. Vous n'ignorez pas, Monsieur le Comte, que cet inflexible défenseur de l'équité, plutôt que de plier sur ce point, se laissa constamment outrager, chasser, emprisonner, et commença ce long martyre qui l'a rendu si recommandable au monde.

Après ces deux citations qui démentent suffisamment les allégations erronées de l'évêque de Landaff et de ses collègues, je pense avoir démontré avec la plus grande évidence toute l'absurdité de l'opinion

de Luther et de Calvin sur la tendance du chapitre XIII de *l'Apocalypse,* et spécialement sur le sens du verset 18 de ce chapitre. J'ai déjà prouvé que le premier ne croyait point lui-même à cette glose que lui avaient dictée l'orgueil, la vengeance et la fureur. Quant au second de ces soi-disant réformateurs, vous ne pourrez, Milord, lire sans étonnement le témoignage positif que lui-même rend au pape, au livre VI de ses *Institutions,* art. 2 : « Dieu, dit Calvin, » a placé le trône de la religion au centre du monde : » il y a fait asseoir un pontife unique, vers lequel » tous les chrétiens sont obligés de tourner les yeux » pour se maintenir fortement dans l'unité. »

J'ai dévoilé avec franchise la cause secrète de l'impardonnable obstination avec laquelle les grands dignitaires du clergé anglican persistent à proclamer l'erreur grossière qui inculpe leur sincérité bien plus que leur jugement.

Il ne me reste plus, Milord, qu'à vous expliquer la difficulté que vous m'avez proposée ; à justifier par des calculs exacts l'interprétation que je vous ai donnée du verset 18 du chapitre XII de *la Révélation* de S. Jean ; ce que je ferai avec détail dans mes deux prochaines lettres.

Je vous salue, mon cher Édouard.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XXXVII.

De Notre Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 27 janvier, 1817.

EUSÈBE D'ADHÉMAR à lord ÉDOUARD, comte DE MORELAND,
à Oxford.

Dans quel abaissement ma gloire s'est perdue!
Seigneur, dans ton nom seul je mettrai mon espoir;
Et par tant de rigueurs mon âme confondue
S'élèvera vers toi, comme l'encens du soir.

Pour mes fiers ennemis ce deuil est une fête;
Ils se montrent, Seigneur, ton Christ humilié:
Le voilà! disent-ils; ses dieux l'ont oublié;
Et Moloch en passant a secoué la tête
Et souri de pitié!

M. DE LAMARTINE.

Ces beaux vers, Milord, retracent les faits historiques qui servent à résoudre le problème dont vous désirez la solution; et le calcul comparatif des deux époques auxquelles sont arrivés ces événements remarquables, doit vous faire trouver dans son résultat la réponse à la question que vous m'avez faite. La

première série de ces faits, dont la connaissance est indispensable pour l'interprétation du passage mystérieux de S. Jean, renferme la captivité de Babylone, la destruction du temple de Salomon, et le triomphe du monarque impie, de Nabuchodonosor, qui força le peuple d'Israël à adorer *la bête* La seconde série vous offrira, après la révolution d'une longue période, l'embrasement du temple de Zorobabel, l'exclusion des Juifs, la vocation universelle des peuples jusqu'alors étrangers à l'alliance divine, et le commencement glorieux du règne de Jésus-Christ; époque à jamais célèbre, que nous retrace le sublime historien dans le verset 18 du chapitre XIII de son *Apocalypse*. Non-seulement S. Jean s'y est proposé de présenter à notre pensée, dans le salut de toutes les nations et l'établissement de l'Église chrétienne, un puissant contre-poids aux calamités qui signalèrent la première époque, si désastreuse pour les tribus infidèles d'Israël, mais encore il a voulu inviter tout homme sage à comparer attentivement ces deux époques entre elles, à s'attacher fortement à leur méditation, parce que ces vérités historiques, prédites par les prophètes, constatées l'une et l'autre par le fait, sont, pour notre faible intelligence, *autant de points d'arrêt* que saisit la vue intérieure, et qui marquent la route que nous devons suivre pour arriver à la foi, à la confiance dans les promesses divines, à l'adoration de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ.

Ici, Monsieur le Comte, je crois voir votre mécontentement. « Quel rapport peut-il y avoir entre ces » sujets de haute théorie, et la simple valeur de » quelques chiffres dont je vous ai demandé la juste » application? » me dites-vous sans doute; et peut-

être ajoutez-vous avec Horace : *Non erat his locus.* Suspendez un instant votre surprise, Milord, et bientôt la lecture attentive de cette lettre vous convaincra que, bien loin d'éluder la difficulté que vous m'avez proposée, je l'aborde de front et sans hésiter.

Je commence par une observation importante, c'est que le sens du passage en question, si faussement interprété par l'Église anglicane, n'est point impossible à pénétrer ; et l'Écriture sainte n'assure point que nous ne saurions le comprendre, quoiqu'on l'ait toujours considéré comme difficile pour l'entendement humain : au contraire, elle nous ordonne expressément de nous efforcer d'en acquérir la parfaite connaissance. Il faut, certes, que ce verset mystérieux contienne la plus haute vérité, une croyance infiniment salutaire, puisque le disciple bien-aimé du Rédempteur recommande fortement aux sept églises auxquelles il écrit, de faire de ce passage sacré l'objet de leur plus sérieuse étude, de soumettre les trois nombres proposés au calcul le plus exact, déclarant que c'est *là la sagesse et la preuve de l'intelligence.*

Oui, Milord, aucune démonstration ne pouvait servir davantage à confirmer la foi des adorateurs de Dieu, à convertir les Juifs au christianisme, à éclairer les sages d'entre les païens, que l'heureuse découverte de l'époque à laquelle tous les oracles étaient accomplis, et qui était précisément arrivée dans les jours solennels où l'apôtre-théologien écrivait ses dernières révélations : ce fut alors, en effet, que *le Fils de l'homme entra dans son règne ;* et ce fut très-probablement dans l'unique intention de faire de S. Jean le héraut de ce règne spirituel, que le Seigneur, par un miracle évident, conserva son

apôtre chéri, relégué après son cruel martyre dans l'île de Patmos; suivant cette réponse qu'il fit à S. Pierre, qui lui avait dit : *Seigneur, que deviendra celui-ci ? — Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ?* N'en doutez point, judicieux Édouard : le disciple que Jésus aimait devait proclamer à l'univers entier l'avénement du règne de Dieu; c'était là sa mission expresse. Comme la résurrection du Seigneur, sur laquelle repose notre foi, avait dû être attestée par les apôtres qui en avaient été les témoins oculaires, de même le temps précis auquel le Roi des rois commencerait à régner devait être révélé au monde par celui-là seul de tous les disciples qui avait été le témoin de ce bienheureux avénement, et qui fut spécialement préservé de la mort que lui destinait l'empereur Domitien, pour rendre à son divin maître cet éclatant témoignage : « écrivez dans un livre les choses que vous avez vues, » celles qui sont maintenant, et celles qui doivent » arriver ensuite, » lui avait dit le Sauveur, au jour de sa magnifique apparition (1)

S. Jean s'acquitte sans délai de la fonction sublime dont l'a honoré le monarque suprême : il a entendu avec ravissement le céleste langage de son rédempteur; sur la terre, il a vu avec admiration la gloire et la magnificence dont le Seigneur est environné dans les lieux célestes; il proclame formellement ce règne divin qui vient de commencer, qui était l'unique but de toutes les révélations précédentes, et qui n'aura point de fin; et, pour que personne parmi

(1) *Apocal.* cap. I, v. 19.

les Israélites et les chrétiens ne puisse révoquer en doute cette vérité consolante et salutaire, l'apôtre déclare qu'on reconnaîtra par un simple calcul la réalité de cet avénement si désiré, et qu'il suffit de compter la période de six cent soixante-six années juliennes (1) qui s'était écoulée depuis Nabuchodo-

(1) Je prie le lecteur de lire attentivement cette note, et surtout la suivante, sur la période julienne; elles aident à comprendre les rapports du calendrier grégorien avec le calendrier de Jules-César, qui était en usage au siècle de S. Jean.

On sait que l'année julienne, ainsi nommée de Jules-César, est solaire; qu'elle se compose de trois cent soixante-cinq jours et six heures, tandis que la vraie année solaire est de trois cent soixante-cinq jours cinq heures et quarante-neuf minutes. Cette correction, tout imparfaite qu'elle est, fut néanmoins utile pour remettre le commencement de l'année au solstice d'hiver. En effet, Sosigène, célèbre mathématicien, que l'empereur avait fait venir d'Égypte, ne trouva d'autre moyen pour remédier au désordre introduit dans le calendrier par la négligence des pontifes, que celui de prolonger la première année julienne jusqu'à quinze mois ou quatre cent quarante-cinq jours; ce qui la fit surnommer par les chronologistes, *l'année de confusion*. Cependant l'année julienne surpassait la vraie année solaire d'environ onze minutes; ce qui au bout de cent trente et un ans produisait un jour de plus. C'est pourquoi le pape Grégoire XIII, en 1582, concerta avec les plus habiles astronomes la correction qu'il fallait faire, afin que l'équinoxe du printemps tombât au même jour que dans le temps du concile de Nicée, et que l'on pût avec précision fixer les termes du temps où l'on doit célébrer la Pâque. On retrancha donc dix jours de l'année 1582, où se fit cette seconde correction; en sorte qu'au lieu du 5 oc-

nosor, ce monarque impie qui brûla le temple et la cité de Jérusalem, qui emmena captives à Babylone les tribus d'Israël, qui contraignit la plus grande partie de ce malheureux peuple d'adorer Moloch et de se prosterner devant cette idole infâme, appelée *la bête* par le saint auteur de la dernière des révélations; depuis, dis-je, cette époque déplorable où le culte du vrai Dieu fut aboli, jusqu'à une époque plus funeste encore pour les Israélites, celle de la destruction de Jérusalem et du second temple de cette ville, réduit en cendres malgré les ordres exprès de Titus, qui voulut en vain sauver de la fureur de l'armée romaine ce magnifique et incomparable monument : onze cent mille Juifs périrent dans le siége; ceux qui échappèrent furent dispersés, ven-

tobre de cette année on compta tout de suite le 15 octobre; vu que, depuis le règne de Jules-César, l'excédant de onze minutes par année avait formé soixante-dix jours, ce qui avait considérablement dérangé la fixation de l'équinoxe. Du reste, l'année grégorienne n'est autre que l'année julienne, corrigée par la règle que voici : au lieu que la dernière année de chaque siècle était toujours bissextile, les dernières années de trois siècles consécutifs doivent être communes; et la dernière du quatrième siècle, seulement, se compte pour bissextile et se compose dès lors de trois cent soixante-six jours. — Il faut observer que l'année julienne a été suivie par toutes les nations chrétiennes jusqu'au milieu du XVIe siècle, et par les Anglais jusqu'au milieu du XVIIIe. En 1751, un acte du parlement d'Angleterre ordonna que l'année 1752 et les suivantes commenceraient au 1er janvier; ce qui doit s'entendre du 1er janvier, suivant l'ancien style : mais, afin de réduire la chronologie anglaise

dus comme esclaves, employés presque tous à bâtir l'arc de Titus, le fameux Colisée, et les somptueux édifices qui environnent cet amphithéâtre fameux.

Ces événements avaient été prédits par le Seigneur lui-même, peu de temps avant sa mort (1). Il avait annoncé que *Jérusalem deviendrait déserte;* que *l'abomination de la désolation*, prédite par le prophète Daniel, qui écrivait sous le règne de Nabuchodonosor, et à la cour même de ce prince superbe, *serait introduite dans ce lieu saint* (savoir, les aigles romaines); que *l'affliction de ce temps-là serait si grande* dans la terre sainte, *qu'il n'y en aurait point eu de pareille depuis le commencement du monde, et qu'il n'y en aurait jamais.*

Tels devaient être les signes précurseurs de l'éta-

au nouveau style, le même acte ordonna de plus que le 3 septembre 1752 serait compté pour le 14 du même mois. Ainsi l'année anglaise et l'année française ne s'accordèrent parfaitement que le 24 septembre 1752, et l'année 1753 fut la première qui commença précisément au même jour dans les deux chronologies. Tous les États catholiques, de même que les Hollandais, les Danois et les autres peuples protestants, suivent l'année grégorienne. Enfin, comme il n'y a rien de parfait sur la terre, il faut remarquer que, si, dans quatre siècles, l'année julienne avance de trois jours une heure et vingt-deux minutes, le calendrier grégorien, qui néglige la fraction d'une heure et vingt-deux minutes, et qui compte les trois jours seulement, aura, au bout de soixante-douze siècles révolus, un jour entier de mécompte.

(1) Matth. cap. XXIV et XXV.

blissement de *l'Église chrétienne*, qui est la *vraie Sion*, dont les deux premiers temples matériels n'étaient que la figure; *tabernacle divin*, où le Fils de Dieu, le Créateur et le Sauveur du monde, sans cesse présent par un miracle perpétuel de sa miséricorde, de sa toute-puissance et de son amour, accomplit lui-même cette promesse si consolante, si honorable pour la faible humanité : « Je serai tou-» jours avec vous désormais jusqu'à la consomma-» tion des siècles (1). »

En effet, Milord, bien des docteurs chrétiens ont pensé, et je suis moi-même porté à croire que toute l'Église primitive entendait le verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse*, et ce chapitre tout entier, comme je le rapporte ici d'une manière succincte, réservant quelques détails pour la lettre suivante. Je dis que le nom de l'homme désigné dans cet oracle mystérieux est celui de l'orgueilleux Nabuchodonosor, qui prêta son pouvoir à *la bête*, qui contraignit le peuple d'Israël d'adorer son dieu Moloch, et qui fut lui-même changé en *bête;* de ce prince violent, qui fit jeter dans les flammes Sidrac, Misac et Abdénago, parce qu'ils refusèrent de brûler de l'encens devant cet objet d'une abominable idolâtrie, simulacre du plus impur des démons; *idole de jalousie, placée contre le ciel, du côté de l'aquilon* (2), afin d'irriter le Dieu fort et jaloux, qui ne donne point sa gloire à un autre, qui seul doit être adoré, parce

(1) *Ibid.* cap. XXVIII, v. 20.

(2) Ezéch, cap. VIII, v. 5.

que lui seul peut faire le bonheur de l'homme et qu'il est jaloux de notre cœur.

Or la cessation totale du culte mosaïque, du sacrifice perpétuel et de l'adoration du vrai Dieu, arriva l'an 4115 *de la période julienne* (1).

(1) On appelle *période julienne* un espace de temps qui renferme sept mille neuf cent quatre-vingt ans, par la multiplication du cycle solaire, qui est de vingt-huit ans, du cycle lunaire, qui est de dix-neuf ans, et de l'indiction, qui est de quinze ans. Ces trois nombres, étant multipliés l'un par l'autre, donnent une suite de sept mille neuf cent quatre-vingts ans (7980). La période julienne fut inventée par le savant Joseph Scaliger, comme renfermant toutes les époques, et servant ainsi de moyen prompt et sûr pour faciliter la réduction des années d'une époque donnée à celles d'une autre époque pareillement donnée. Il faut observer ici que la période julienne commence au 1er janvier dans l'année julienne.

Mais, dira-t-on, quelle vraisemblance y a-t-il que l'apôtre S. Jean ait pu faire allusion à la période julienne, inventée par Joseph Scaliger, qui naquit quinze cents ans après la publication de l'*Apocalypse* ? — Je réponds que l'évangéliste théologien se rapportait, dans le calcul de six cent soixante-six ans, à la *période byzantine*, qui depuis fut nommée *période constantinopolitaine*, et qui était en usage chez les Juifs, ainsi que parmi les Grecs, bien longtemps avant l'évangéliste; qu'elle était encore uniquement suivie de son vivant.

Je dois ajouter ici que la période julienne de Joseph Scaliger s'accorde exactement avec la période constantinopolitaine, en admettant cette seule distinction, que les cycles solaire et lunaire et celui des indictions s'y comptent différemment, et que

Des détails plus amples sont nécessaires pour bien faire comprendre ce calcul ; je les renvoie à la lettre suivante, qui ne sera que la continuation de

la première année de la période julienne diffère de la période byzantine ou constantinopolitaine (1).

(1) Il y a deux Scaliger, également célèbres par leurs ouvrages et par des talents divers. Jules-César Scaliger naquit à la Ferrara, vallée de Caprino, près de Vérone, en 1484. Sa famille, dont on admire aujourd'hui les tombeaux, surtout celui du célèbre Candella Scala, capitaine général de Vérone en 1348, un des plus beaux monuments dans le genre gothique, régna longtemps à Vérone. On a écrit de Jules-César Scaliger qu'il n'y a point en de plus grand philosophe depnis Aristote, de plus grand poëte depuis Virgile, de plus grand médecin depuis Hippocrate. Juste-Lipse dit qne les quatre plus grands hommes qui aient paru dans le monde sont Homère, Hippocrate, Aristote et Scaliger. Le célèbre Huet écrivait que Scaliger semblait formé par la nature ponr que nos derniers temps eussent de quoi opposer à toute l'antiquité.

Joseph Scaliger, son fils, né à Agen l'an 1540, cultiva avec distinction les sciences exactes, la chronologie et l'astronomie. Il avait atteint l'âge de vingt-deux ans, quand il embrassa le calvinisme ; mais il regretta vivement jusqu'à sa mort d'avoir renié sa foi. Comme il témoignait à son ami le célèbre Peiresc, qu'il aurait désiré de mourir en France pour être enseveli dans le tombeau de son père, Peiresc profita de cette confidence pour lui demander s'il n'avait pas dessein de finir ses jours dans la même religion que celle que Jules-César Scaliger avait professée constamment : le mourant ne répondit que par des larmes qui faisaient assez connaître les sentiments de son cœur.

Digitized by Google

celle-ci, dont la prolixité pourrait épuiser votre patience et lasser l'attention de l'aimable lady Mortimer.

Je vous salue avec une affection paternelle.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XXXVIII.

De Notre-Dame de Saint-Hermance, en Chablais,
le 30 janvier, 1817.

Eusèbe d'Adhémar à lord Édouard, comte de Moreland,
à Oxford.

Dieu chérit de Sion les sacrés tabernacles
Plus que les tentes d'Israël;
Il y fait sa demeure, il y rend des oracles.
Sion, ainsi que lui, ton nom est immortel.

Peuples, frappez des mains : le Roi des rois s'avance;
Il monte, il s'est assis sur son trône éclatant;
Il pose de Sion l'éternel fondement :
Son Église frémit de joie et d'espérance.

M. de Lamartine.

J'ai dit, Milord, dans ma lettre précédente, que ce fut à l'expiration de la période de *six cent soixante-six ans* (années juliennes), écoulée depuis la cessation totale du culte mosaïque, du sacrifice perpétuel, et de l'adoration de l'Éternel dans la Terre-Sainte, que

commença visiblement le règne de Dieu, ou, pour employer les paroles mêmes du Seigneur, que *le Fils de l'homme entra dans son règne.*

J'ai pressenti une question que doit se faire ici tout esprit judicieux, et que vous êtes en droit de m'adresser vous-même : « En quoi consiste le règne de Dieu? » me demanderez-vous. Quel est, relativement au » monde et à la religion, cet événement d'une si haute » importance, que l'Homme-Dieu conserva si mira- » culeusement son disciple bien-aimé pour en être » le héraut? Tous les sages n'ont-ils pas reconnu, dès » l'origine des sociétés humaines, que le Dieu créa- » teur immortel, invisible, est présent partout, qu'il » anime sans cesse tout ce qui respire, qu'il remplit » l'univers de son immensité? » —Sans doute, répondrai-je, mon cher Édouard, il n'est aucun homme raisonnable qui ne reconnaisse que le Créateur éternel et tout-puissant est le maître souverain de toutes choses, qu'il gouverne tout dans ce vaste univers, sans qu'aucune de ses créatures puisse résister à sa volonté suprême : mais n'oubliez pas d'abord que Dieu est Esprit; qu'il est le père des esprits, soit des âmes humaines, soit des intelligences célestes; qu'il veut en être aimé par un effet de leur libre choix, afin de les rendre heureuses : n'oubliez pas non plus que l'âme (c'est là sa propre définition) est ce qui en nous a besoin de Dieu, qui lui est aussi nécessaire que la respiration, l'air et les aliments le sont au corps : n'oubliez pas enfin que, depuis la désobéissance de nos premiers parents, nous naissons tous malades, avec une pente héréditaire vers le mal; que Dieu ne peut faire le bonheur de l'âme par son habitation au milieu d'elle, à moins qu'elle ne lui donne son cœur,

ce cœur qu'il demande et qui est l'autel où il doit seul résider; mais que le cœur de l'homme, entraîné par ses passions, par sa volonté mauvaise refuse naturellement de se donner à Dieu : telle est la cause de toutes nos souffrances; l'homme devenu chair ne veut pas que Dieu règne sur lui; de là s'est ouvert un abîme de misères qu'est venu combler un abîme inépuisable de charité.

L'homme, qui avait été séduit par les anges rebelles, continua à suivre aveuglément ses penchants vicieux; il refusa d'écouter avec désir, avec obéissance et avec amour, la voix intérieure de la souveraine sagesse, et fut dès lors en proie aux regrets, à des angoisses toujours renaissantes et au tourment du remords. Vous sentez, Monsieur le Comte, qu'il était infiniment digne de Dieu d'accorder à ses créatures malheureuses une manifestation spéciale, une révélation de sa volonté; de leur faire connaître le secret de leurs forces; de leur fournir les moyens de se réconcilier avec lui, l'auteur adorable de leur être et de leur suprême bien.

Dieu daigna donc parler lui-même aux hommes d'une manière sensible, pour les réunir tous dans la croyance aux mêmes vérités, dans la pratique d'un seul et même culte, dans l'exercice des mêmes vertus, dans la soumission à la même Église. Ces divines instructions, données aux patriarches, continuèrent jusqu'à Noë, et c'est ce qu'on appelle *la révélation primitive :* Noë la transmit à Sem, son fils aîné, qui la communiqua à toute sa famllle, à ses nombreux descendants; aussi la nomme-t-on la tradition *semitique,* source unique des notions religieuses qui se répandirent chez les nations. Cette source ne put se

conserver pure, et l'erreur ne tarda point à se mêler, dans l'imagination corrompue des peuples, aux divines vérités. Aussi, éternellement charitable, inépuisable dans la sagesse de ses moyens, la Divinité se choisit dans la lignée d'Abraham un peuple qui serait séparé de tous les autres; et quatre cents ans après la promesse qu'elle en avait faite au père des croyants, elle dicta sur le mont Sinaï le Décalogue à Moïse; elle fit oindre Aaron, frère du législateur, en qualité de pontife souverain; elle mit à part une tribu entière, celle de Lévi, pour rendre au Dieu créateur de tout ce qui existe le culte qu'exigent ses infinies perfections, pour intercéder par la pratique des cérémonies religieuses en faveur du peuple, pour offrir enfin le sacrifice perpétuel, hommage unique, à la fois sensible et spirituel, qui caractérise expressément la souveraineté de Dieu et qui n'est dû qu'à lui seul.

Dès les jours de cette alliance solennelle, Dieu put communiquer de nouveau avec sa créature déchue : il s'entretint avec le législateur des Hébreux; il daigna lui faire voir quelques rayons de sa gloire éblouissante : il fit plus, il fit placer dans son pavillon (l'arche sainte ou le tabernacle du désert) le symbole redouté de sa présence divine au milieu d'Israël.

C'est dans la *schekinah* que résidait la majesté de Dieu; elle habitait sur le propitiatoire entre les chérubins d'or qui y étaient adhérents, ou au-dessus du couvercle de l'arche sainte, sous la forme d'une nuée : aussi est-il dit dans les Psaumes, que *Dieu est assis entre les chérubins*. C'est de ce sanctuaire sacré que Dieu rendait ses oracles, tantôt d'une voix articulée, nommée en hébreu *bathkol*, c'est-à-dire, la fille de la voix; tantôt par l'*urim* et le *thum-*

min, le rational ou l'*éphod* d'or que le grand-prêtre portait sur sa poitrine, et dans lequel étaient enchâssées douze différentes pierres précieuses, suivant le nombre des tribus d'Israël. Vous savez qu'au jour de la consécration de ce tabernacle mobile, dressé par le commandement de Dieu dans les solitudes d'Horeb et de Sinaï, que traversèrent les Juifs durant quarante ans à cause de leurs infidélités toujours renouvelées, et où périrent les *murmurateurs*, le symbole de la majesté de l'Éternel descendit avec une splendeur infinie sous la forme d'une nuée, qui s'y reposait pendant le jour et remplissait tout le sanctuaire de la gloire du monarque céleste, tandis qu'une flamme y paraissait constamment durant la nuit (1).

Vous avez lu ensuite, Monsieur le Comte, que la divine *schekinah* passa avec l'arche sainte dans le sanctuaire de Salomon, lorsque le plus sage des rois fit la dédicace de ce temple magnifique, qu'on avait été quarante-six ans à bâtir et qui a passé pour une des sept merveilles du monde (2).

Mais ce que vous ignorez peut-être, Milord, c'est que le symbole de la présence divine, la *schekinah,* subsista toujours dans le temple de Salomon, jusqu'à ce que l'impie Nabuchodonosor détruisit ce chef-d'œuvre de la sagesse, prit et saccagea Jérusalem après un siége de dix-huit mois. Depuis cette époque fatale, le peuple d'Israël, et par conséquent le monde, fut privé de toute communication directe avec l'Esprit éternel et souverain; la *schekinah* fut dès-lors et

(1) *Exod.* cap. XL, v. 32.
(2) III *Reg.* cap. VIII.

pour toujours retirée du milieu de l'Église; elle ne devait être remplacée que par ce *temple vivant* dont le Seigneur disait aux Juifs rebelles et incrédules : « *Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours.* » Or il parlait du temple de son corps, » nous dit l'évangéliste (1). Je ne dois pas omettre ici une observation digne de remarque, c'est que, dans le testament grec, le saint tabernacle, ou le sanctuaire, est appelé σκηνὴ, mot qui est exactement le même en grec que celui de *schekinah* en hébreu.

J'ai dit, Milord, que le nombre mystérieux de 666, dans le verset 18 du chapitre XVIII de *la Révélation* de S. Jean, exprime exactement le nombre des années juliennes écoulées depuis le renversement du temple de Salomon, où l'Éternel manifestait visiblement sa présence, jusqu'à l'horrible sac de Jérusalem : alors le second temple matériel, réduit en cendres, fit place au temple vivant où le Seigneur habite lui-même; où le sacrifice perpétuel est sans cesse offert par les pontifes sacrés, suivant cette promesse qu'il avait faite avec serment au roi-prophète : « J'ai choisi Sion pour le lieu de mon repos, je re-
» vêtirai ses prêtres d'une vertu salutaire, et c'est là
» que j'ai préparé une lampe à mon Christ. (2) » —
« Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, avait
» dit l'Éternel dans les prédictions de Malachie, mon
» nom est grand parmi les nations: dans chaque place
» il y a un sacrifice, et là est offerte en mon nom la
» victime pure (3). »

(1) Joan. cap. II, v. 19.
(2) *Psalm.* CXXXI, v. 46 et 47.
(3) Malach. cap. I, v. 11.

Faites avec moi, mon cher Édouard, ce calcul que la chronologie sacrée soumet à votre examen : le soin que vous y apporterez vous fera trouver l'explication du problème que vous me proposez de résoudre; ce que vous chercheriez vainement ailleurs. Ici rien de vague et d'indéterminé; la solution que je vous présente est fondée sur des calculs positifs qui coïncident avec des faits authentiques : la destruction du temple de Salomon, celle du temple de Zorobabel, sont deux époques dont le souvenir est indispensable pour fixer exactement le temps auquel le Fils de Dieu devait entrer dans son règne, et jeter les fondements de la sainte Sion, de l'Église catholique; temple divin, spirituel, impérissable, dont le nom serait : *l'Éternel est là* (1).

Oui, Monsieur le Comte, vous ne sauriez réfléchir trop mûrement sur une supputation aussi importante, et qui vous est recommandée en ces termes formels : « C'est ici la sagesse : que celui qui est intelligent » compte le nombre de la bête; car son nombre est » le nom d'un homme, et ce nombre est 666 (2).

Considérez donc, Milord, ces deux époques remarquables que je viens de signaler, comme deux phares lumineux qui brillent dans la nuit des siècles, pour éclairer dans leurs recherches laborieuses les amis sincères de la vérité; pour diriger leurs regards sur les voies, d'abord impénétrables, de la Providence; pour leur faire connaître le temps heureux de la visitation, et pour prouver au monde

(1) Ezech. cap. XLVIII, v. 35.

(2) *Apocal.* cap. XIII, v. 18.

que le Seigneur ne s'est laissé jamais sans témoignage envers les hommes.

Suivez attentivement, mon cher Édouard, ces deux indices fidèles : ces signaux remarquables et frappants conduiront vos pas, non vers la crêche du Messie nouveau-né, que vinrent adorer les mages, guidés par l'étoile merveilleuse qu'ils avaient vue en Orient; non vers le Calvaire, inondé des larmes des trois Maries et du sang du Fils de Dieu, lorsque sur le Golgotha lugubre, auquel l'astre du jour refusa ses consolantes clartés, le Rédempteur divin d'un monde coupable, *l'Agneau de Dieu*, se laissa *meurtrir*, endura l'opprobre, et perdit volontairement la vie pour nous acquérir le souverain bonheur : mais ces guides assurés dirigeront votre marche et vos regards vers l'étendard glorieux du Fils de l'homme, *rendant la pareille à ses ennemis, entrant en possession de sa puissance*, jetant sur la terre les fondements éternels de *la nouvelle Sion*, de l'Église chrétienne, qu'il s'est acquise par son sang précieux. « Alors, dit S. Jean, » je vis descendre du ciel, la ville sainte, la nouvelle » Jérusalem qui venait de Dieu, et j'entendis une voix » grande qui partait du trône, et qui disait : *Voici* » *le tabernacle de Dieu avec les hommes, car il de-* » *meurera lui-même avec eux; ils seront son peuple,* » *et il sera leur Dieu* (1). »

Ici, Milord, pour faciliter le calcul et rendre ma démonstration plus claire, je ne craindrai pas de me permettre quelques répétitions. Je dirai donc, d'abord, que la cessation du gouvernement théocrati-

(1) *Apocal.* cap. XXI, v. 2 et 3.

que et du culte du vrai Dieu, le triomphe temporaire de l'idolâtrie et la profanation des vases sacrés, arrivèrent l'an 4115 de la période julienne : je dis ensuite que le nom d'homme désigné dans le mystérieux verset est celui du monarque superbe qui substitua le culte de Moloch, appelé *la bête* dans S- Jean, à l'adoration du seul vrai Dieu, et qui fut lui-même métamorphosé en bête, en punition de son orgueil et de son impiété, comme le rapporte Daniel, chapitre IV, verset 13 : « Qu'on lui ôte son » cœur d'homme, qu'il lui soit donné un cœur de » bête, et que sept temps se passent sur lui. » Plus bas, le prophète ajoute que Nabuchodonosor fut chassé de la compagnie des hommes, et qu'il mangea du foin comme un bœuf. — Je dis, de plus, que si vous soustrayez l'année de la période julienne 4115, époque de la destruction du temple de Salomon, de l'année de la période julienne 4711, dans laquelle naquit Jésus-Christ, le reste est 596, intervalle du temps écoulé entre ces deux époques mémorables. Je dis enfin que, si à ce reste vous avez soin d'ajouter les soixante-dix premières années de l'ère chrétienne, vous trouverez le nombre mystique de 666 que l'évangéliste vous invitait à chercher : vous arrivez dès lors à l'époque bienheureuse où commença visiblement sur la terre le règne de Dieu, comme le Seigneur l'avait prédit lui-même : « Je vous dis en vérité qu'il y en a quelques-uns » parmi vous qui ne mourront point, qu'ils n'aient » vu le règne de Dieu (1). »

(1) Luc. cap. IX, v. 27.

Cependant l'infidélité des tribus d'Israël, sévèrement punie par soixante-dix années de captivité, leurs rechutes fréquentes et leurs égarements criminels n'épuisèrent point la source des miséricordes infinies : un abîme de corruption, de misères et de crimes, appela un abîme de charité qui vint le combler. Environ six cents ans après le retour des Juifs de Babylone, suivant la prédiction exacte qu'avait faite Isaïe, au temps d'Ézéchias, *l'an* 4709 *de la période julienne*, le dessein immuable et miséricordieux du Créateur de renouer les liens spirituels qui doivent nous unir éternellement à lui, de se rendre visible sur la terre et de chercher ce qui était perdu, eut son accomplissement miraculeux : Dieu vint lui-même dans une chair semblable à la nôtre, pour expier le péché, pour montrer à l'homme coupable, aux anges bienheureux, aux esprits célestes, l'aversion infinie de la Divinité pour le renversement de l'ordre ; et les agonies de l'Homme-Dieu, qui consentit à être immolé pour rendre hommage à la sainteté divine, sont devenues le modèle parfait de l'adoration, de l'obéissance et de l'amour infini que Dieu mérite à jamais de tous les cœurs, de toutes les intelligences et de tous les esprits.

Eh bien ! Milord, ce sacrifice immense qu'un Dieu de charité se proposa, dès l'origine du mal, des souffrances et de la mort, ayant été consommé d'une manière sanglante, se renouvelle dès lors chaque jour sur l'autel, sans effusion de sang : le chrétien adorateur n'a point à regretter les symboles représentatifs de la loi mosaïque, ni l'éphod, ni le propitiatoire, ni la *schekinah*, par laquelle

Dieu manifestait sa puissance souveraine, symbole redouté dont on ne pouvait s'approcher sans être frappé de mort, comme le fut Oza.

Plus d'emblèmes, plus de représentations, plus de figures; le voile est déchiré; le fidèle jouit sans cesse, par la foi, de la présence réelle de Dieu, qui habite lui-même dans son sanctuaire; qui devient notre aliment spirituel, la nourriture intérieure de notre âme, et qui ne renvoie pas à jeun ceux qui avaient faim, comme il l'a dit lui-même dans le premier discours qu'il fit au peuple pour annoncer les jours évangéliques : « Bienheureux sont ceux » qui sont affamés et altérés de la justice, parce » qu'ils seront rassasiés (1) ! »

De cette vérité sublime, de l'holocauste perpétuel offert dans le tabernacle et auquel tous les membres du corps de Jésus-Christ sont invités à participer, résultent ces dogmes si consolants, si vrais et si simples : un seul Dieu, un seul culte, une seule adoration, une seule Église, hors de laquelle, comme au temps du patriarche Noé et hors de son arche, il n'y a point de salut. Amour d'un Dieu invisible, imitation de sa charité, obéissance à son Église, qui est son temple vivant, voilà, Milord, voilà toute la religion catholique; et son caractère essentiel, celui qui distingue l'Église apostolique de toutes les sectes qui l'ont abandonnée, c'est de reconnaître, de croire et d'adorer la présence réelle de Dieu dans le sacrement de l'eucharistie, quoique, sous le voile des éléments, il se

(1) Math. cap. v, v. 6.

dérobe à nos yeux matériels, suivant cet oracle exprès du prophète qui a écrit *le cinquième Evangile :* « Certainement, Seigneur, vous êtes un Dieu » qui se cache, vous êtes le Rédempteur (1). »

Tel est, Monsieur le Comte, le dogme fondamental que confessent invariablement, comme digne d'une entière croyance, tous les vrais disciples du Seigneur. « Je crois fermement, disent-ils avec tout » l'univers catholique, que le Seigneur des cieux » daigne habiter sur la terre. Je crois, de cœur et » d'esprit, que, sans autre appareil que celui qu'il » veut bien recevoir des hommes, le Roi des rois » consent à demeurer parmi nous jusqu'à la fin du » monde, selon sa promesse. Je crois, en un mot, » que dans le très-saint sacrement de l'autel sont » contenus réellement et substantiellement, sous » les voiles eucharistiques, sous les simples appa- » rences du pain et du vin consacrés, le corps, » le sang, l'âme et la divinité de Notre-Seigneur » Jésus-Christ. »

Ici, Milord, je dois prévenir une objection spécieuse que les prélats de l'Église anglicane, de concert avec les Luthériens, les Calvinistes et les Ariens, ont faite contre le dogme de la transsubstantiation, dès les temps de la prétendue réforme, et qu'ils continuent de faire plus que jamais. « C'est » une doctrine nouvelle, disent-ils, qui ne date » que du IXe siècle ; l'abbé Paschase Ratbert, écri- » vant un traité sur l'eucharistie pour l'enseigne- » ment de ses novices, l'avait inventée. » Ah ! Mi-

(1) Isaï. cap. XLV, v. 15.

lord, répondrai-je dans les expressions énergiques de Rousseau, *ce n'est pas ainsi qu'on invente*. Bien loin d'enseigner une nouveauté, Ratbert écrit qu'il n'avance rien sur ce mystère profond que ce que tout le monde chrétien croit et professe. *Quod totus orbis credit et confitetur.*

Ce ne fut qu'au XIe siècle que Bérenger, archidiacre d'Angers, soumettant à l'examen de la seule raison la croyance aux saints mystères, et *ne comprenant pas les choses qui sont de l'esprit de Dieu, parce que c'est spirituellement qu'on en juge*, ou voulant acquérir de la célébrité, osa attaquer le mystère de l'eucharistie, et enseigner que le corps et le sang de Jésus-Christ n'y sont pas contenus réellement, mais en figure. A peine eut-il publié cette opinion, qu'il vit se soulever l'Église entière, et qu'une réclamation générale s'éleva de toutes parts contre cette dangereuse erreur, qui fut réfutée par tous les écrivains catholiques, comme étant contraire à la croyance constante de tous les chrétiens, comme une hérésie impie : ils s'efforcèrent, par plusieurs écrits, de ramener le novateur à de meilleurs sentiments... « Je ne puis com-
» prendre, leur répondait Bérenger, comment le
» pain consacré devient le corps du Christ. » —
« Mais pourquoi, lui répliquait-on, pourquoi cher-
» cher à comprendre ce qui est incompréhensible?
» Et comment pourriez-vous parvenir à concevoir
» par la raison ce qui est au-dessus de la raison?
» C'est par la foi à la parole de Dieu que l'on croit
» les mystères célestes, et la foi recevra un jour sa
» récompense; elle sera changée en vue. » Certes, il est aussi facile à Jésus-Christ de changer le pain en

son corps, que de créer la lumière par sa parole; que de rassasier cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, avec cinq pains et deux poissons; et quatre mille hommes, ainsi que leurs familles, avec sept pains; que de se transfigurer lui-même et devenir brillant comme le soleil, lorsqu'il s'entretint avec Moïse et Élie sur le mont Thabor. Je dirai donc, Milord, avec un saint évêque, que si le *premier prodige* de Jésus-Christ fut de changer l'eau en vin, le *dernier miracle* qu'il fit dans sa carrière mortelle, fut de changer le pain et le vin de la sainte cène en sa propre chair et en son sang sacré.

Et comment, je vous le demande, mon cher Édouard, comment Ratbert aurait-il osé en appeler à la croyance universelle de toutes les Églises sur la transsubstantiation, si cette sainte doctrine n'avait été universellement professée? Au reste, S. Justin, contemporain de l'apôtre S. Jean, écrivait: « Jésus-Christ a institué un vrai sacrifice avec le pain » et le vin que l'on offre en tous lieux, suivant la » prédiction de Malachie (1). » — « C'est le sacrifice » de la nouvelle loi, » dit S. Irénée, au second siècle. — « Le corps et le sang de Jésus-Christ étaient » préfigurés par le pain et le vin qu'offrit Melchisé- » dech, roi de Salem et prêtre du Très-Haut, lors- » qu'il vint à la rencontre d'Abraham, vainqueur de » ses ennemis, » ajoute S. Cyprien. Dirai-je enfin que S. Chrysostôme, S. Augustin, S. Ambroise, s'accordent expressément sur cet article de foi; et que

(1) *Dialog. cum Tryphone Judæo.*

S. Léon, S. Grégoire le Grand, et le vénérable Bède, désignent tous trois également l'eucharistie sous le nom de *sacrifice de la messe* (1)?

(1) Il est difficile de concevoir que Martin Luther ait eu l'extravagance de publier l'absurde et sacrilége motif qui lui fit abolir *le sacrifice de la messe*. Et, si l'on ne savait que sa prétendue réformation n'eut de succès que celui que lui assurèrent les intérêts politiques des princes d'Allemagne, qui voulaient à tout prix secouer le joug de l'empereur, on ne pourrait comprendre que Luther, dans le XVIe siècle, où fleurirent Érasme et tant de personnages distingués par leur érudition, fût parvenu à inspirer de la confiance aux hommes éclairés et religieux de son parti. Qui pourrait lire sans étonnement ce que le soi-disant réformateur a pris soin de rapporter lui-même dans son livre *de Unctione et Missa privata*, tome VII de ses œuvres, p. 228? Il dit sérieusement que le diable lui apparut à l'heure de minuit, et que, dans une longue conférence qu'il eut avec l'esprit infernal, laquelle il rapporte tout entière et jusque dans les moindres détails, Satan le convainquit que l'adoration de la messe est une idolâtrie; qu'il se vit donc forcé de l'abroger, quoiqu'il sentît qu'on l'accuserait d'inconséquence: car, ajoute-t-il, quelque ardent désir que j'eusse de renverser le dogme de la présence réelle, puisqu'en le détruisant dans l'esprit de mes sectateurs, je portais un coup mortel au papisme, je ne pus néanmoins effacer de mon cœur cette sainte vérité, qu'y ont à jamais imprimée les passages les plus formels des saints Évangiles.

Judicieux lecteur, voyez toute l'inconséquence de ce malheureux hérésiarque : d'un côté, sur la parole du démon, il abroge le sacrifice de la messe, et veut impérativement que ses disciples ajoutent foi à la déclaration expresse de l'ennemi de

Je dois ajouter ici, mon cher Édouard, que l'hérésie de Bérenger fut condamnée tout d'une voix par onze différents conciles, qui ne purent entendre sans horreur cette nouvelle doctrine opposée à la foi que l'Église universelle a professée dès les premiers temps, et que professe encore toute la catholicité, indépendamment des Églises grecque, russe, arménienne, qui se glorifient toutes également de recevoir dans le sacrement de l'eucharistie la vraie chair et le sang sacré de notre Seigneur Jésus-Christ. Je finis l'exposé succinct de cette hérésie anathématisée tant de fois, en rappelant la rétractation formelle que souscrivit, à deux diverses reprises, Bérenger, qui se condamna lui-même publiquement, et qui confessa que le pain et le vin qu'on met sur l'autel du saint sacrifice de la messe, sont, par la vertu toute-puissante des paroles de Jésus-Christ, changés substantiellement en la propre chair du Sauveur et en son vrai sang; en sorte que le corps que reçoivent les communiants est le même qui est né de la Vierge Marie, qui a été attaché à la croix, et qui est assis à la droite du Père.

Cette hérésie, qui avait troublé la paix de l'Église

Dieu; il obéit lui-même à la perfide séduction de Satan, et refuse d'adorer la sainte hostie, la victime sainte et pure, dont il reconnaît sur l'autel la présence et la divinité : d'un autre côté, il insulte grossièrement les sectateurs de Zwingle et de Calvin, qui niaient la présence réelle, et qui, jusqu'à ce jour, persistaient à la nier. Luther soutient qu'ils sont possédés du diable; il les condamne au feu éternel. Quel le inhumanité! quel délire! Et cet insensé a pu pervertir des millions de Chrétiens!

du Seigneur, fut pour lors anéantie; elle ne reparut que plus de cinq siècles après, lorsque Luther, de l'ordre des ermites de S. Augustin, esprit inquiet, cupide et présomptueux, s'avisa d'exhumer l'erreur du premier hérésiarque. Calvin, curé de Noyon second chef des Protestants, ayant eu le malheur d'étudier à Bourges sous un maître imbu des opinions nouvelles, enchérit sur Luther; il nie le dogme de la présence réelle : il enseigne que le libre arbitre est entièrement éteint par le péché; que Dieu a créé la plupart des hommes pour les damner, non à cause de leurs crimes, mais parce qu'il lui plaît ainsi : il assure qu'il n'y a point de purgatoire ou de séjour intermédiaire après la mort entre le ciel et l'enfer; il rejette le mérite des bonnes œuvres, l'invocation des saints, les indulgences, et même, Milord, votre hiérarchie; il ne veut ni pape, ni évêques, ni prêtres, ni culte extérieur.

C'est ainsi, Monsieur le Comte, qu'*un abîme appelle un autre abîme*, suivant le langage de l'auteur sacré : pour vérifier cet oracle, vous avez déjà reconnu avec moi que le luthéranisme et le calvinisme ont disparu sur le continent; que le socianisme y a pris leur place; qu'ensuite le matéralisme et l'athéisme lui ont succédé dans le cœur d'une multitude de gens; que l'un et l'autre de ces monstres réunis causèrent dernièrement l'affreuse révolution politique qu'avait enfantée, trois siècles auparavant, la révolution religieuse; que toutes deux enfin menacent de ruiner de fond en comble l'édifice social, si l'on ne revient à l'unité de la foi.

Or c'est dans la doctrine de la présence réelle et du sacrifice perpétuel, Monsieur le comte, que con-

siste essentiellement *le règne de Dieu*, ou le christianisme spirituel, quoique, dans une acception générale, on entende par ce grand avénement que tous les prophètes ont annoncé, la prédication de l'Évangile, l'établissement de l'Église de Jésus-Christ et la pratique des vertus religieuses. Pour vous convaincre de la justesse de cette définition, consultez avec moi les annales de l'Église primitive : vous verrez, d'abord, que les premiers chrétiens communiaient tous les jours; qu'ils entendaient par le pain quotidien de l'Oraison dominicale le corps de Jésus-Christ, *le pain de vie*, *le pain qui est descendu du ciel*, la nourriture de l'âme, qui est au-dessus de toute substance matérielle : *Panem supersubstantialem da nobis hodie* En effet, *aujourd'hui* et *quotidien* paraissent un pléonasme. Il est si vrai que l'Église primitive entendait cette demande dans un sens purement spirituel, que les personnes seules qui avaient été admises à participer à la célébration des saints mystères pouvaient prononcer la prière qu'enseigne le Sauveur, et qu'on appelait alors *l'oraison secrète :* car les premiers chrétiens ne demandaient à Dieu rien de temporel ; ils se reposaient de toutes les inquiétudes de la vie transitoire sur celui qui revêt de lis les champs, qui fournit aux habitants de l'air leur pâture journalière, qui apaise la faim et qui étanche la soif du lion et du tigre rugissant dans les solitudes brûlantes du désert. Ils savaient que le Dieu infiniment bon, sage et tout-puissant, qui conserve les créatures déraisonnables, prend à bien plus forte raison le soin le plus tendre de ses enfants; qu'il leur maintient les forces nécessaires à l'entretien de la vie corporelle, et bénit leur légitime travail : aussi

ne lui demandaient-ils, chaque jour, que cet aliment divin qui est au-dessus de toute substance matérielle, *le pain qui est descendu du ciel,* afin que celui qui en mange ne meure point, suivant ce que le Seigneur a dit lui-même : « Celui qui mange ma chair » et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressus- » citerai au dernier jour. »

J'ai sous les yeux une preuve frappante de cette opinion des chrétiens touchant la quatrième demande de l'Oraison dominicale, dans la fidèle et correcte édition *in-folio* du Testament grec donnée par le savant Erasme, qui avait trop d'esprit, de science et de bon sens pour embrasser le schisme de Luther.

En tête de la prière que le Seigneur enseigne à ses disciples, il a imprimé ce titre pour en désigner l'objet principal, Περὶ τῆς αἰτήσεως τοῦ σώματος τοῦ Κυρίου, c'est-à-dire, *De petitione corporis Domini;* ou « Touchant la demande du corps du Seigneur. »

Cette observation importante me conduit, Milord, à résoudre une difficulté que les communions dissidentes ne cessent point d'élever contre nous « Pourquoi, » disent les Protestants, et c'est une des causes spéciales qui en ont empêché plusieurs de se réunir à nous, « pourquoi l'Église romaine ne permet-elle » qu'aux prêtres seulement de communier sous les deux espèces ? » — Je réponds, d'abord, qu'il est certain que Notre-Seigneur a institué l'eucharistie sous les deux espèces. Mais observez, mon cher Édouard, qu'il en fit alors un *sacrifice,* aussi bien qu'un *sacrement :* rappelez-vous que ses douze apôtres seuls étaient présents ; qu'il leur conféra, dans cet instant solennel, *l'ordination sacerdotale*, non-

seulement afin qu'ils pussent administrer le saint sacrement, mais encore afin qu'ils reçussent de lui le don miraculeux de communiquer à tous les prêtres le pouvoir virtuel d'offrir le sacrifice.

Mais, pour l'oblation du sacrifice, il fallait que la victime sainte fût immolée *réellement,* comme elle l'est *mystiquement* aujourd'hui dans le sacrifice de la messe; il fallait encore que l'holocauste fût consommé par le crucifiement du corps sacré et l'effusion du sang du Fils de Dieu; il fallait enfin que les apôtres, en tant que prêtres du Seigneur, participassent à ce sacrifice expiatoire : aussi Jesus-Christ leur donna-t-il ce commandement, comme ils recevaient de lui l'ordination sacrée: *Buvez-en tous*. C'est comme prêtres, et non comme laïcs, que les apôtres durent obéir à cet ordre suprême; et c'est par la même raison que, dans le sacrifice de la messe, la séparation symbolique de la chair et du sang est opérée par *l'hostie consacrée* et le *calice béni:* aussi le prêtre, *qui offre le sacrifice,* doit-il communier sous les deux espèces.

Il est si vrai, Milord, que *la manducation de l'hostie* constitue seule le sacrement, et que la participation à la coupe sacrée n'appartient qu'au sacrifice, que, dans le culte catholique romain, les évêques et les prêtres qui veulent communier, lorsqu'ils n'offrent point le saint sacrifice de la messe, ne communient que sous une espèce. En effet, le corps et le sang divins de Jésus-Christ, étant substantiellement, également et entièrement présents sous chaque espèce, sont également substantiellement et entièrement administrés aux communiants, quelle que soit l'espèce consacrée qu'ils reçoivent. Toute l'histoire

ecclésiastique vient attester cette vérité : on y voit qu'on donnait la sainte communion aux enfants nouveau-nés et baptisés, en versant dans leur bouche quelques gouttes du calice de l'eucharistie ; tandis que, dans les IIe, IIIe et IVe siècles, Tertullien, S. Basile, S. Cyprien, S. Chrysostôme, ont écrit que le saint sacrement était conservé sous la forme de pain dans les oratoires, pour servir de viatique aux malades en péril de mort, et que les chrétiens primitifs le conservaient dans leurs maisons pour la communion particulière ; enfin, que, dans les expéditions maritimes, les voyageurs portaient sur eux le très-saint sacrement.

Mais, sous ce rapport, Monsieur le Comte, relisez les Évangiles ; vous y entendrez ces paroles expresses du Sauveur du genre humain : « Je suis le pain de » vie : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éter- » nellement ; le pain que je lui donnerai, c'est ma » chair que je viens donner pour le salut du monde : » celui qui me mange, vivra par moi (1). » Vous y verrez ensuite que, lorsque Jésus-Christ apparut, le jour même de sa résurrection, à Cléophas et à l'autre disciple qui l'avaient reçu à Emmaüs, *il prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ces deux témoins fidèles* qui ne le reconnaissaient pas : *leurs yeux dès lors furent ouverts, ils le reconnurent, mais il disparut de devant leurs yeux* (2). Or c'est la communion sous une seule espèce sous la forme de pain seulement, qu'il avait administrée à ces deux disciples. Il est dit des chré-

(1) Joan. cap. VI, v. 30 et 31.

(2) Luc. cap. XXIV, v. 30 et 31.

tiens résidant à Jérusalem, qu'ils persévéraient dans la doctrine de la foi, dans la prière et dans la fraction du pain (1) ; et des fidèles qui habitaient la Grèce, qu'à l'arrivée de S. Paul dans cette contrée, ils s'étaient réunis, le premier jour de la semaine, à Troas, pour rompre le pain (2) : ce qui prouve évidemment que les apôtres eux-mêmes donnaient plus fréquemment la communion sous une seule espèce.

Permettez, Milord, que j'invoque ici deux témoignages qui ne pourront vous être suspects ; d'abord celui de Luther lui-même, qui blâme avec aigreur Carlostadt et plusieurs de ses disciples d'avoir en son absence introduit dans le culte d'*insignifiantes nouveautés* (c'est le mot qu'il emploie), et de faire consister le christianisme dans des choses qui ne sont d'aucune importance pour le salut, *comme de communier sous les deux espèces*. J'en appelle ensuite au synode de Poitiers, dans lequel, en 1560, les pasteurs calvinistes de France prirent cet arrêté : « Le pain » de la sainte cène doit être administré seul, sans » la coupe, aux personnes qui ne peuvent boire de » vin ; toutefois, s'ils protestent que ce n'est point » par mépris qu'ils s'en abstiennent. »

Il est donc reconnu, même chez les Calvinistes, que le sacrement de l'eucharistie consiste essentiellement dans la fraction du pain, tandis que tout membre fidèle de l'Église catholique croit sincèrement qu'en recevant avec foi l'hostie consacrée, il reçoit réellement le corps, le sang, l'âme et la divinité de notre

(1) *Act. apost.*, cap. II, v. 42.
(2) *Ibid.*, cap. XX, v. 7.

Seigneur Jésus-Christ. Il reste donc vrai que la communion du calice n'est indispensable qu'aux pontifes et aux prêtres, qui, ayant succédé aux apôtres dans l'ordre sacerdotal, doivent nécessairement offrir le *sacrifice de la messe* sous les deux espèces.

Trois exceptions qui se présentent, Milord, ne servent qu'à confirmer la règle établie. L'une est celle des Hussites de la Bohème, nommés *Calixtins*, qui obtinrent le calice au concile de Bâle : c'était l'unique condition à laquelle ils attachaient leur entière soumission à l'Église romaine, dont d'ailleurs ils professaient purement tous les articles de foi. La seconde exception est celle que nous fournit le décret de Pie IV, qui, à la demande de l'empereur Ferdinand, autorisa plusieurs évêques d'Allemagne à accorder la coupe de l'eucharistie à ceux de leurs diocésains qui la désireraient. La troisième exception nous est offerte par les rois de France, qui, depuis le règne de Philippe, ont eu le privilège spécial de communier deux fois sous les deux espèces, à leur sacre et à leur mort, soit comme fils ainés de l'Église catholique, soit en leur qualité d'évêques extérieurs, titre dont aimèrent à s'honorer Constantin le Grand et Charlemagne.

Ici, mon cher Édouard, vous vous tromperiez fort, si vous pouviez croire que j'ai perdu de vue l'objet principal que j'ai à vous exposer, je veux dire *le règne du Fils de l'homme*, que l'apôtre S. Jean avait la mission expresse d'annoncer.

C'est dans la présence réelle de Jésus-Christ sur l'autel du sacrifice, que consiste essentiellement le règne de Dieu : c'est par le très-saint sacrement qu'il nous vivifie, qu'il nous crée de nouveau, qu'il

nous rend participants de la nature divine, et qu'il établit son royaume dans nos cœurs. La prédication de l'Évangile n'était que le moyen d'accomplir ce but unique qu'il s'est proposé dans son incarnation, dans sa mort sanglante, dans sa résurrection, dans son ascension vers les lieux célestes, où il est assis à la droite de Dieu, et, s'il a établi son Église sur la terre, c'était pour y demeurer à jamais avec nous, pour devenir notre nourriture : car *l'homme ne vit pas de pain seulement,* c'est-à-dire d'aliments matériels et visibles; quant à son esprit immortel, *l'homme vit du verbe ou de la parole qui sort de la bouche de Dieu* (1). Le Seigneur nous dit ailleurs d'une manière précise que *le royaume de Dieu est au dedans de nous*, qu'il ne consiste point en des circonstances extérieures, qu'il ne vient point avec éclat; qu'il est invisible, intérieur et spirituel : *Non venit regnum Dei cum observatione.... Ecce enim regnum Dei intra vos est* (2).

Je devais donc, Milord, établir d'abord la présence réelle de Dieu dans le sacrifice de la messe et dans le sacrement de l'eucharistie, puisque c'est ainsi qu'il demeurera avec nous jusqu'à la fin, puisque c'est par là qu'il règne véritablement sur son Église sainte, et que le tabernacle de l'autel est le palais de la Divinité.

Ce n'est pas que les diverses époques qui signalent à nos yeux le triomphe du christianisme, les événements divers qui favorisèrent son accroissement gra-

(1) Matth., cap. IV, v. 4.

(2) Luc., cap. XVII, v. 20 et 21.

duel et les phases remarquables que l'Église a parcourues, n'aient été révélés à l'évangéliste qui devait en être le héraut. On ne peut lire attentivement cette révélation, sans reconnaître que l'Esprit de vérité déroula aux regards prophétiques de S. Jean les pages volumineuses de l'histoire de l'Église. Ici, *le Roi des rois lui fait entendre sa voix éclatante, qui était comme le bruit des grandes eaux ; le Seigneur tient dans sa main droite sept étoiles ; ses yeux paraissent comme des flammes de feu ; son visage est aussi resplendissant que le soleil dans sa force.* Là, S. Jean *voit sous l'autel les armes de ceux qui ont souffert la mort pour la parole de Dieu :* ce sont les esprits de ces chrétiens fidèles que des tourments inouïs ne purent effrayer; qui couraient au martyre comme à la conquête d'une couronne ; qui bravèrent l'opprobre de l'échafaud, la cruauté des bêtes féroces se repaissant de leurs chairs palpitantes; qui se laissèrent consumer par les flammes dévorantes des bûchers avec une héroïque résignation, pour l'amour de Jésus-Christ. Et cet héroïsme surhumain, dont l'histoire profane n'offre aucun exemple, dura plus de trois siècles, jusqu'à l'abdication de Dioclétien et à la mort du sanguinaire Galérius! Après les jours de cette dernière tribulation, où le sang des martyrs, en humectant la terre, enfanta à l'Église naissante une multitude innombrable de nouveaux enfants, où les faux dieux et leurs idoles tombèrent abattus par la patience des saints, et où les victimes généreuses convertirent les bourreaux; à cette époque fortunée l'évangéliste vit le christianisme s'asseoir avec le grand Constantin sur le trône des Césars.

Ce n'est plus dès lors, Monsieur le comte, non, ce

n'est plus dans les lugubres catacombes, dans les antres des rochers, dans des souterrains presque inaccessibles, que s'offre le sacrifice perpétuel : S. Jean voit en esprit s'élever cette basilique où reposent les corps des confesseurs de la foi, ceux de S. Pierre et de S. Paul; temple d'une noble architecture, où se rassemblent de toutes les parties de la terre les adorateurs de Dieu; faible mais fidèle image de cet édifice indestructible, qui n'a point été fait de main d'homme, et dans lequel les rachetés des deux sexes, de toute tribu, de tout âge, de toute nation sous le soleil, viendront, après les jours de l'épreuve, se réunir pour louer à jamais le Seigneur.

Tel est le tableau du glorieux règne que trace avec une plume de feu l'évangéliste qui en fut en esprit le héraut, le peintre et l'historien. Cependant il continue ce tablau magnifique par une frappante description, celle de la chute de la Babylone moderne, de la ville qui est assise sur les grandes eaux, et enivrée du sang des martyrs; il la nomme *la grande prostituée :* il prédit la ruine prochaine de l'empire antichrétien de Mahomet; le saint apôtre voit, par l'inspiration de l'Esprit saint, l'étendard de la croix si longtemps abattu et foulé aux pieds par les Musulmans féroces, planté sur les minarets de Sainte-Sophie, au lieu de l'homicide croissant : *Il parut dans le ciel un grand prodige* (1)*; c'était une femme qui était revêtue du soleil* (le soleil de justice, l'orient d'en-haut, l'astre du Fils de l'homme). *Cette femme tenait la lune sous ses pieds* (le croissant, signe sanglant

(1) *Apocal.*, cap. XII, v. 1.

du mahométisme, que la sainte Vierge foule sous ses pieds). *Cette Vierge portait sur sa tête une couronne de douze étoiles* (ce sont les douze apôtres).

S. Jean termine enfin sa révélation miraculeuse par la prédiction du second avénement du Seigneur, du rétablissement de toutes choses, et du jugement dernier.

Mais je ne saurais trop le redire, mon cher Édouard, tant je voudrais inculquer cette salutaire vérité dans votre pensée : toutes ces manifestations ne sont que les circonstances extérieures et purement temporelles du règne de Dieu, qui habite au milieu de son Église, qui la conduit en toute vérité, qui en régénère sans cesse les membres, en les nourrissant de la substance divine de sa chair et de son sang dans le sacrifice de la messe et la participation au saint sacrement: c'est ainsi que Dieu règne; c'est ainsi que, par un miracle perpétuel de son infinité, de sa puissance suprême, et de son amour, il descend dans notre âme, et qu'il établit son trône dans nos cœurs.

Milord, si les preuves internes manquaient pour constater cette consolante vérité, il suffirait d'une preuve sensible, externe, il est vrai, mais bien capable d'entraîner la conviction : c'est l'effet admirable, c'est l'édification que produit chaque année la procession du saint sacrement, le jour de *la Fête-Dieu.* C'est la fête des fêtes, la fête du corps de Jésus-Christ; pompe pleine d'éclat et de majesté, son cérémonial auguste et sévère respire néanmoins la simplicité, la candeur et l'innocence. Cette fête sublime, unique dans son but, pénètre l'âme, saisit l'imagination et touche le cœur, de l'aveu même des philosophes,

des incrédules et des protestants. C'est l'hommage sincère que viennent rendre au Sauveur du monde, à leur créateur et à leur monarque, tous ses sujets heureux et fidèles. L'impression que fait éprouver généralement le touchant appareil de cette fête n'a rien de matériel, de physique et de mondain; c'est une impression toute morale : l'esprit humain se voit alors, par la foi, en la présence même de son puissant Rédempteur, et la pompe eucharistique a quelque chose d'une apparition divine, Une grande pensée préside à cette solennité, et l'âme humaine s'élève vers les choses invisibles. De toutes parts, les simples habitants des hameaux, des grandes cités, de la capitale, ornent de rameaux verts, de feuillages, de tentures et de fleurs, les places publiques, les façades et les portes de leurs maisons; tandis que de chaque nef et des saints parvis, sous la bannière de la Reine des cieux, se répandent des colonnes serrées des jeunes vierges, couvertes de longs voiles d'une éclatante blancheur, pour offrir au Roi des rois un gage public de reconnaissance, d'amour et d'adoration. Cependant des chants de triomphe se font entendre; les cloches harmonieuses résonnent dans les airs; le cortége religieux s'avance à pas lents; le dais somptueux, les rangs vénérables des pontifes et des prêtres, mille encensoirs, des lampes de feu, annoncent la présence du Seigneur, et le peuple s'agenouille devant celui qui l'a racheté par son sang de l'éternelle mort : c'est avec la spontanéité de l'enthousiasme que les genoux fléchissent; tous les cœurs s'élèvent vers les lieux très-hauts, où sont les martyrs glorifiés dont les saintes images sont offertes aux regards des fidèles. On prie Dieu intérieurement, et l'on adore en silence ce

Dieu de vérité qui accomplit alors sa promesse : « Je » marcherai moi-même au milieu de vous; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu (1).

Certes, Milord, tant que la fête anniversaire du Fils de l'homme sera célébrée avec ferveur, elle attestera invinciblement au monde le règne de Jésus-Christ; et, si la foi venait à s'éteindre, si les chrétiens pouvaient cesser de croire à la présence réelle du Seigneur, si le sacrifice de la messe devait un jour être interrompu, dès lors il n'y aurait plus d'adoration, plus de culte, plus de vrai christianisme. J'aime à citer ici les énergiques expressions de l'illustre auteur de la *législation primitive :* « Si le christianisme » pouvait périr, écrivait-il naguère, la société aurait » vécu. »

Mais nous avons, pour nous rassurer contre cette crainte chimérique, la promesse positive du Seigneur : *Et voilà*, dit-il avant de monter au ciel, *que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles*, jusqu'à ce que le premier ciel et la première terre aient disparu; jusqu'à ce que j'aie créé un ciel nouveau et une terre nouvelle, et que la mort ne soit plus; jusqu'à ce que je vienne de nouveau pour rendre à chacun selon ses œuvres. Objet de l'espérance de tous les hommes de prière et de désir, consommation impatiemment attendue, l'Église militante, cette épouse fidèle de Jésus-Christ, l'invoque par ses vœux les plus ardents ; elle lui dit sans cesse : *Oui, Seigneur Jésus, venez! venez bientôt!*

Alors Monsieur le Comte, mais alors seulement,

(1) *Levitic.*, cap. XXVI, v. 12.

celui que l'amour infini qu'il nous porte engagea à voiler les rayons éblouissants de sa divinité, à s'humilier lui-même jusqu'à l'ignominie et à la mort de la croix; ce Dieu de miséricorde, qui a fait plus encore, qui a consenti à descendre pour nous un degré plus bas, à envelopper sa nature humaine sous le voile visible des éléments qui servent à l'homme de nourriture; qui a voulu devenir lui-même notre aliment journalier, être salué de nos lèvres, et logé dans notre sein pour nous rendre la vie spirituelle que nous avions perdue, pour nous créer de nouveau par la substance divine de sa chair et de son sang, pour demeurer à jamais en nous comme la vie même de notre âme; alors, dis-je, Milord, mais alors seulement, le Fils unique de Dieu, dépouillant le voile élémentaire sous lequel il s'était caché dans le très-saint Sacrement, nous apparaîtra dans la gloire de son Père; *nous le verrons alors tel qu'il est, parce que nous serons devenus semblables à lui.*

A cette venue glorieuse, tant prédite par tous les prophètes, tant méprisée des esprits moqueurs, tant espérée par les âmes saintes, se fera entendre un cri; cri d'allégresse, cri de ravissement, cri de triomphe: *Voici l'époux qui vient! allons au-devant de lui.* Alors le vrai Joseph se manifestera à ses frères; il jettera à leur vue ce cri d'attendrissement: *Ah! mon peuple!* et l'Église lui répondra par ce cri d'un mutuel amour: *Ah! mon Dieu* (1)! Heureux dès à présent ceux à qui il est donné d'avoir quelque pressentiment de cette félicité indicible! Ils diront alors: « Louez Dieu, parce

(1) Osée, cap. II, v. 24.

» que le Fils de l'homme, le Très-Haut, le Tout-Puis-
» sant, est entré dans son règne (1). »

Tel est, Milord, le but de la révélation apocalyptique : celui d'annoncer, de décrire, d'enseigner à nous et à nos enfants le premier et le dernier avénement du *règne de Dieu*. Je vous ai clairement exposé toute la tendance du XIIIe chapitre de ce livre admirable, et surtout du verset 18, que vos prélats, ou par ignorance, ou sciemment, ont si faussement et si ridiculement interprété. Si vous êtes satisfait de la solution du problème que vous m'aviez donné à résoudre, j'espère que vous remplirez la condition formelle que vous avez bien voulu attacher au succès de mon travail; et en attendant que je vous fasse parvenir mes trois dernières lettres, je vous salue avec la plus tendre affection.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

(1) *Apocal.*, cap. XIX., v. 6.

LETTRE XXXIX.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le février 1817.

Eusèbe d'Adhémar à lord Édouard, comte de Moreland,
à Oxford.

Quin et supremo cum lumine vita reliquit.
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes ; penitusque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ pandunter inanes
Suspensæ ad ventos : aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni.
Quisque suos patimur manes; exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus (1).
Virg., *Æneïd.*, lib. vi, v. 735.

Je crois vous voir sourire, Milord, à la lecture de cette épigraphe, extraite du livre le plus intéressant

(1) Même, lorsque la mort brise ses premiers nœuds,
Par des tourments divers l'âme expie en ces lieux
Tous les crimes du corps dont elle fut complice,
Et ses plaisirs d'un jour, punis d'un long supplice.
Les maux contagieux sur la terre amassés,
Par des feux dévorants doivent être effacés :
Les unes dans les airs voltigent suspendues,
Les autres sous les eaux gémissent confondues :
Chacun subit sa peine, et bien peu sont admis
Dans les champs fortunés à la vertu promis.
Gaston, *trad. de l'Eneïde*, liv. vi, v. 854.

du poëme de Virgile, qui avait tiré cette doctrine de Platon, de Pythagore, et de la description des mystères d'Éleusis, importés d'Égypte en Grèce, et de là à Rome, où, après une durée de dix-huit cents ans, ils furent abolis par le grand Théodose. Vous avez lu, d'ailleurs, et vous admirez le chef-d'œuvre du Dante, père de la poésie italienne, qui, dans son *Purgatoire*, s'est approprié bien de grandes pensées de Virgile, et les a encadrées dans le plus beau poëme chrétien, *la divina Commedia.*

Je n'ignore point, Milord, que les prélats anglicans nous accusent d'avoir emprunté aux philosophes grecs le dogme du purgatoire, et d'avoir assimilé cette tradition païenne aux divines vérités. Vous allez plus loin encore; car vous prétendez, avec tous les Protestants, surtout avec Porteus, évêque de Londres, que la doctrine catholique d'une *purification après la mort* n'avait jamais été enseignée dans l'Église avant la fin du IVe siècle : ils ajoutent témérairement que ce ne fut que mille ans après la naissance de Notre-Seigneur, que ce dogme fut adopté par l'Église romaine, et par elle seule; car, assure l'évêque Porteus, aucune autre église n'embrassa cette opinion.

Ce n'est donc point par inadvertance, mon cher Moreland, mais à dessein, que j'ai mis en tête de ma lettre ces vers de l'Énéide; je m'étais fermement proposé d'attaquer de front cette allégation calomnieuse, et j'ai voulu en exposer toute la fausseté, avant d'entrer plus avant en matière sur cette importante question qui occasionna le grand schisme du XVIe siècle : car vous savez, Milord, que ce fut là *la pierre d'achoppement.* Vous avez lu, sans doute,

que la doctrine des *indulgences*, contre laquelle s'éleva Luther, tient essentiellement à l'existence d'un état intermédiaire entre le ciel et l'enfer, ou à ce lieu invisible que nous nommons *le purgatoire*. Vous ne pouvez non plus ignorer que l'Église catholique enseigne qu'il y a *un séjour* ou *un état de purification après la mort;* que les âmes qui y sont détenues reçoivent du soulagement par le sacrifice de l'autel, par les prières et par les suffrages des fidèles, mais surtout par l'intercession des saints. Vérités d'une consolation indicible, elles s'enchaînent mutuellement; tant elles sont liées ensemble étroitement.

Pour traiter avec ordre un sujet d'une si haute importance et l'exposer clairement, je vais donc, Milord, *établir d'abord la réalité du purgatoire :* de ce dogme fondamental, solidement établi, résulteront toutes les vérités religieuses et morales qui s'y rattachent. Votre esprit est si judicieux, et vos intentions sont tellement droites et pures, que je suis assuré, mon cher Édouard, que vous n'aurez pas plutôt reconnu toute l'injustice de cette révolution odieuse qui déchira l'Église du Seigneur, que non-seulement vous en ressentirez une juste indignation, mais que vous formerez encore la résolution inébranlable de retourner au point d'où les communions dissidentes sont imprudemment parties; que vous céderez à la haute et salutaire nécessité de rentrer incessamment dans le sein de l'Église apostolique; et si votre dignité, le rang que votre naissance vous assigne dans la Chambre des pairs, ne vous permettent pas encore une abjuration publique des erreurs pernicieuses que le schisme a fait naître et

qu'il entretient sans cesse, du moins vous contracterez dès lors, devant Dieu, le saint engagement d'être catholique de cœur, de soutenir dans le parlement la cause sacrée de vos frères d'Irlande, de vivre enfin et de mourir dans l'*unité de la foi*, hors de laquelle il n'est aucune assurance de salut.

J'ai dit plus haut, Monsieur le Comte, mais fort succinctement, que la publication des indulgences, confiée en 1517 par le pape Léon X aux Dominicains, et non pas aux ermites de S. Augustin, occasionna le schisme. En effet, cette confiance accordée à un autre ordre que celui de Luther échauffa si violemment la bile du présomptueux hérésiarque, qu'il commença par déclamer contre quelques abus qui peut-être, dans certains pays, accompagnèrent cette publication : bientôt après il attaqua la foi de l'Église sur les indulgences elles-mêmes, sur le péché originel, sur le purgatoire, sur les prières pour les morts, sur la nécessité des bonnes œuvres, et enfin sur la primauté du siége de Rome : c'est ainsi que d'écart en écart il en vint à apostasier, et il qualifia son apostasie du titre spécieux de réformation (1).

(1) Craignant d'intervertir l'ordre que je me suis proposé de suivre, je vais prouver au lecteur, dans la note que je mets sous ses yeux, que toutes ces discussions théologiques ne furent que l'occasion, le prétexte plausible de la séparation ; tandis que les intérêts politiques, la cupidité de divers princes du Nord qui voulaient s'emparer des biens ecclésiastiques, le désir inquiet de devenir souverains absolus, et de s'affranchir de la dépendance légitime dans laquelle le saint Siége et l'empereur d'Allemagne les retenaient, sous le double rapport spirituel et tem

Je reviens, Monsieur le Comte, à l'état de purification après la mort, dogme que les communions dissidentes nous reprochent d'avoir emprunté à la

porel, furent les causes réelles, le véritable but et les puissants moyens de l'agrandissement du protestantisme, comme ils le sont encore de sa durée jusqu'à ce jour.

En effet, l'histoire nous apprend que la faiblesse et l'extrême bonté de quelques monarques, l'ambition, la jalousie, les menées clandestines de puissants vassaux qui veulent usurper le trône de leur débonnaire souverain, sont la cause la plus fréquente des révolutions qui ébranlent les empires, et que le changement de religion, en un mot, n'est le plus souvent que la conséquence et le prétexte spécieux de l'orgueil qui aspire à la domination.

Ainsi l'électeur de Saxe, Frédéric, et d'autres princes se flattant de recueillir les riches dépouilles de l'Église, se déclarèrent hautement les protecteurs de Luther. Philippe, landgrave de Hesse, désirant, du vivant de son épouse, belle, aimable et jeune encore, contracter un second mariage, crut pouvoir tout obtenir du nouveau réformateur, qui ne rougit point, d'accord avec les docteurs de la nouvelle réforme, de se procurer l'appui de ce voluptueux souverain par la complaisance la plus honteuse : contre la défense expresse de Jésus-Christ, Luther accorda à Philippe la permission d'avoir deux épouses à la fois. Tout le monde sait que le grand maître de l'ordre Teutonique se fit luthérien pour posséder en propre et héréditairement les vastes États de cet ordre religieux et militaire. On ne connaît que trop l'attachement criminel qui étouffa dans le cœur de l'adultère Henri VIII les plus heureuses dispositions à la piété, et qui le précipita avec la plupart de ses sujets dans un schisme déplorable : ce prince passionné, voulant donner le nom de reine

philosophie païenne. Je répondrai, d'abord, que j'ai cité ces beaux vers de l'Énéide pour montrer que tout ce qui a existé au monde d'hommes sensibles

à Anne de Boleyn, qu'il devait bientôt faire périr pour épouser une autre femme, refusa de reconnaître l'autorité du pontife romain, qui le menaça de l'excommunication s'il ne reprenait Catherine d'Aragon, son épouse légitime. Le fier et vindicatif Henri, pour satisfaire ses amours criminelles et sa cupidité, supprima les monastères, en usurpa les riches propriétés, et se fit déclarer, par un acte solennel du parlement, chef suprême de l'Église anglicane. Une secte si favorable aux inclinations corrompues du cœur humain s'accrut rapidement en Allemagne et en Angleterre. Il reste néanmoins dans la Grande-Bretagne deux millions et demi de catholiques romains; et près de six millions d'Irlandais sont demeurés fidèles à la foi de leurs pères. Enfin, pour achever de démontrer que l'hérésie des opinions ne fut que le prétexte des funestes déchirements qui ont affligé l'Église de Jésus-Christ, et que les intérêts politiques et les trames de quelques ambitieux furent la cause réelle de tous les schismes, je dirai quelle fut l'occasion du grand schisme d'Orient. Un homme universel en littérature, Photius, parlant en saint et agissant en scélérat, opéra, l'an 886 de Notre-Seigneur, la funeste séparation de l'Église grecque d'avec l'Église romaine, parce qu'étant alors le favori du souverain de Constantinople, dont il flattait l'orgueil, il n'ignorait pas que le seul moyen de se faire élire pontife de l'Église grecque était de satisfaire la jalousie des empereurs d'Orient, qui voulaient, à quelque prix que ce fût, se rendre indépendants de Rome et de l'ancien empire d'Occident. Photius, abusant du crédit dont il jouissait, parvint à se soustraire à l'obéissance qu'il devait au pape; et il put dire :

et judicieux, à plus forte raison les Pythagore, les Socrate, les Platon, tous les sages de la Grèce, ont eu cette vérité imprimée dans le cœur. Certes, nous ne prétendons nullement nous servir de conceptions purement humaines, pour en fonder un dogme de religion : mais aussi ne faut-il pas rejeter les opinions qui sont généralement reçues chez les nations civilisées, des sentiments que tous les hommes ont adoptés comme de concert, parce qu'ils leur paraissent immédiatement appuyés sur la nature morale, ainsi que sur l'équité, la justice et la sainteté de Dieu. Ces notions-là, mon cher Édouard, sont, en général, une écriture divine, des caractères écrits par le doigt de Dieu même dans le cœur humain. Or tous les peuples, sans exception, païens ou idolâtres, juifs, grecs et latins, tirent cette conclusion de la haute idée qu'ils ont des perfections divines : que les âmes décédées dans un état impur ou imparfait, quelque vertueuses d'ailleurs qu'elles aient été sur la terre, doivent passer par un état sensible et douloureux de purification, avant d'être capables de jouir de la béatitude céleste, et d'entrer dans le séjour de la perfection. Telle est encore aujourd'hui la croyance des Hébreux, telle a été constamment celle de l'Église grecque, et c'est de temps im-

Par là je me rendis terrible à mon rival ;
Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Et moi, j'ajouterai ces vers d'Horace, qui développent ma proposition :

Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque :
Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi.

mémorial que l'Église latine a reconnu cet article de foi.

Cependant les Luthériens et les Calvinistes insistent encore sur leur objection, qu'ils regardent comme invincible. « Pourquoi, nous disent-ils, un dogme » aussi important n'a-t-il pas été directement en- » seigné dans l'Évangile? » — Je réponds, Milord, que cette doctrine est enseignée, tantôt par induction, tantôt d'une manière positive, dans l'Ancien et le Nouveau Testament.

Premières preuves, tirées de l'Écriture sainte.

Ouvrez, mon cher Édouard, le second livre des *Macchabées* (chap. XII, vers. 46): vous savez que, d'après les décrets des saints conciles, les assertions positives de S. Cyprien et le témoignage exprès de S. Augustin, l'Église catholique considère les deux livres des *Macchabées* comme canoniques. Vous y verrez que Judas, prince des Juifs, ayant recueilli, d'une quête qu'il fit faire, douze mille drachmes d'argent, les envoya à Jérusalem, afin qu'on y offrit un sacrifice pour les péchés de ceux qui avaient été tués, ayant des sentiments religieux. « C'est donc une » bonne et salutaire pensée de prier pour les morts, » afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, » ajoute l'auteur sacré.

Je n'ai pas besoin, sans doute, Milord, de vous démontrer la connexion étroite qui existe entre la sainte pratique de prier pour les morts et la croyance d'un état intermédiaire des âmes, puisqu'il est évidemment inutile de prier pour les saints qui sont *dans le ciel*, ainsi que pour les réprouvés qui sont *en enfer* et qui ne peuvent plus espérer de rédemption. Quant

aux Protestants, qui ne reçoivent pas comme canoniques les livres des Macchabées, vu qu'ils renferment plusieurs passages directement contraires au système de Calvin, ces Messieurs ne laissent pas de les faire imprimer à la fin de leur Bible, comme des ouvrages édifiants, surtout comme fournissant des mémoires authentiques sur les faits et les opinions des Juifs sous les rois de Syrie, les deux Antiochus et Démétrius-Soter. Eh bien! les hommes éclairés des communions dissidentes se convaincront, par la lecture attentive de ces livres prétendus apocryphes, que le dogme d'une purification après la mort était reconnu universellement par le peuple de Dieu, cent cinquante ans avant la naissance de Jésus-Christ. Aujourd'hui encore, si vous entrez dans une synagogue le jour d'une cérémonie funèbre, vous y entendez les Israélites prier pour leurs morts. La connaissance de cet usage antique et sacré est nécessaire pour comprendre ce passage difficile de S. Paul: « Autrement, que feront ceux qui se font baptiser » pour les morts, s'il est vrai que les morts ne ressus- » citent point? pourquoi se font-ils baptiser pour les » morts (1)? »

Quelle est cette place, vous demanderai-je, mon cher Édouard, que Notre-Seigneur appelle le *sein d'Abraham,* où les anges célestes emportèrent l'âme de Lazare, et où il dut reposer avec bien d'autres fidèles, jusqu'à ce que le fils de Dieu par sa mort expiatoire eût payé leur précieuse rançon? Certes, ce n'est pas le ciel; autrement le mauvais riche se

(1) B. Pauli *Epist.* I *ad Corinth.* cap. xv, v. 29.

serait adressé à Dieu, et non à Abraham : c'est donc le séjour intermédiaire, c'est le lieu des purifications après la mort, entre lequel et l'enfer il y a un grand abîme qu'il est impossible de franchir. De quelle autre place encore parlerait S. Pierre, quand il dit : « Le Seigneur Jésus, étant ressuscité par l'esprit, alla » prêcher aux esprits qui étaient en prison (1)? »

C'est aussi de cette même prison, suivant Tertullien, S. Cyprien, Origène, S. Ambroise, S. Jérôme, que le Seigneur parle, lorsqu'il dit : « Je vous assure » que vous ne sortirez point de là, que vous n'ayez » payé jusqu'à la dernière obole (2). » Quel autre sens pourrait avoir ce passage de S. Paul : « Le feu » mettra à l'épreuve l'ouvrage de chacun? Si l'ou- » vrage que quelqu'un aura bâti sur ce fondement » qui est Jésus-Christ, demeure sans être brûlé, l'au- » teur en recevra la récompense; si au contraire » son ouvrage est brûlé, il en souffrira la perte : il ne » laissera pas néanmoins d'être sauvé, mais comme » en passant par le feu (3). » Ce que je puis assurer, c'est que les Pères que je viens de nommer entendaient tous également ce passage mystérieux du feu du purgatoire, et que S. Augustin, qui vivait au milieu du IVe siècle, adressa cette prière au Seigneur : « Purifiez-moi, ô mon Dieu, dès cette vie, afin qu'il » ne soit pas nécessaire que je subisse le châtiment » de ceux qui seront sauvés comme en passant par » le feu. »

(1) B. Petri *Epist.* I, cap. III, v. 19.

(2) Luc. cap. XII, v. 59.

(3) B. Pauli *Epis.* I *ad Corinth.* chap. III, v. 13-15.

Vous aimez à lire cet auteur si éminemment pieux, Monsieur le Comte; vous n'avez donc, pas oublié la prière que sainte Monique mourante fit à son fils: « Tout ce que je désire ardemment; lui dit-elle, » c'est, ô mon fils, que vous vous souveniez, à l'autel » du grand Dieu, de votre pauvre mère. » A peine le pieux évêque d'Hippone eut-il enseveli celle qui lui avait donné le jour, et aux prières, aux larmes de laquelle il devait sa conversion, qu'il pria pour elle auprès de l'autel. « Seigneur, s'écrie-t-il, je » réclame vos miséricordes pour ma mère : oubliez » ses fautes, comptez-lui toutes les bonnes œuvres, » et daignez inspirer à tous ceux qui liront ces li- » gnes, de se souvenir, à l'autel, de ma mère Mo- » nique et de Patrice mon père. » Je pourrais ajouter ici une dernière preuve de la sainteté de cette croyance; c'est la déclaration expresse du Seigneur, touchant le péché contre le Saint-Esprit, qui ne sera remis à la personne qui s'en sera rendue coupable, ni dans ce siècle, ni dans celui qui est à venir : c'est du moins ce que concluent S. Augustin dans sa *Cité de Dieu*, et Grégoire le Grand dans ses *Dialogues sur S. Marc*. Il faut, disent-ils, inférer de cettesentence positive de Jésus-Christ, qu'il y a quelques offenses qui seront pardonnées dans le siècle qui est à venir.

Sans avoir égard à toutes ces citations, à ces nombreux témoignages qui datent la plupart du IIe siècle, le dernier évêque de Londres, le célèbre Porteus, osa avancer qu'on ne parla des prières pour les morts et d'un état intermédiaire au delà du tombeau, que plus de quatre cents ans après Jésus-Christ; il dit même qu'il ne fut question de la doctrine du pur-

gatoire dans l'Église romaine que dix siècles plus tard.

Permettez-moi donc, mon cher Édouard, de vous prouver l'ignorance ou la mauvaise foi de ce prélat. Tertullien, qui florissait immédiatement après l'âge apostolique, disait en parlant d'une veuve éplorée, pieuse et fidèle : « Elle prie pour l'âme de son mari; » elle demande au ciel du rafraîchissement pour les » souffrances qu'il endure dans le séjour des purifi- » cations (1) » S. Cyprien, martyr, écrivait; l'an 254 : « Autre chose est d'attendre le pardon; autre » chose est d'obtenir immédiatement la gloire; autre » chose est d'être envoyé en prison après la mort, » et de n'en pas sortir que l'on n'ait payé jusqu'au » dernier sou; autre chose est de recevoir en mou- » rant le prix de la fidélité et de la victoire; autre » chose est de subir pour ses péchés des peines pro- » longés, et d'être longtemps purifié dans le feu » autre chose est d'avoir toutes ses offenses mises » en oubli, toutes ses fautes effacées à jamais, en » souffrant le martyre. » Cet intrépide confesseur de la vérité n'hésita point, peu de temps après, de la sceller de son sang, quoiqu'il eût pu par la fuite échapper à la cruelle mort dont il était menacé. Enfin S. Chrysostôme, le plus éloquent orateur de la chaire chrétienne, qui florissait trois cents ans après l'âge des apôtres, dit, dans sa troisième homélie sur l'épître de S. Paul aux Philippiens : « Ce n'est pas sans » des raisons infiniment graves que les apôtres ont » expressément ordonné qu'il fut fait mention des

(1) *Liber de monogamia*, cap. x.

» morts dans le redoutable mystère de l'autel, parce « qu'ils n'ignoraient pas les immenses avantages qui « résulteraient pour les âmes décédées, de ces suf- » frages, de ces prières, de ces sacrifices et de ces » aumônes. »

En définitive, Milord, pour prouver, d'une manière irréfragable, que le dogme de la purification après la mort a été, sans aucune discontinuation, enseigné dans l'Église catholique depuis les apôtres, je me bornerai à répéter ces énergiques expressions de Vincent de Lérins : *Quod ab omnibus, quod semper, quod ubique auditum fuit, docemus.* « Ce qui a » été entendu par tout le monde, dans tous les temps, » dans toutes les régions de la terre, c'est ce que nous » enseignons. »

Je dois ici, Monsieur le Comte, prévenir une question que vous me feriez, sans doute, avec toutes les communions dissidentes : Pourquoi l'existence d'un état intermédiaire entre le séjour des saints, des âmes glorifiées, et l'enfer, l'éternelle demeure des réprouvés, n'est-elle point annoncée dans *la Révélation* en termes formels? Ne voyons-nous pas, par exemple, le dogme de la résurrection des corps, transmis explicitement à l'Église chrétienne par S. Paul, dans le xve chapitre de sa première épître aux Corinthiens? — C'est, répondrai-je, Milord, c'est que le dogme de la résurrection de la chair est une vérité purement évangélique, et que rien ne pouvait persuader à l'homme avant la manifestation certaine de la résurrection de Jésus-Christ; témoin les sages d'Athènes, qui crurent que S. Paul était hors de sens, tant ils regardaient comme impossible que Dieu pût ressusciter les morts. Mais quant à ces vérités uni-

versellement répandues, admises chez toutes les nations, telles que l'immortalité de l'âme, et sa purification après la mort, pourquoi auraient-elles été publiquement annoncées ? elles étaient connues de temps immémorial ; quelle nécessité y avait-il que l'Écriture sainte inculquât de nouveau, en termes précis, des notions religieuses qui étaient enseignées dans tout l'univers? La morale des peuples, la religion des souvenirs, surtout la tradition *semitique*, ou les instructions laissées par le patriarche Sem à ses descendants, et que les philosophes aiment à nommer *la religion naturelle*, telles sont les autorités qui établirent dans le monde entier la croyance que l'âme ou l'esprit survit à la destruction de son enveloppe corporelle, et qu'il faut être pur pour être admis dans les demeures célestes, que peuvent seuls habiter ces esprits heureux qui sont parvenus à la perfection.

Je vous le demande, mon cher Édouard, est-il une vérité d'une plus haute importance que celle de l'immortalité de notre âme? Eh bien! la sainte Bible ne nous apprend point directement et en termes formels que l'âme de l'homme est immortelle, qu'elle ne doit jamais cesser d'exister: c'est que cette vérité fondamentale n'a jamais été ignorée d'aucun peuple vivant en état de société; c'est qu'on la retrouve sans cesse et partout, même chez les hordes illettrées, sauvages et vagabondes. Il en est de même de la croyance d'un lieu de purification après la mort; elle est universelle : toutes les nations ont reconnu, comme une indubitable vérité, que les âmes qui ont quitté ce monde dans un état où elles avaient encore des restes d'imperfection, de souillure et de

péché, étaient purifiées par des souffrances spirituelles et morales, par la privation de la présence du Dieu infiniment saint, pendant un certain temps. Comme j'ai eu le bonheur de convaincre plusieurs de vos compatriotes de cette grande vérité, je vais employer avec vous la méthode qui m'a si bien réussi auprès d'eux. Quelque longue que soit cette lettre, comme, pour atteindre ce but, je n'en ai plus que deux à vous écrire avant votre prochain départ, je serai peut-être prolixe; mais je ne regarderai comme de véritables longueurs que ce qui me ferait sortir du sujet. Je rangerai mes preuves dans un ordre analytique.

Preuves logiques, ou raisonnées, d'un état de purification après la mort.

Sans rien décider sur la nature des peines matérielles et sensibles qui doivent nécessairement accompagner la purification de l'âme après la destruction du corps, je me contenterai de parler des souffrances spirituelles; et je commencerai par déclarer ici, de nouveau, que l'Église catholique entend par le purgatoire un certain état plus ou moins durable, la situation d'une âme qui, étant décédée ici-bas dans la grâce de Dieu, mais sans avoir encore vaincu entièrement ses passions, achève d'expier ses fautes avant d'être admie à jouir du bonheur éternel.

Je pose pour fondement de cette vérité éternelle ce principe reconnu : qu'aucune âme ne peut jouir de la présence de Dieu, si elle n'est pas dans un état de sainteté parfaite; et qu'aussi longtemps qu'il reste en nous quelque mal ou manifeste ou caché, la moin-

dre affection mondaine, quelque désir contraire à la vertu, en un mot la plus légère tache, nous ne saurions être admis, à la vision béatifique de Dieu : aucun homme pieux et raisonnable ne peut révoquer en doute cette assertion, pour peu qu'il ait médité les saintes Écritures, ou cette condition se trouve exprimée en mille endroits; entre autres dans ces passages : *Heureux ceux qui ont le cœur pur! car ils verront Dieu. — Il n'y a point de communion entre la lumière et les ténèbres. — Sans la sanctification, nul ne verra le Seigneur. — Rien de souillé ni d'impur ne saurait entrer dans la cité céleste.*

Cependant il est certain que les pécheurs qui renoncent sincèrement à l'iniquité, qui croient de cœur à la justice, qui se convertissent réellement à Dieu, et que la pénitence, la confession fréquente de leurs péchés, l'oraison intérieure, conduisent à l'amendement final, sont dès lors dans un état de grâce, quoique leurs péchés habituels ne soient pas encore complétement effacés, et que les racines du mal moral n'aient pas été extirpées du fond de leur âme. A plus forte raison, les personnes à qui il ne reste que peu d'efforts à faire pour atteindre à une parfaite pureté, sont-elles dans la voie du salut. Supposons maintenant, Monsieur le Comte, que les unes et les autres viennent à mourir sans avoir achevé dans ce monde leur purification, et que la mort les surprenne dans une disposition qui n'est pas encore celle d'une sainteté parfaite : je vous le demande, mon cher Édouard, que leur arrivera-t-il? Ne me dites pas que c'est là une supposition presque impossible. Hélas! mon jeune ami, je soutiens, au contraire, que ce que je viens de supposer est le cas de

la plupart : je mets en fait qu'il est mort, et qu'il meurt encore chaque jour, une infinité de personnes pénétrées des sentiments d'une profonde contrition, mais qui n'ont pu encore se défaire de mauvaises habitudes, contractées depuis si longtemps, qu'elles sont devenues dans leur cœur *une seconde nature ;* quelque profond regret qu'elles aient d'avoir offensé Dieu, quoiqu'elles aient vécu depuis leur conversion dans les pratiques de la pénitence, elles n'ont point encore achevé de vaincre leurs ennemis spirituels. Cela étant ainsi, dites-moi, je vous prie, Milord, que deviennent-elles ? Elles sont décédées dans un état de salut ; vous ne pouvez donc dire qu'elles sont damnées, quoiqu'il leur reste bien des imperfections. Soutenir une opinion si peu charitable, ce serait non-seulement raisonner contre le principe que nous avons reconnu, mais ce serait encore nier la fidélité du Dieu des miséricordes, qui promet le salut, la vie éternelle et bienheureuse, au pécheur repentant, dès le temps même qu'il a commencé sincèrement à se convertir.

Ces âmes-là sont sauvées à leur décès, me répondrez-vous sans doute. Permettez-moi, Milord, de vous faire une seconde question. Ces âmes que nous supposons décédées dans un état de pénitence sincère, mais ayant encore des imperfections, des souillures, des faiblesses, bien que leur salut soit assuré, jouiront-elles immédiatement de la présence divine, sans qu'il se fasse en elles un changement moral, sans que leurs pentes vicieuses soient redressées, sans que leur cœur soit purifié ?

Non, me direz-vous : cela est impossible, puisqu'il est dit expressément que, pour voir Dieu, il faut être

pur, et que les justes, les saints, seulement, peuvent entrer dans le royaume de gloire. Votre réponse, mon cher Édouard, est conforme à la parole de Dieu et à la droite raison, vous dirai-je. Cependant, pour terminer toutes nos recherches à cet égard, souffrez, Monsieur le Comte, que je vous fasse une dernière question, relative au changement spirituel, que vous et moi regardons comme étant indispensable. Dites-moi, je vous le demande instamment, Milord, si ce changement moral qui doit s'opérer dans l'âme décédée en état de salut, mais non de pureté spirituelle, doit se faire en elle *soudainement, d'une manière passive,* à laquelle elle ne coopère point par sa volonté, ou bien, s'il faut un certain espace de temps pour que ce changement graduel puisse être effectué; dites-moi, ne pensez-vous pas que l'âme décédée éprouve dès ce moment même plus ou moins d'angoises, de peine ou de travail, pour renoncer au monde, à ses passions, aux choses terrestres, à tout ce qu'elle aime le plus ici-bas?

D'après la connaissance que j'ai de votre intelligence, de la droiture de votre sens, de votre admiration pour les psaumes pénitentiaux, je vais supposer votre réponse à ma question. Je crois vous entendre me dire: Il faudrait connaître bien peu la nature de l'esprit humain, jouissant d'une liberté sans bornes, animé des désirs immortels, et doué d'une sensibilité infinie, pour s'imaginer que notre âme, délivrée d'un corps qui l'assoupissait, d'autant plus libre qu'elle n'a plus d'entraves, puisse en un clin d'œil, par miracle, ou par une sorte d'enchantement, se voir métamorphosée à son insu dans ses facultés les plus intimes. Cette chimérique supposi-

tion, qui fait du cœur humain un ressort aveugle, de ses affections une vapeur sans réalité, de sa volonté une puissance nulle et servile, me paraît la plus creuse des fictions, une énigme inexplicable.

Pardonnez-moi, Milord, si, connaissant toute la justesse de votre esprit, j'ai osé vous prêter la réponse que vous auriez faite indubitablement. Oui, ajouterai-je, l'âme sincèrement convertie, à moins qu'elle ne soit parvenue sur la terre à une parfaite sainteté, ce qui est très-rare, emporte avec elle l'empreinte de ses passions; elle lutte victorieusement contre elles, soutenue qu'elle est par la grâce de Dieu, elle travaille avec ardeur, au sortir de cette vie mortelle, à arracher de son cœur l'image d'un objet qu'elle a trop aimé : à la clarté de la lumière divine, elle voit désormais dans toute sa laideur cette image enchanteresse qui l'avait longtemps séduite; elle veut y renoncer; elle en conserve néanmoins un souvenir qui, à la fois, la charme encore et lui fait horreur : voilà ce qui constitue en partie l'angoisse de l'âme, dans l'état de purification qu'elle subit après la mort. — Vous, qui avez senti sur la terre combien il en coûte pour renoncer à l'idole de son cœur; vous qui avez enduré dès ce monde le supplice cruel de haïr, de mépriser, d'oublier enfin pour jamais l'objet indigne que vous aviez si passionément aimé, vous seuls pourrez, dès à présent, concevoir quelque idée des souffrances de l'âme s'efforçant d'effacer pour toujours l'empreinte fatale, les traits naguère chéris, et jusqu'à la mémoire de ce qui fit trop longtemps sa criminelle félicité. Quelles larmes brûlantes, quels regrets déchirants, quels accès de désespoir ne causent point sur la terre ces combats terribles! faible

idée des douleurs, des tourments de l'âme déséédée, qui, élevant vers le ciel des pensées de désir et d'amour, s'afflige de n'être pas digne de sa haute destinée; elle se consume de tristesse et de regrets, et reconnaît que, sans un secours divin, elle ne peut parvenir à éteindre ses flammes adultères, et demeure enfin convaincue *qu'elle a besoin d'être créée une seconde fois*. C'est là proprement, Milord, ce que nous appelons *le purgatoire,* où l'état de purification au delà du tombeau; dogme sacré, que nous tenons pour l'une des vérités les plus évidentes, les plus solides et les mieux fondées qui soient dans l'économie du salut (1).

Cette vérité fondamentale se prouve par la justice suprême de Dieu, qui consiste *à laisser arriver à chacun selon ses œuvres et sa libre volonté*. Suivant ce décret immuable, les hommes impénitents, impies et corrompus, qui, durant leur carrière d'épreuves, ont persisté obstinément à faire le mal, et qui sont morts dans la résolution exécrable de continuer leur conduite criminelle, si le trépas ne les eût prévenus,

(1) Ce que Dejonx dit dans son ouvrage des *peines* du purgatoire et de la *manière* dont les âmes y sont purifiées, doit être regardé comme l'expression de l'opinion personnelle de l'auteur. L'Église n'a point décidé si le *purgatoire* est un lieu particulier dans lequel les âmes sont renfermées, de quelle manière elles sont purifiées, si c'est par un feu ou autrement, quelle est la rigueur de leurs peines ni quelle en est la durée, etc. Les théologiens peuvent avoir chacun leur opinion sur ces différentes questions; mais elles ne sont pas des dogmes de foi. « Voyez Bergier, Dict. Théol. »

se sont dévoués eux-mêmes, le sachant et le voulant, à la perdition éternelle. C'est librement et spontanément qu'ils se sont perdus; il est juste qu'étant libres, ils se repaissent à jamais des fruits dont ils ont voulu, jusqu'à leur décès, retenir le coupable principe. Ils ont choisi exclusivement le péché, qui est *le souverain mal*; ils possèdent donc et posséderont toujours l'objet de leur choix réfléchi, criminel et volontaire : ils se sont eux-mêmes privés à jamais de la présence de Dieu, qui est *le souverain bien*.

Mais les âmes pénitentes qui sont décédées dans la ferme résolution de faire le bien, de renoncer à leurs habitudes immorales; qui, avant la mort, ont confessé humblement leurs péchés; qui ont reçu, dans la sainte Eucharistie, dans l'extrême-onction, dans l'absolution finale, le gage de leur réconciliation avec l'Église de Jésus-Christ, et de leur participation aux prières de la Reine des anges, à l'intercession des saints et des martyrs; ces âmes sont entrées avant leur décès dans l'ordre spirituel, fixe, inamovible, de la vie meilleure; elles persisteront dès lors invariablement dans la résolution de s'amender. Supposons, néanmoins, que le travail du repentir soit à peine commencé; la justice de Dieu, toujours impartiale, fait goûter à ceux qui se convertissent trop tard les fruits de leur longue impénitence : Dieu ne peut cesser d'être juste à leur égard; et ce n'est point par miracle que leurs penchants corrompus s'évanouiront. Certes, si le sacrifice perpétuel qu'offre pour eux l'Église, si l'intercession des justes qui sont parvenus à la perfection, si les prières ardentes de ceux qui leur survivent, leurs actes de charité, leurs aumônes et leurs larmes, n'attiraient sur ces membres

de l'Église souffrante les consolations de la grâce de Dieu, ces âmes qui ont tardé à se convertir, éprouveraient peut-être, comme les âmes perdues, la vérité de cette effrayante déclaration de S. Paul : *C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant* (1).

Ici, Milord, craignant d'empiéter sur le temps consacré à vos études et à la chose publique, mais surtout désirant que l'aimable lady Mortimer puisse m'accorder toute son attention, je renvoie le développement du sujet que je traite, avec ses conséquences morales, aux deux courriers suivants, qui vous porteront les dernières lettres de votre très-humble serviteur, de l'ami de votre âme, et de votre frère en Jésus-Christ.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

(1) B. Pauli *Epist. ad Hebræos*, cap. x, v. 31.

LETTRE XL.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais,
le 7 février 1817.

Eusèbe d'Adhémar à lord Édouard, comte de Moreland,
à Oxford.

Une femme existait sur la terre fidèle;
Un seul fils lui restait; il va s'éloigner d'elle :
Le jeune homme répond à l'appel de la foi
Il vole au champ d'honneur pour défendre son roi.
Sa mère le bénit ; elle craint, elle prie ;
Elle implore du cœur la céleste Marie,
Cette mère qui tient un enfant dans ses bras,
Qui vit cet *Enfant-Dieu* se soumettre au trépas,
Qui du cœur maternel épuisa les misères,
Est la divinité de l'enfance et des mères.

Je dois commencer cette lettre, Milord, par une déclaration positive qui serve à prévenir les jugements téméraires que pourrait faire porter contre moi la lecture des vers qui forment cette épigraphe : je les ai lus naguère, dans un journal estimable, avec tant d'intérêt, que je n'ai pu les oublier ; car le privilége des beaux vers est qu'on les retienne.

Je déclare donc ici, d'abord, avec le grand Bossuet dans son *Exposition de la doctrine de l'Église catholique*, que l'adoration est due à Dieu seul, comme au créateur, au conservateur, au souverain maître de toutes choses; que c'est Dieu seul que nous devons adorer, aimer de toute notre âme, de toutes nos pensées et de toutes nos forces. Il n'y a qu'un Dieu; lui seul est bon : l'aimer de tout notre cœur vaut infiniment mieux que toutes les offrandes, parce que lui seul peut et veut faire notre félicité par la communication de lui-même, et qu'il est seul le bien infini, l'éternelle et suprême béatitude.

Je déclare, de plus, que le caractère principal de l'adoration intérieure que nous devons à Dieu, c'est le *sacrifice*, qui ne peut être offert qu'à lui seul, puisque le sacrifice est une protestation solennelle, un aveu au public de la souveraineté de Dieu et de notre indépendance absolue, l'humble témoignage de notre néant. Quand nous offrons au Très-Haut *la victime pure*, avec un cœur froissé et brisé, dans les sentiments d'une pénitence sincère, d'un ardent amour, du désir unique et sans cesse renaissant d'obtenir miséricorde, alors nous adorons en esprit et en vérité; nous sommes alors les adorateurs que le Père demande. Je dis donc expressément que tout culte religieux, surtout *la prière*, la demande des grâces dont nous avons besoin, doit se terminer à Dieu seul, comme à notre fin nécessaire, à notre souverain bien, à celui seul qui exauce l'âme qui l'implore.

Si l'honneur que l'Église catholique rend à la bienheureuse Mère du Sauveur du monde, aux martyrs et aux saints, peut être appelé religieux,

c'est qu'il se rapporte nécessairement à l'auteur adorable de leur béatitude et de celle que nous espérons.

Je déclare, encore, que nous croyons, suivant les paroles du concile de Trente, que les saints qui règnent avec Jésus-Christ offrent à Dieu leurs prières pour les hommes; qu'il est bon dès lors de les invoquer, de solliciter leur aide et leur intercession, pour obtenir de Dieu ses bienfaits par son Fils unique, notre miséricordieux Rédempteur; vu que les saints eux-mêmes ne prient Dieu pour nous qu'au nom de Jésus-Christ, et qu'ils ne sont exaucés en notre faveur qu'en ce nom unique, le seul par lequel les hommes puissent être sauvés.

Je déclare, enfin, que nous ne reconnaissons à la Vierge céleste et aux martyrs aucune des perfections qui sont uniquement propres à l'Essence infinie; que nous ne leur supposons aucun des attributs de la Divinité, aucune des opérations de la toute-puissance, qui ne peuvent convenir qu'à l'Esprit éternel et souverain; en un mot, que nous ne les élevons pas au-dessus de la condition de simples créatures, de fidèles serviteurs de Dieu : si nous les vénérons: c'est à cause de la victoire qu'ils ont remportée sur le monde; c'est en considération des vertus héroïques qui nous rendent leur souvenir précieux; c'est par reconnaissance pour les prières ferventes et perpétuelles qu'ils adressent dans le ciel à notre commun médiateur, en faveur de l'Église souffrante et de celle qui combat.

Ici, l'illustre évêque de Meaux me prête le secours de sa plume éloquente. « Nous avons recours aux » prières des saints, ajoute-t-il, selon cet ordre de » société fraternelle et ce même esprit de charité

» qui nous porte à demander l'aide bienfaisante de » nos parents et de nos amis vivant sur la terre ; nous » les conjurons de prier Dieu pour nous : si donc la » haute qualité d'intercesseur, que l'Évangile attri- » bue à Jésus-Christ, pouvait recevoir quelque pré- » judice de l'intercession des saints qui règnent avec » Dieu dans le séjour de la gloire, elle n'en rece- » vrait pas moins l'intercession des fidèles qui vivent » avec nous. » Remarquez, d'ailleurs, Milord, l'extrême différence qu'il y a entre la manière dont nous sollicitons les prières des saints, et celle dont nous demandons à Dieu seul les grâces temporelles et spirituelles qui nous sont indispensables. Nous prions le Seigneur de nous bénir, de nous pardonner toutes nos offenses, de nous délivrer du mal, et de faire arriver son règne dans notre âme ; tandis que nous disons simplement à sainte Marie et aux martyrs : *Priez pour nous ! intercédez pour nous!*

Je me flatte, mon cher Édouard, que cette franche apologie, écrite sans art, vous paraîtra suffisante : s'il se trouvait néanmoins parmi vos compagnons de voyage quelques esprits ombrageux qui persistassent gratuitement à nous accuser d'idolâtrie, comme le font jusqu'à ce jour la plupart des Calvinistes et des Anglicans, je ne leur répondrais que par ces deux vers, qui expriment complétement ma pensée :

La foi de Bossuet, celle de Fénélon,
Me suffira, Messieurs, si vous le trouvez bon.

Je me propose, maintenant de justifier la doctrine du purgatoire, celle de l'invocation et de l'intercession des saints, par l'analogie de ces dogmes de

l'Église catholique avec le plan uniforme de régénération et de salut que s'est proposé envers nous la divine Providence, ainsi que par les avantages spirituels, par l'utilité morale et les indicibles consolations qui en résultent pour nous.

Invocation des saints, qui présentent nos prières, et qui prient eux-mêmes pour nous.

Je dis, Milord, que la doctrine de l'invocation des âmes glorifiées, et de l'intercession ardente qu'elles ne cessent point d'exercer en notre faveur, est parfaitement analogue au plan de salut que s'est proposé l'adorable Providence. Nous lisons, en effet, dans les livres sacrés, que nous devons servir, les uns pour les autres, comme étant les membres d'un même corps dont Jésus-Christ est le chef, d'organes actifs et charitables de soulagement mutuel : nous voyons que le Seigneur lui-même, au lieu d'intervenir personnellement, employa le plus souvent le ministère de ses fidèles disciples pour appeler à la conversion et à la foi ceux dont le cœur était bien disposé. Par exemple, si le Seigneur convertit lui-même S. Paul par un acte miraculeux de sa toute-puissance, qui peut douter qu'il ne puisse encore aujourd'hui se passer de l'intervention des saints qui l'invoquent dans le ciel, ainsi que des prières ferventes qu'offrent sans relâche sur la terre les hommes pieux, pour soulager les âmes décédées? Mais combien la joie des anges et des martyrs serait diminuée, s'ils ne s'intéressaient dans les lieux célestes pour les enfants de Dieu, qui souffrent des peines purifiantes, et qui ne jouissent point encore de la félicité! Quant à nous, Milord, quant à l'Église

militante, que d'œuvres de charité, que d'élévations heureuses de l'âme seraient perdues! qu'elles sources ineffables de consolations seraient fermées pour nous, si le Seigneur n'avait point expressément commandé ces actes d'intercession mutuelle! combien dès lors seraient moindres nos moyens de perfectionnement réciproque et fraternel!

Ici, c'est l'apôtre Philippe que le Seigneur envoie au trésorier de la reine Candace pour le baptiser; là, c'est S. Pierre qu'il fait servir d'organe de conversion en faveur du centurion Corneille, dont les aumônes et les prières étaient montées jusqu'au ciel; ailleurs, c'est Ananie, son disciple, à qui le Seigneur dit dans » une vision spirituelle : *Levez-vous, allez à Damas;* » *cherchez-y Saul de Tarse, car il est en prière : je l'ai* » *choisi pour porter mon nom parmi les gentils.* Ananie » s'en alla donc; il imposa les mains à Saul qui recouvra » la vue, fut baptisé, et rempli du Saint-Esprit (1). »

Cependant, Monsieur le comte, pour obtenir votre adhésion à cette doctrine, est-il besoin d'autre preuve de la volonté de Dieu relativement à l'intercession, que cet ordre exprès qu'il donna lui-même aux trois amis de Job : « *Vous n'avez point parlé devant moi* » *dans la droiture, comme Job, mon serviteur, offrez* » *donc un holocauste, et Job; mon serviteur, priera* » *pour vous : je le regarderai d'un œil favorable, et je* » *l'exaucerai, afin que cette imprudence ne vous soit* » *point imputée* Ils firent donc ce que le Seigneur » leur avait dit; et le Seigneur écouta l'intercession » ardente de son serviteur, il se laissa fléchir à sa

(1) *Act. apost.* cap. IX, v. 11, 15, 18.

prière (1). « Et relativement à l'Église triomphante, S. Jean nous dit : « Les vingt-quatre veillards se pros-
» ternèrent devant l'Agneau, qui était debout et
» comme immolé : ils avaient chacun des écharpes,
» et des coupes d'or pleines de parfums, qui sont
« les prières des saints (2). «

Remarquez, Milord, que ce n'est pas de la Bible seule que l'Église catholique a tiré cet article de foi, c'est encore de la tradition et de l'enseignement des Pères apostoliques, pendant les trois premiers siècles; ces hommes éminemment pieux, ayant eux-mêmes hérité des témoignages divins, qui leur furent directement transmis par les apôtres, nous ont légué cette précieuse succession longtemps avant que les Évangiles fussent publiés : toutes les Églises d'Orient confessèrent cette vérité d'une voix unanime; elles communiquèrent la doctrine de l'invocation des saints aux Églises nombreuses de l'Occident.

J'en appelle à l'attestation expresse du patriarche du protestantisme : non-seulement Martin Luther ne trouvait point idolâtrique le dogme de l'intercession des martyrs sollicitée ici-bas par les fidèles, mais encore il s'écriait dans son livre *sur la préparation à une bonne mort et sur la réalité du purgatoire :* « Qui
» peut nier que Dieu n'ait opéré et qu'il n'opère en-
» core de grands miracles sur la tombe des saints?
» Je maintiens donc, avec l'Église universelle, que
» les saints martyrs doivent être honorés et invoqués.
» par nous. » C'est dans ce même esprit, c'est avec

(1) Job. cap. XLII, v. 8, 9, 10.
(2) *Apocal.* cap. V, v. 8.

la même confiance, qu'il recommande expressément cet acte de dévotion envers les agonisants : « Que » personne, écrivait-il, n'oublie d'invoquer la bien- » heureuse Vierge, les martyrs et les saints, afin » qu'ils intercèdent auprès de Dieu pour l'âme qui » est près de sortir de cette vie d'épreuves. »

Ici, mon cher Édouard, permettez-moi de m'en rapporter au témoignage non suspect de quatre prélats anglicans, morts il y a plus d'un siècle; j'ose espérer que vous ne refuserez pas d'ajouter foi aux déclarations positives de l'archevêque Sheldon, des évêques Blandford, Gunning et Montague. « J'avoue, » dit l'un d'eux, que la foi en la médiation par- » faite de Jésus-Christ n'est nullement blessée par » l'invocation des saints.—Je reconnais, écrivait l'au- » tre, que ce n'est point une impiété de dire, comme » le font les Catholiques : « *Sainte Marie, priez pour* » *moi! Saint Pierre, intercédez auprès du Sauveur* » *pour moi!* » — Le troisième, surtout, se sert d'une expression bien forte en faveur des partisans de l'Église de Rome; voici ce qu'il disait dans un de ses mandements à son clergé et à ses diocésains : *Let no one lead you by the nose, and make you believe papits to be idolaters, when it is false, since they cannot prove their assertion* (1)

Ajouterai-je, Milord, que le témoignage formel de ces prélats de l'Église anglicane est une des *cin-*

(1) Qu'aucun de vous ne se laisse tromper, et qu'il se garde de croire que les Catholiques romains soient idolâtres, car cela est faux, et il est impossible à leurs accusateurs de prouver ce qu'ils avancent.

quante raisons que le prince souverain Antoine-Ulric, duc de Brunswick, a alléguées pour motiver sa conversion et son retour à l'Église mère, qu'il a reconnue pour la seule Église vraie, hors de laquelle il a protesté n'avoir pu trouver aucune assurance de salut?

Qu'il y a de consolations, de sublimité, de douceurs ineffables, dans cette doctrine de l'Église apostolique! Je vous le demande, Milord, où est sur la terre l'homme vertueux, où est le cœur sensible, qui refusera d'intercéder auprès de Dieu en faveur des âmes qu'il a animées malgré leurs faiblesses, et qui ont quitté ce monde *apparent*? quel membre fidèle de l'Église militante pourrait hésiter à joindre son humble invocation à celle de ses frères de l'Église triomphante pour verser quelque rafraîchissement dans l'âme de ceux qui souffrent dans le séjour des purifications? S'approcher habituellement des esprits des justes, vivre dans la communion des saints, s'entretenir par la prière avec les chœurs angéliques, avec les prophètes et les patriarches des anciens jours; se réunir par l'activité de la pensée à ces héros du christianisme, aux apôtres bienheureux et aux martyrs; converser, par de pieuses élévations de son âme, avec les plus beaux ornements des derniers siècles, avec les S. Bernard, les S. Xavier, les S. Vincent de Paul, les S. François de Sales, les S. Charles Borromée; unir encore les accents de la louange de Dieu aux hymnes célestes que nous fait entendre, dans les évangiles, la mère bienheureuse du Sauveur et que répètent de concert, dans les cieux, ces vierges glorifiées qui n'ont vécu que pour ce grand Dieu qui est maintenant leur éternelle récompense et *le*

ravissement de leur joie ; joindre enfin son humble intercession à celles des Ste. Magdelène, des Ste. Geneviève, des Ste. Thérèse, des Ste. Brigitte, quelle pure jouissance pour le cœur! quelle heureuse société dans la solitude! quelle adoucissement dans les plus grandes douleurs! quel puissant contre-poids aux tentations du vice, à l'attaque toujours renaissante des passions qui font la guerre à notre âme! — Je suppose, mon cher Édouard, que vous soyez souffrant, malade, inquiet : vous vous affligez de ce que vos supplications trop faibles n'ont point été exaucées; pourquoi tarderiez-vous à engager vos amis célestes, qui assistent sans cesse auprès de Dieu, à ajouter à vos humbles prières le poids de leur ardente intercession? peut-être la Majesté infinie écoutera-t-elle favorablement les *Job qui n'ont point leurs égaux sur la terre*, quand elle refuse de se laisser fléchir à la voix d'un *Eliphaz*, d'un *Baldad*, ou d'un *Sophar*.

Vous croyez sans doute, Milord, avec toute l'Église anglicane, que vous avez un *ange gardien*, désigné spécialement par la Providence divine pour vous protéger, suivant cette parole du Seigneur lui-même, qui dit des enfants qu'on lui présentait : « Leurs anges contemplent sans cesse la face de mon » Père qui est au ciel (1). » Adressez-vous à cet esprit tutélaire avec vénération, avec confiance.

Vous croyez surtout que parmi les âmes saintes il en est une d'une charité, d'une innocence et d'une perfection éminentes, puisque l'archange, étant

(1) Matth. cap. XVIII, v. 10.

entré dans la chambre où elle était, lui dit non-seulement que *le Seigneur était avec elle*, qu'*elle avait trouvé grâce devant Dieu*, qu'*elle était bénie entre toutes les femmes*, mais qu'il ajouta encore : *Je vous sa-salue, ô vous qui êtes pleine de grâce.*

Vous savez de plus, Milord, qu'aux noces de Cana, le vin étant venu à manquer, la mère du Seigneur, qui avait été conviée au festin nuptial avec ses disciples, intercéda auprès de son Fils; qu'elle obtint de lui son premier miracle, celui de changer six urnes d'eau en six urnes de vin, à une époque néanmoins où n'était pas encore venue pour lui l'heure de faire éclater sa gloire par des prodiges. Vous n'avez pas non plus oublié que cet intéressant sujet est exposé annuellement dans l'église épiscopale d'Angleterre le jour de Notre-Dame, et que cette fête solennelle fait époque dans vos livres de dévotion, où elle a été religieusement conservée. Eh bien ! mon cher Édouard, ne craignez point d'honorer avec nous celle que tous les siècles appelleront bienheureuse : demandez-lui avec une sainte affection la faveur signalée d'intercéder pour vous auprès de son divin Fils : rejetez tous les préjugés contraires à cet acte si simple de piété, et dites avec l'Église universelle : « Je vous salue, Marie, mère de Dieu; priez pour » moi, intercédez pour moi, pauvre pécheur, dès à » présent, et à l'heure de ma mort. » Vous avez, dans votre belle bibliothèque d'Oxford, la dernière édition des œuvres de S. Irénée; ouvrez cet *in-folio :* vous y verrez que le savant évêque de Lyon, citant l'éloquente apologie du christianisme que S. Justin écrivit et qu'il scella de son sang, dit que le saint martyr introduit la bienheureuse Vierge dans cette

savante composition, où il la représente comme intercédant auprès de son divin Fils en faveur de la mère du genre humain et priant pour Eve.

Cette citation remarquable me conduit, Milord, à l'exposition des rapports invisibles et spirituels qui unissent imséparablement entre eux tous les membres de l'Église : les justes, parvenus à la perfection, assis sur des trônes avec le Seigneur dans les lieux célestes; tous les fidèles qui habitent avec nous ce globe matériel; et les âmes décédées qui souffrent dans le séjour intermédiaire. Vous ne pouvez l'ignorer, *il n'y a point de séparation pour ceux qui sont en Jésus-christ,* Comprenez donc sous les noms d'*église triomphante*, d'*église qui combat*, d'*église souffrante*, trois différentes situations où se trouve la famille de Dieu : d'abord, ceux qui ont remporté la victoire sur le monde; ensuite ceux qui, tels que nous, luttant sans cesse contre le péché, et s'efforçant de triompher de leurs habitudes vicieuses, travaillant à leur salut avec crainte et tremblement; enfin, dans le séjour intermédiaire, les âmes décédées qu'animent la foi, l'esprit de pénitence et de contrition, mais qui ne sont point entièrement purifiées des souillures qu'elles avaient contractées dans ce monde visible, et qui ne peuvent encore jouir de la vision béatifique de Dieu.

Les trois vertus évangéliques, la foi, l'espérance et la charité, peuvent vous retracer, Monsieur le Comte, cette triple situation où se trouvent successivement les âmes humaines. Ici-bas, c'est la foi qui nous sert de flambeau; *nous marchons par la foi, et non par la vue.* Dans le séjour des purifications, règne l'espérance; et la ferme attente de la présence

de Dieu fait la consolation de l'Église souffrante. La charité, l'amour céleste, et la possession du souverain bien, constituent les ravissements ineffables des martyrs, des anges et des saints. Ces trois vertus, néanmoins, sont inséparables: elles sont également nécessaires au salut, elles s'enchaînent indissolublement dans l'unité de l'Église catholique.

Aimable harmonie de compassion, de prières et d'amour! chaîne mystérieuse, que rien ne peut rompre! tel est, Milord, le complément de l'histoire de l'Église de Dieu. Cette histoire, féconde en événements, en vicissitudes, et en jouissances spirituelles, commence pour nous dès le berceau; elle se continue sous la tombe, elle s'achève dans le ciel. Aucune secte ne peut offrir ce précieux ensemble; toutes ont déchiré le feuillet de la mort: la page des purifications a été entièrement arrachée par les schismatiques, qui se trouvent bien justement punis de leur profanation: car l'histoire des esprits des justes, de ceux qui sont parvenus à la perfection, *le livre de la gloire*, en un mot, a totalement disparu pour eux; et ce n'est plus que dans les solennités de l'Église catholique, dans ses touchants *requiem*, dans les hymnes sublimes qui sont chantées à la fête de la Toussaint et à celle des morts, ou enfin dans les coupoles magnifiques de nos temples, que les sectaires de toute dénomination peuvent retrouver encore quelques fragments épars des mémoires de l'humanité, qu'ils se bornent à admirer comme des fictions utiles à la poésie et aux beaux-arts.

Mais, hélas! Monsieur le Comte, le désir ambitieux d'innover a aveuglé Calvin sur le danger de détruire: à la religion d'amour et de charité il a substitué un

culte intellectuel, triste, austère, où tout est pour le raisonnement, et où rien n'est pour le cœur; il a sacrifié les générations passées aux générations présentes; avec l'âcreté bilieuse d'un frondeur, il a impitoyablement rompu ces nœuds sacrés qui unissent les âmes dépouillées de leur grossière enveloppe de chair et de sang, avec celles qui sont encore incarcérées dans leurs corps terrestres; il n'a plus voulu de prières pour les morts, plus de chants funèbres, plus de ce culte auguste et attendrissant qui renoue ses amitiés saintes, ces tendres liens brisés par le trépas. C'est par le raisonnement qu'il essuie les pleurs d'une mère, d'un fils, d'une sœur, qui déplorent la perte de l'objet de leur tendresse : il a remplacé les larmes et les regrets par un profond oubli; la plaie se cicatrise, mais le bonheur est perdu.

Voyez, au contraire, Milord, dans le culte catholique, l'amour épuré survivre à la mort: pour être dans le monde invisible, celle que pleure son fils n'a point cessé d'être mère; que dis-je? elle n'en aime que plus l'enfant qu'elle a laissé orphelin; elle le présente à Dieu dans ses prières; tandis que le cœur de son fils, demeuré sur la terre, ne cesse point non plus d'aimer celle qui le porta dans son sein; il réunit ses invocations à celles que l'Église fait pour elle; le souvenir affectueux, entretenu par cette correspondance spirituelle, devient sans cesse plus vif; la piété filiale s'accroît par l'absence; et ce noble sentiment qui faisait la consolation de ce fils sensible et reconnaissant sur la terre, il l'emporte avec lui dans un monde meilleur, où sa fidélité à tout ce qu'il a le plus chéri dans ce monde après Dieu seul, qu'il

a aimé de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses pensées, redouble son bonheur.

Mais comment se peut-il que le réformateur sévère n'ait point compris que tous les hommes tiennent bien moins à la religion par l'intelligence et par la froide raison que par la sensibilité, par le désir immense d'aimer et d'être aimé, sentiment sublime, peut-être le premier et le plus pressant de tous nos besoins?

Permettez-moi, mon aimable Édouard, de me servir ici d'une comparaison pour exposer plus clairement ma pensée. Si je voyais une tendre mère alléger les peines de l'absence par de fréquentes missives adressées à ses enfants; un père sensible ne pouvoir se consoler de l'éloignement de ses fils et de ses filles établis récemment dans un autre hémisphère, qu'en entretenant avec eux une correspondance soutenue: « Parents affectueux, leur dirais-je, assurés que vous » êtes de ne plus vous réunir dans ce monde aux ob- » jets de votre amour, et de ne plus revoir jamais » leurs visages; de ne pouvoir, à l'âge avancé où » vous êtes parvenus, affronter le vent de l'orage et » la fureur des flots, pour jouir de leurs embrasse- » ments, vous vous flattez d'adoucir vos ennuis et » vos chagrins par un commerce régulier de lettres; » vous espérez que ces messagères fidèles de l'amour » paternel et de l'incomparable affection d'une mère » charmeront vos douleurs, qu'elles transporteront » vos tendresses et vos soupirs depuis un pôle jus- » qu'à l'autre pôle. Pourquoi donc, si des courriers » fâcheux sont survenus; s'ils vous apprennent que » vos enfants, après un voyage de quelques mois, » près de toucher au port désiré, ont péri dans un

» cruel naufrage, qu'ils vous ont précédés *dans la* » *terre des vivants*, et que vous avez le malheur de » leur survivre; pourquoi, je vous le demande, re- » fuseriez-vous de correspondre davantage avec eux » par la prière; moyen de communication bien plus » court, plus simple et plus aisé que tous ceux que » les nations civilisées emploient pour s'entretenir » réciproquement sur les affaires terrestres et de » périssables intérêts? »

En effet, infiniment plus rapides que les voiles d'un navire, ou les ailes de l'oiseau qui fend les airs, nos prières atteignent en un instant les rives éternelles, où elles répandent d'indicibles consolations dans le cœur de ceux que nous avons seulement perdus de vue, quand ils sont allés habiter ces climats fortunés où la mort ne règne plus, où ils nous attendent, où l'esprit d'amour leur fait parvenir ces témoignages de notre tendresse. C'est ainsi que nous pouvons réaliser complétement cet article de foi du Symbole apostolique : *Je crois à la communion des saints.* Il en est si peu, hélas ! avec qui nous puissions communiquer sur la terre, que c'est vers le ciel que nous devons élever nos cœurs, pour nous entretenir avec les âmes sanctifiées; et que c'est vers le séjour invisible des purifications que nous devons adresser nos vœux, pour ceux qui sont morts dans un état encore imparfait. Alors nous pourrons dire avec S. Paul : *Notre conversation est dans les lieux célestes.*

Ici, Milord, en relisant la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, relativement au dogme que je soutiens, je vois que vous me citez divers passages des saintes Écritures qui lui paraissent con-

traires. Vous m'objectez, d'abord, qu'en adressant nos prières aux saints pour les âmes décédées, nous leur attribuons une sorte d'immensité, la connaissance du secret des cœurs, que Dieu se réserve. Je réponds, avec l'illustre Bossuet, qu'aucun catholique n'a pensé que les saints connussent par eux-mêmes nos besoins, ni même les désirs pour lesquels nous leur faisons de secrètes prières; que l'Église n'a rien décidé sur les différents moyens dont il plaît à Dieu de se servir pour faire connaître à la sainte Vierge, aux martyrs et aux saints, nos vœux et nos demandes : soit que le Seigneur les leur communique par une expresse révélation, soit qu'il leur en découvre le secret dans son essence infinie où toute vérité est comprise, soit enfin qu'ils l'apprennent par le ministère des anges, qui, suivant le témoignage de l'Écriture, savent tout ce qui se passe parmi nous, Dieu les ayant établis *esprits administrateurs* pour concourir à l'œuvre de notre salut, toujours est-il vrai que les saints n'ont aucun degré d'excellence qui ne leur vienne de Dieu, aucune vertu qui ne soit un don de sa grâce, aucun pouvoir de nous assister que par leurs prières, aucune connaissance enfin des choses humaines que celle que le Seigneur daigne leur communiquer.

Observez, mon cher Édouard, que la principale cause qui fit regretter aux prétendus réformateurs l'invocation des saints, c'est qu'ils ont matérialisé le séjour invisible qu'habitent les âmes glorifiées : ils se sont ridiculement imaginé que le paradis est une habitation au-dessus des nues, infiniment éloignée de nous. L'ancien Testament nous donne un aperçu tout contraire à cette fausse opinion des Calvinistes.

Il y est écrit (1) que le Seigneur ouvrit les yeux du serviteur d'Élisée, effrayé à l'aspect des troupes nombreuses de Syriens qui le poursuivaient; il fit voir au serviteur de l'homme de Dieu la montagne voisine, pleine de guerriers, de chevaux et de chariots de feu environnant le prophète, qui dit à Giezi : « Ceux qui sont pour nous sont en plus grand nom- » bre que ceux qui sont contre nous. » Dans la *Genèse*, Dieu nous fait comprendre, par le songe merveilleux qu'il envoya au patriarche Jacob, que le Très-Haut et les saints anges conversent avec les mortels vertueux; que les cieux communiquent avec la terre, qui est vraiment la porte du ciel. Nous lisons, au chapitre XXXII du même livre, que *ce patriarche, continuant son chemin vers Mahanaïm, rencontra des anges de Dieu qui allaient et venaient.* Le Psalmiste nous assure que les anges du Seigneur campent sans cesse en tout lieu auprès des fidèles pour les défendre du mal. Enfin S. Paul, qui fut lui-même ravi jusqu'au troisième ciel, où il entendit des paroles ineffables, nous déclare expressément que nous nous sommes approchés de la cité de Dieu, et des esprits des justes qui sont dans la gloire. On peut donc concevoir, d'après les passages que j'ai cités, qu'il n'y a plus ni intervalle ni absence pour l'esprit dégagé des entraves de ce corps matériel, qui le soumettent au supplice du temps et de la distance : on doit conclure de là que le monde invisible et spirituel est renfermé dans ce monde opaque et sensible dont Notre-Seigneur a dit : *L'homme*

(1) Liv. IV des *Rois*, chap. VI, v. 16 et 17.

se promène parmi ce qui n'a que l'apparence; et que, sous l'enveloppe grossière et visible des éléments, existe un monde immatériel, inaccessible à nos sens, d'une nature infiniment plus noble et plus pure; que c'est le seul auquel appartienne la réalité : eh bien! c'est là le séjour des âmes décédées; c'est là le monde des esprits. Je dois ajouter ici, pour ne point m'écarter du sujet que je traite, que les saints et les martyrs, qui ont été, comme nous, de fragiles créatures, et qui sont sortis victorieux du bon combat de la foi, n'abandonnent point ceux qui sont encore dans l'Église militante; qu'ils nous aident à vaincre nos ennemis spirituels; tandis qu'ils font descendre sur les âmes souffrantes, dans le séjour des purifications, les consolations de la miséricorde infinie.

J'invoque ici, Milord, deux témoignages que vous ne récuserez pas. « On demande où donc est le séjour des âmes glorifiées; et l'on ne sait pas que » Dieu est le lieu des esprits, comme l'espace visible » est le lieu des corps. » Ces admirables paroles de Malebranche sont un éclair éblouissant de génie. *Videntes Deum, omnia simul vident,* dit S. Thomas. « Ceux qui voient Dieu, voient en même temps tout » en lui; » car, assure l'Ecclésiaste, « ils vivent dans » le sein de celui qui remplit toutes choses, et qui » contient tout. » — « O mon Dieu, écrivait encore » S. Thomas, vous êtes le lieu de tout ce qui existe, » et vous n'êtes que dans vous-même. »

Cependant, répliquerez-vous, Monsieur le Comte, le même Ecclésiaste nous dit positivement que *les morts n'ont plus de part à ce qui se passe sous le soleil.* — Ces paroles sont certaines, répondrai-je; mais on ne les comprend pas. Les âmes saintes ne s'occu-

pent plus des choses mondaines, caduques et transitoires; elles n'y prennent plus aucune part : mais les prières, mais l'état spirituel des âmes, mais la charité qui demeure éternellement, mais les grâces divines ne sont pas du nombre des choses qui passent, et qui n'ont de rapport qu'avec ce monde sensible et apparent : ce sont, au contraire, des objets infiniment au-dessus de la nature ; ce sont, en un mot, des choses bien au-dessus du soleil.

Je n'ignore pas cependant, Milord, que les Calvinistes et les Anglicans nous objectent encore deux autres passages, qu'ils regardent comme péremptoires et décisifs; mais dont ils n'ont pu comprendre la signification véritable, tant ils désiraient de les interpréter d'après leur opinion : le système de Calvin, qu'ils ont embrassé, les a obligés à donner un faux sens à ces passages, à les tordre avec une coupable subtilité; et ils souhaitaient si ardemment d'interrompre cette correspondance spirituelle, unique consolation des faibles mortels, qu'il leur a suffi d'une autorité spécieuse pour changer la communion des saints en une séparation absolue, en un silence sévère et jaloux, en une défense téméraire de nous communiquer mutuellement les affections de nos âmes pour les adresser à Dieu, qui a allumé dans le cœur de ses enfants tant de miséricorde, tant de compassion et tant d'amour.

Le texte suivant, qu'allèguent contre la doctrine de l'intercession les Églises dissidentes, établit, suivant elles, l'inutilité absolue de toute invocation, de toute prière pour les morts, ainsi que de toute demande que les vivants feraient aux esprits des justes pour solliciter leur intercession. « Demandez-moi ce que » vous voudrez, dit le prophète Élie à son disciple

» Élisée, avant que je sois enlevé d'avec vous, afin » que je l'obtienne (1). » Les Protestants ne veulent point voir que la grâce extraordinaire sollicitée par Élisée, celle d'obtenir une double portion de l'esprit de force, de miracle et de pouvoir, que possédait Élie, tenait à la présence corporelle de son maitre; ils n'aperçoivent point ce qui saute aux yeux, que le don surnaturel que demandait Élisée devait se manifester par des faits extérieurs, par des prodiges éclatants et nullement salutaires; ils ne veulent point comprendre enfin que ce don miraculeux appartenait essentiellement à ce monde visible et matériel. Les prétendus réformés tirent donc une fausse conclusion de ce passage, qui ne prouve nullement l'impossibilité d'obtenir de Dieu des dons spirituels, des grâces invisibles et sanctifiantes, par l'intercession de la bienheureuse Vierge, des saints et des martyrs.

« Mais qu'est-il besoin de toutes ces pratiques » pieuses? s'écrient à la fois Luther, Zwingle et Cal- » vin. Le Seigneur a satisfait par sa sanglante mort à » toutes nos offenses : la confession, le sacrement de » pénitence, les satisfactions, le mérite des bonnes » œuvres, les prières pour les morts, sont des doc- » trines superstitieuses; *car le sang de Jésus-Christ* » *nous purifie de tout peché* (2). » Tel est le passage formidable derrière lequel les soi-disant réformateurs se retranchent, avec leurs partisans. — Cela est vrai, leur répondrai-je dans les paroles du même apôtre « au même verset. Si nous marchons dans la lumière,

(1) Liv. IV des *Rois*, chap. II, v. 9.

(2) Joan. *Epist.* II, cap. I, v. 7.

» comme Dieu est lui-même lumière, nous avons une » société mutuelle avec lui. » A quoi S. Jean ajoute : « Si nous confessons nos péchés, le Seigneur est » fidèle et juste pour nous remettre nos offenses, et » pour nous purifier de toute iniquité. «

Ne vous y trompez donc pas, Monsieur le Comte : Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, a satisfait pleinement pour la désobéissance de celui qui le premier a introduit dans ce monde le crime et la mort, qu'il a fait venir sur tous ses descendants. Notre miséricordieux et tout-puissant Rédempteur s'est offert lui-même comme une victime pure, d'un prix infini, pour réparer une offense infinie faite à la souveraine Majesté ; il accorde, par son sacrifice expiatoire, à tous les baptisés, la rémission des peines éternelles que tous les enfants d'Adam, nés pécheurs d'un père coupable, avaient nécessairement encourues. Je dis plus : si nous retombons dans le péché, si nous violons les vœux de notre baptême, ce Dieu clément et infiniment parfait nous promet le pardon de nos offenses, à des conditions indispensables, il est vrai, mais bien douces à remplir pour toutes les âmes que l'ingratitude, le vice et l'impiété n'ont point entièrement dégradées. La première de ces conditions, bien simple et bien facile, c'est d'aimer de tout notre cœur ce Dieu si bon qui nous a tant pardonné, suivant cette déclaration consolante : « Beaucoup de péchés lui » seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (1). » La seconde condition, c'est d'abhorrer le crime, qui nous avilit et qui nous dégrade, puisque son affreux

(1) Luc. cap. VII, v. 47.

résultat est d'effacer en nous l'image de Dieu, qui nous a créés à sa ressemblance dans la justice, dans l'innocence et dans la sainteté. Il nous prescrit lui-même la troisième et dernière condition, à laquelle se rattache le salut de notre âme immortelle : « Si » quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à » lui-même, qu'il se charge de sa croix et qu'il me » suive. »

Concluons, mon cher Édouard, de tant de déclarations formelles, que le précieux sang de Jésus-Christ nous a mérité la grâce d'être purifiés de tous nos péchés par notre participation volontaire à ses souffrances, aux douleurs spirituelles de son crucifiement; oui, ce n'est que par beaucoup d'adversités, de peines et de tribulations, endurées avec patience, que l'on peut entrer dans le royaume des cieux. Soyez assuré, Milord, que si ces épreuves salutaires, que nous devons regarder comme le sujet d'une grande joie, ne sont pas endurées par nous dans ce monde, elles le seront nécessairement dans l'autre, puisque rien d'impur ne saurait entrer dans le royaume de Dieu. L'Église catholique nous enseigne expressément que la grâce douloureuse et purifiante descend après la mort dans les âmes qui ont obtenu miséricorde; que la lumière de Dieu les investit, qu'elle les transforme en de nouvelles créatures, qu'elle les crée une seconde fois. Insensiblement cette lumière divine devient la douceur des yeux qui en étaient auparavant blessés : la pénitence a cessé d'être amère, et le feu de l'amour divin se change en une source inépuisable de délices dans les cœurs dont il a brûlé toutes les passions, où il a entièrement consumé tout ce qui était immoral et corruptible. C'est ainsi que du séjour des purifications

l'âme, rajeunie, s'élève par d'insensibles degrés au séjour bienheureux des béatitudes infinies. — Je reviendrai sur ce sujet important dans ma prochaine lettre; en attendant, je vous embrasse, mon cher Édouard, avec l'attachement le plus sincère.

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XLI.

De Notre-Dame de Sainte-Hermance en Chablais, le 12 février 1817.

Eusèbe d'Adhémar à lord Édouard, comte de Moreland, à Oxford.

Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem
Lugentes campi : sic illos nomine dicunt.
Hic quos durus amor crudeli tabe peredit
Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit; curæ non ipsa in morte relinquunt.
His Phædram Procrinque locis (1)....
Virg. *Æneid.*, lib. vi, v. 440.

Cicéron a dit que tout jugement, quand il est universel, est nécessairement vrai : il faut donc, ajouterai-je, Monsieur le Comte, qu'un tel jugement

(1) Là, sont de vastes champs, nommés champs des douleurs;
Tous ceux qui de l'amour n'ont connu que les pleurs,
Sous des myrtes, qu'à peine un demi-jour éclaire,
Égarent leurs ennuis et leur deuil solitaire.
Leur flamme vit encor, même après le trépas;
Procris, encor jalouse, ici porte ses pas.
Gaston, *trad. de l'Enéide*, liv. vi.

soit intuitif, qu'il appartienne à ces croyances premières que n'a point inventées le raisonnement, mais que tous les hommes ont admises par une espèce de vue intérieure; et la vérité de ces opinions généralement répandues dans tous les temps et dans toutes les régions de la terre se trouve suffisamment constatée par le fait. Le dogme du purgatoire, ou d'un séjour de purification après la mort, est de ce nombre : c'est le dogme du bon sens.

A qui ferait-on croire que l'âme d'un grand coupable, couvert de forfaits, mais touché, dans le cachot obscur où il attend le supplice, des soins compatissants que lui rendent de bons religieux, éclairé par leurs instructions simples, pathétiques et charitables, pénétré enfin de componction, de repentir, de foi en Jésus-Christ, invoquant jusqu'à son dernier soupir le nom du Sauveur du monde, s'élance toujours de dessus l'échafaud dans le sein de Dieu, comme l'âme du martyr (1)?

Certes, la croyance d'une purification après la mort n'aurait pas cessé d'être dans le cœur de tous les hommes religieux, raisonnables et sensés, si les inventeurs de religions de fraîche date n'eussent pris à tâche de l'en effacer.

Ici, Milord, je dois prévenir une question que

(1) Dom Eusèbe d'Adhémar, dont j'ai rédigé la correspondance, écrit ci-dessus qu'aucun homme judicieux ne pourra se persuader que l'âme du plus grand scélérat puisse, à son insu et subitement, être changée en un ange de lumière : il a prouvé, par l'Écriture sainte et par la droite raison, ainsi que

vous ne pouvez manquer de me faire. « N'est-il » pas possible, me demanderez-vous, d'échapper à

par le témoignage de l'Église, qu'un changement moral et graduel doit nécessairement avoir lieu ; que cet amendement progressif exige indispensablement la persévérance; qu'il suppose le concours de notre volonté, une longue et continuelle lutte, un combat intérieur qui se renouvelle chaque jour entre le devoir et les passions, entre la vertu et le vice, entre le bien et le mal qui sont en nous. J'oubliai, en composant cette rédaction, qu'il est un fait opposé à cette assertion; qu'il existe depuis peu une secte qui soutient précisément le contraire : elle compte parmi ses membres des hommes distingués par leur savoir, par leurs richesses et par le rang qu'ils occupent dans la société. C'est en Angleterre qu'elle a pris naissance; d'abord dans le comté d'Exeter, d'où elle s'est répandue dans le Devonshire, dans les provinces de Kent et de Sussex, et à Londres même. L'amour de la vérité m'oblige de dénoncer au public cette secte dangereuse. Je dirai donc ici que le docteur S. .., de l'université d'Oxford, homme de mérite, prédicateur éloquent, théologien subtil et systématique, crut avoir trouvé seul le vrai sens de la révélation; qu'il se hâta de publier cette prétendue découverte, qui n'est autre chose que la prédestination, une élection arbitraire, le don gratuit du salut éternel accordé à un petit nombre de croyants, quelle qu'ait été leur conduite sur la terre. Le docteur fit plus : il réunit dans des assemblées secrètes quelques-uns des membres du clergé anglican, sur l'esprit desquels ses ouvrages et sa prédication lui avaient acquis de l'influence; il exposa devant eux, avec tant d'art et des raisonnements si plausibles, son système monstrueux, qu'il parvint à le leur persuader. Ces hommes crédules et simples, quoique lettrés, embrassèrent la

» cet état intermédiaire, à cette prison d'où l'on
» ne sortira point sans avoir payé jusqu'à la der-

doctrine de leur maître avec tant de bonne foi, de confiance et de sincérité, qu'ils abandonnèrent tous à l'envi leurs riches prébendes, le traitement qu'ils recevaient de l'État, et les revenus de leurs sinécures; qu'ils se contentèrent de leur patrimoine et du bien qu'ils possédaient, satisfaits de prêcher gratuitement cette doctrine illusoire, pour confirmer leur élection. Les plus opulents d'entre eux bâtirent des temples, où ils appelèrent un peuple ignorant, flatté d'avoir pour prédicateurs des personnes à qui leurs grandes propriétés, leur fortune indépendante et leur crédit étendu assuraient une considération générale. Une grande multitude de gens ajoutèrent foi à la prédication de ces missionnaires nouveaux, qui n'exigeaient de leurs acolytes ni l'obéissance aux commandements de Dieu, ni l'exercice des bonnes œuvres, ni la pratique d'aucune vertu. Ces docteurs de mensonge se bornaient à inviter leurs auditeurs au partage de leurs propres espérances, de leurs consolations, et de l'inébranlable assurance qu'ils sont sauvés en vertu d'une éternelle rédemption, quelle que puisse être l'énormité des vices, des crimes et des forfaits dont ils auront souillé leur âme immortelle. Le signe certain de leur élection, c'est le sentiment intime qu'ils en acquièrent par la voix de leurs ministres; et la ferme conviction que le Dieu des miséricordes les a élus de toute éternité, devient pour eux le gage infaillible de leur salut. Le seul devoir qui leur soit recommandé du haut de la chaire, c'est de bénir leur souverain bienfaiteur; c'est de se réjouir de leur délivrance; c'est d'exalter par des chants religieux, par des hymnes et par des cantiques, accompagnés avec des instruments mélodieux, les perfections adorables, l'ineffable cha-

» nière obole? — Certainement, répondrai-je dans
» les paroles mêmes de Jésus-Christ : « Si vous voulez

rité, les compassions infinies du monarque invisible et bienheureux qui les a rachetés au prix de son sang.

Cependant je dois informer ici le lecteur des circonstances singulières qui me firent connaître la secte dont il s'agit, ainsi que les chefs principaux qui la dirigent, et qu'on appelle *antinomiens*, pour qualifier brièvement des hommes qui enseignent une doctrine contraire à la loi de Dieu. Voici quelle fut l'occasion de cette connaissance. J'étais à peine arrivé à Brighton, dans le comté de Sussex, de mon voyage en Italie, que je fus invité à me rendre incessamment au château de H***'x, non loin de Battle et de Hastings, pour m'y occuper de l'éducation de quelques élèves qui recevaient auprès de leurs parents une instruction classique, propre à les mettre en état de suivre à Oxford les cours publics de l'université. La première journée fut consacrée par les chefs de cette intéressante et honorable famille, non-seulement à tracer le plan d'études convenable à mes disciples, mais encore à discuter sur des matières de religion, et à m'exposer le système extraordinaire auquel ils étaient exclusivement attachés. Ils m'apprirent que chaque jour j'entendrais deux sermons improvisés par le père et par la mère de mes élèves ; que des chants religieux, accompagnés avec des instruments de musique, commençaient et finissaient chacun de ces actes de piété ; que le dimanche surtout il se ferait des prédications solennelles dans un temple nouvellement construit aux frais du propriétaire même du château où j'étais appelé à faire ma demeure. « Quel » est le culte que vous professez ? leur demandai-je ; est-ce » celui des Presbytériens, ou celui de l'Église épiscopale ? » — C'est un culte nouveau, me répondit madame de B*** :

» entrer dans la vie, gardez les commandements. »
— Depuis Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume

» il est fondé sur une doctrine récemment révélée, et que » vous comprendrez facilement ; un seul dogme, celui d'une » éternelle élection ; et ce dogme unique n'est nullement » hérissé de morale. Je vous exposerai brièvement nos prin- » cipes religieux. » Je l'avouerai, ma curiosité fut vivement excitée par cette promesse ; et quelque fatigué que je fusse encore d'un long voyage, je redoublai d'attention. Madame de B*** s'exprimait avec tant de justesse et de goût que je ne pouvais me lasser de l'entendre. « L'esprit invisible, bien- » heureux, immortel et souverain, me dit-elle, voulant ma- » nifester ses perfections infinies, mais surtout sa haine pour » le désordre et l'iniquité, sa miséricorde envers sa créature » fragile et imparfaite, arrêta de toute éternité, par consé- » quent avant la chute de l'homme, de sauver de l'éternelle » perdition un certain nombre d'entre les fils d'Adam, ceux » qu'il avait *préconnus* dans son omniscience, pour exercer » envers eux ses indicibles compassions, sans avoir aucun » égard à la conduite qu'ils auraient tenue sur la terre, et » d'envelopper tous les autres dans une condamnation géné- » rale, pour déployer à la fois sa justice et son aversion pour » le péché. Le signe infaillible auquel les élus reconnaissent » qu'ils sont prédestinés par le Ciel, c'est l'assurance intime » qu'ils en reçoivent à la voix de la prédication ; leur perte » devient dès lors impossible ; à l'heure de la mort ils sont » transformés en esprits bienheureux, et toutes leurs iniquités » sont effacées Quant à l'observation des lois, à la rectitude » morale, elle n'est relative qu'à cette courte existence d'ici- » bas. Si je vis selon les préceptes de la tempérance, de la » sobriété, de la charité fraternelle, de la pratique de tous

des cieux souffre violence, et c'est en se faisant violence qu'on le ravit. « Moi, Paul, écrivait aux

» les devoirs que m'impose la société, je prolongerai ma vie, » elle sera exempte de douleurs; je conserverai, j'augmenterai » même ma fortune, par une estimable activité, par une vigi- » lance laborieuse; la prudence et les bienfaits me concilieront » l'estime et l'amitié; mon passage sur la terre ne sera signalé » par aucun désastre. Si au contraire un homme est intempé- » rant, des maladies et des souffrances précoces vengent la » nature. S'il transgresse les lois par le vol de la propriété de » son prochain, par des attentats sur la vie ou l'honneur de » ses semblables, il est jeté dans les fers, il est justement » voué à l'infamie, il traîne dans l'exil et dans la servitude » des jours languissants; ou, condamné à servir d'exemple, » il périt sur l'échafaud. Mais, convenez-en, Monsieur, ajouta- » t-elle, nos vertus ne peuvent valoir que des récompenses » proportionnées à leur imperfection : ce n'est que par intérêt, » par amour de nous-mêmes, que nous tenons une conduite » innocente; et il est tant de séductions, tant de circonstances » imprévues, qui précipitent le jeune homme dans le crime, » que des châtiments terminés par la mort, des supplices tem- » poraires, suffisent bien pour expier les forfaits de l'homme » coupable et malheureux. Avouez, continua-t-elle avec feu, » que la félicité éternelle ne peut être le résultat de la con- » duite que nous aurons tenue, et que rien que la miséricorde » infinie de Dieu ne peut nous obtenir gratuitement le suprême » bonheur. Il a daigné nous l'annoncer lui-même : il veut que » l'on prêche le pardon accordé à l'homme criminel, et il » marque lui-même du sceau de la rédemption tous ceux qui » reçoivent avec foi et sans le moindre doute l'assurance de » leur salut éternel »

» Colossiens l'apôtre des Gentils, je me réjouis dans
» les souffrances que j'endure maintenant pour

Elle avait cessé de parler; sa voix harmonieuse, son langage animé, ses expressions où le goût, l'élégance et la justesse le disputaient à la vigueur, à l'ordre et à la subtilité du raisonnement, se répétaient encore à mon oreille : mais je restais muet d'étonnement; j'étais incapable de trouver des paroles propres à peindre l'extrême surprise que m'avait causée un discours si étrange. Elle s'en aperçut, et me demanda avec quelque embarras ce que je pensais de sa doctrine. Je la priai de me dire sur quelle autorité elle appuyait cette croyance nouvelle, entièrement contraire à celle de l'universalité des Chrétiens. « Sur les onze premiers chapitres de l'épître de » S. Paul aux Romains, me dit-elle; c'est là que se voit en- » seigné si clairement le dogme de la prédestination, d'un salut » électif indépendant de la volonté de l'homme, qu'il est im- » possible de refuser son assentiment à une vérité divine, » exposée aussi positivement. — Vous vous êtes totalement » méprise, Madame, lui dis-je, sur le but que se proposait » l'apôtre des nations, et sur le sens de cette admirable épître, » que l'on peut regarder comme le cours le plus complet de » morale. Il ne s'agit dans les chapitres que vous m'indiquez » que de l'exclusion temporaire des Israélites qui avaient cru- » cifié le Fils de Dieu, rejeté le salut que leur annonçait le » Sauveur du monde, et désiré que son sang fût sur eux, sur » leurs enfants et sur leur nation. » Je prouvai à Madame de B*** que, dans cette lettre de S. Paul à l'Église de Rome, il n'est nullement question d'un choix spécial d'individus, d'une prédestination personnelle, de l'élection que Dieu aurait faite d'un certain nombre d'hommes privilégiés, pour les introduire après la mort dans son royaume céleste, sans avoir

» vous; j'accomplis dans ma chair ce qui manque
» aux souffrances de Jésus-Christ, en souffrant moi-

égard a leurs vices ou à leurs vertus, et quelle qu'eût été la conduite qu'ils auraient tenue dans cette carrière d'épreuves; tandis qu'également indifférent au mérite ou à l'indignité du plus grand nombre des âmes humaines, il les aurait enveloppées par un décret éternel dans une condamnation générale. « Un système aussi injuste, continuai-je, est non moins con-
» traire aux perfections morales de la Divinité qu'aux passages
» les plus formels de l'Écriture sainte, qui déclare que la
» volonté de Dieu est que tout homme puisse être sauvé; qu'il
» est devenu l'auteur d'un salut éternel pour ceux qui lui
» obéissent; que nous devons être les imitateurs de Dieu,
» comme ses enfants bien-aimés, et nous efforcer sans cesse
» de devenir parfaits comme notre Père céleste est parfait.
» Voyez, dis-je à Milady, combien votre indifférence pour la
» morale chrétienne est en opposition avec les préceptes de
» Jésus-Christ; avec les chapitres v, vi et vii du plus beau
» des sermons qui furent jamais prononcés; avec son discour
» sur les béatitudes, dans lequel, assis sur une montagne
» pour être mieux entendu, le Seigneur expose avec ordre les
» vertus évangéliques. Enfin, votre dogme d'un salut indépen-
» dant de notre volonté, ajoutai-je, est diamétralement op-
» posé à l'esprit de l'épître de S. Jacques, ainsi qu'à cet aveu
» de S. Paul : *Je garde en toutes choses une exacte tempé-*
» *rance*, écrit-il aux Corinthiens, *afin que je gagne la palme*
» *immortelle qui m'attend, la couronne incorruptible; je*
» *traite rudement mon corps et je le réduits en servitude, de*
» *peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-*
» *même réprouvé.* »

Ce ne fut point sans une consternation visible que lady B***

» même pour son corps qui est l'Église. » Passage bien digne d'être remarqué, puisqu'il établit de

vit renverser de fond en comble l'édifice aérien qu'elle avait élevé avec tant de confiance sur les onze premiers chapitres de l'épître de S. Paul aux Romains; elle put en douter d'autant moins que je lui fis observer la confirmation du sens historique qui se rapporte uniquement aux Juifs, et que je lui fis comprendre tout le plan de cette intéressante épître, qui a si peu trait à l'éternité, à l'élection arbitraire des âmes, ou à leur réprobation absolue, que l'apôtre termine le onzième chapitre par cette merveilleuse révélation : « Je ne veux pas, mes » frères, que vous ignoriez ce mystère, que Dieu n'a pas per» mis qu'une partie des Juifs soit tombée dans l'aveuglement, » que jusqu'à ce que la multitude des nations soit entrée » dans l'Église, et qu'ainsi tout Israël sera sauvé — *Ils* » *verront*, est-il dit ailleurs, *le Fils de l'homme venir dans* » *les airs avec une grande puissance; ils reconnaîtront celui* » *qu'ils auront percé, et ils se lamenteront comme une mère* » *qui pleure son fils unique.*—Je crois, me dit alors lady B** , » que votre interprétation vaut mieux que la mienne. Nous » avons deux textes plus formels, et qui ne peuvent se rap» porter qu'au dogme de notre nouvelle Église. Dans le livre » de Job, chap. xiv, v. 14, il est dit : *Dans cette guerre où* » *je me trouve tous les jours, j'attends que mon changement* » *arrive;* et plus bas on lit : *Seigneur, vous tendrez votre* » *main droite à l'ouvrage de vos mains; vous m'avez par*» *donné mes offenses et vous avez guéri mon iniquité.* » — Je lui répondis alors que Job n'avait pas, aux yeux mêmes de Dieu, son égal sur la terre pour la droiture et l'intégrité; qu'il avait vécu dans l'innocence, et que son cœur n'avait aucun vice, aucun forfait à se reprocher; qu'il attendait donc à

la manière la plus positive la doctrine des œuvres de surérogation, tournée en ridicule par les commu-

la fin de sa vie ce salut glorieux qui est le prix des bonnes œuvres, de la foi et des vertus qui l'avaient si éminemment distingué par dessus tous les hommes : aussi termine-t-il cette déclaration, en disant avec une ferme assurance : *Je sais que mon rédempteur est vivant; qu'il demeurera le dernier sur la terre; et qu'encore qu'après ma mort les vers aient rongé ma chair, je verrai Dieu de mon corps; mes propres yeux le verront*, ajouta-t-il avec une sainte joie, *et je serai transformé à sa ressemblance.* » Voilà, Milady, continuai je, voilà le » changement qui devait arriver à Job : il l'attendait avec in- » certitude, comme la conséquence de son amour pour » Dieu, pour la justice et pour l'équité; comme la suite né- » cessaire des habitudes vertueuses qu'il avait contractées » toute sa vie. Et il est si vrai que le méchant ne peut espérer » ce changement moral, involontaire et subit, après sa mort, » qu'Isaïe s'est écrié : *malheur à la race corrompue! La- » vez-vous purifiez-vous, cessez de faire le mal et apprenez » à faire le bien, si vous voulez que l'Éternel vous pardonne.* » Et pour faire comprendre à l'homme impie que son espé- » rance périra, le prophète emploie ces expressions énergiques : » — l'Éthiopien et le More peuvent-ils changer leur peau ? Le » léopard peut-il effacer ses taches et la variété de ses cou- » leurs? Comment donc vous, qui n'êtes accoutumés qu'à faire » le mal, pourriez-vous tout à coup apprendre à faire le bien? » Quand j'eus achevé cette réponse, j'aperçus quelque abattement et de la pâleur sur le visage de Milady, naguère si serein. Elle se promena avec agitation dans la chambre où nous étions, les bras croisés sur la poitrine. Peu après, se retournant vers moi, elle me dit avec un ton d'effroi : « Monsieur de...., si

nions dissidentes. En effet, nous comprenons par les souffrances volontaires de S. Paul pour tous les

» votre doctrine est véritable, je suis damnée ! » Je voulus alors détourner un instant le sujet de notre conversation, sans abandonner cependant une matière aussi grave; et je lui demandai ce que le docteur S..... , l'inventeur de cette doctrine hétérodoxe, faisait pour la soutenir. « Il nous a abandonnés, me » répondit-elle, après nous avoir lancés dans la voie o' nous sommes demeurés plus constamment que lui. Tenez, ajouta Milady » en me remettant un pamphlet du docteur, si vous êtes curieux de le lire, le voilà. » Je le garde encore, ce pamphlet singulier, et jamais je ne pourrai m'en dessaisir. Voici la fin de cette lettre, que le docteur S..... adresse au public : « J'ai conduit mes disciples et mes amis dans des routes perdues : j'ai reconnu trop tard le danger, j'ai vu le précipice; » j'ai crié à mes frères qui s'avançaient toujours davantage, » de rebrousser chemin, de retourner à la loi de Dieu, à » l'Église épiscopale et à la foi de nos pères. Ils ont souri de » pitié; ils se sont arrêtés néanmoins, avec quelque hésitation, » à l'ouverture du gouffre. La frayeur d'un côté, et de l'autre » la fausse honte, les retenaient encore indécis sur le bord » dangereux; mais le démon de l'orgueil, profitant de leur » incertitude, et craignant leur repentir, les a poussés dans » l'abîme. » Dirai-je enfin qu'un des adeptes de cette secte pernicieuse, ayant accompagné à Naples M D....., l'un des plus riches banquiers de Londres, s'abandonna à je ne sais quelle horrible instigation, et poignarda son maître; que le gouvernement anglais demanda au gouvernement napolitain l'extradition de l'assassin, qui, pendant son séjour à Newgate, était rempli d'espérance? « J'ai mérité la mort que les lois » m'infligent, dit-il à lady B....., qui était allée le visiter

membres de l'Église, que Dieu a tellement pour agréables la compassion, la charité fraternelle, qu'il reçoit les douleurs, les souffrances, que la vue des égarements de nos frères nous fait ressentir, comme autant de satisfactions que nous lui offrons les uns pour les autres; nous y voyons que Dieu inspire à ses serviteurs le désir de s'affliger dans le jeûne, dans l'humiliation, de se couvrir de sac et de cendres, non-seulement pour leurs propres péchés, mais encore pour ceux des autres hommes : nous y reconnaissons que celui qui nous a tant aimés que de donner sa vie pour nous, ne peut rien refuser à ceux qui, par amour pour lui, s'affligent pour leurs frères; qu'il accepte miséricordieusement l'humble sacrifice de nos mortifications volontaires en diminution des châtiments plus rigoureux qu'il préparait aux pécheurs.

Et c'est ainsi qu'un Dieu infiniment juste et saint, qui ne fait acception de personne, mais qui exauce toujours l'objet de toute son affection, honore son Fils unique dans la communion de ses membres, tellement que, satisfait par les uns, il daigne s'adoucir envers les autres. C'est encore ainsi, mon cher Édouard, que vous pouvez faire votre purification sur la terre par l'entière abnégation de vous-même,

» dans sa prison; je saurai mourir : je suis rempli de consolation dans l'assurance heureuse de ma félicité. J'attends » que mon changement arrive; car le Seigneur a guéri mon » iniquité. » Lady B....., à son retour de Newgate, dit avec satisfaction à quelques personnes qui lui demandaient l'état moral du coupable : « il est mort comme un saint. »

par la pénitence, par la commisération, par la prière et par l'humilité : souvenez-vous que les peines que nous ressentons dans cette vie pour nos frères et pour nous sont néanmoins infiniment plus faciles à porter que les tourments de la vie souffrante dans le séjour intermédiaire. Efforçons-nous donc, vous et moi, dès à présent, de renoncer au monde et à nous-mêmes. Je dois le repéter ce mot d'un martyr : *Point de croix, point de couronne.* N'oublions jamais que, tant que l'on n'est pas affligé d'avoir offensé Dieu, l'on n'est pas encore digne de jouir de sa présence immédiate ; et que ce n'est que par beaucoup de tribulations que le Fils de Dieu lui-même, froissé pour nos forfaits, et portant nos iniquités sur le bois de son supplice, a été glorifié, Hélas! ceux qui se flattent d'être dispensés de souffrir dès ce monde, soit pour les iniquités de leur prochain, soit pour leurs propres offenses, et qui espèrent acquérir la vie éternelle à meilleur marché, se trouveront horriblement surpris au sortir de cette vallée de larmes, en traversant la région de l'ombre de la mort.

J'ai dit, Milord, que tout homme sage, tout vrai chrétien, doit s'efforcer d'achever sa purification pendant cette vie, non-seulement parce qu'en différant de nous convertir entièrement à Dieu, nous rendons cette indispensable conversion toujours plus difficile, mais encore parce qu'il est infiniment moins douloureux pour nous de faire cette pénitence dès à présent, que dans le séjour invisible où nous devons passer comme par le feu, et acquitter la dette tout entière, parce qu'enfin la mort peut nous prévenir avant que le travail de la pénitence soit parvenu à son terme, et qu'il n'est pas d'autre moyen de mourir

dans la grâce de Dieu que la pénitence, qui seule peut nous ouvrir les portes du ciel.

Pourquoi donc hésiter à entreprendre cette œuvre nécessaire, que tout homme bien né s'est tant de fois proposé d'accomplir? Si nous recherchions attentivement la cause réelle des ennuis, des inquiétudes et des chagrins que nous éprouvons sans cesse dans cette vie et qui paraissent être notre partage ici-bas, nous la trouverions dans une application excessive à des intérêts sordides, dans de criminels attachements, dans des passions déréglées qui égarent notre raison et que la conscience nous reproche. Nous reconnaîtrions que notre âme, faite pour Dieu sa véritable fin, ne peut-être heureuse dès à présent que par la possession de son bien suprême, de celui qu'elle doit aimer par-dessus tout; et qu'elle se livre tout entière à des soucis cruels, à des peines déchirantes, lorsqu'elle aime plus que Dieu ce qui est sujet à la mort.

Cependant, mon cher Édouard, puisqu'une seule passion désordonnée suffit pour nous rendre malheureux au sein même des plus douces jouissances, puisqu'elle peut remplir d'amertumes et de regrets le court espace de cette vie, considérez combien cette même passion augmentera d'intensité, si, après en avoir été tyrannisés sur la terre, nous permettons qu'elle nous accompagne au delà du tombeau. Alors, hélas! mais alors seulement, commencera la tempête pour notre âme : dégagée des liens matériels qui l'entravaient dans ses mouvements, n'étant plus distraite par les soucis de la vie présente, ni bercée dans un repos trompeur par les illusions magnifiques des sens, cette âme immortelle, que son union à un corps stupide et grossier ne tiendra

plus assoupie, se réveillera avec effroi de son sommeil léthargique; et, se sentant privée de son véritable objet par des pentes vicieuses, par de coupables inclinations qui combattent en elle les impressions de la grâce divine, elle se trouvera dans une extrême anxiété, pleine de souvenirs douloureux et de désirs immenses que l'exquise sensibilité dont elle fut douée pour être susceptible du souverain bien, ne rendra que plus pénibles et plus ardents.

Efforçons-nous l'un et l'autre, Milord, d'échapper dès à présent à cette situation effrayante, qui présente l'idée de la désolation de l'âme; je l'ai décrite dans le sentiment de la plus exacte vérité. Eh bien! mon cher Édouard, cette situation deviendra infailliblement la nôtre, si nous différons jusqu'à la mort d'entrer dans les voies de la miséricorde de Dieu. C'est dans un état semblable que le prophète-roi, apprit à élever jusqu'au ciel ces prières enflammées, ces hymnes touchantes, ces cantiques admirables(1), où il publie son impuissance de faire le bien, son désir constant de se dégager des liens du péché qui le retiennent captif, et l'impossibilité absolue de les rompre, sans un secours céleste. A peine a-t-il obtenu d'en-haut la délivrance qu'il avait implorée nuit et jour en inondant sa couche de larmes, qu'il reconnaît par des chants de joie, de gratitude et de bénédiction, que Dieu est un libérateur infini des

(1) Lisez surtout les psaumes 41, 50, 62, 83, et particulièrement les sept psaumes de la pénitence, ainsi que le *De profundis*.

misères infinies; qu'il est un sauveur tout-puissant, le rédempteur véritable qui rend la liberté aux captifs, et qui nous délivre à jamais de la condamnation et des peines éternelles. — Oui, Milord, il faut les avoir réellement senties dans soi-même ces profondes misères, il faut s'être vu chargé de chaînes pesantes, et incapable de les briser, pour connaître tout le prix de la rédemption qui nous est acquise par le sang de la nouvelle alliance. On a vu l'enfer en soi; l'on a crié du fond de l'abîme; on a invoqué Jésus-Christ comme son Dieu, comme son refuge unique, comme son suprême défenseur, sans lequel il n'est aucun salut dans le ciel ni sur la terre. C'est alors que le Seigneur est véritablement glorifié; alors, éclairé non-seulement par les preuves historiques, mais encore par une expérience intérieure, nécessaire, et infiniment heureuse, on reconnaît avec tous les chrétiens que Jésus-Christ est le Dieu du cœur, qu'il est le sauveur de l'âme, qu'il est notre puissant rédempteur.

Souvenez-vous sans cesse, mon cher et bon Édouard, de la déclaration positive que fait ici votre ami sincère, le vieux Adhémar, déclaration fondée sur le témoignage de l'Église chrétienne, sur l'autorité des auteurs divinement inspirés, et sur les écrits nombreux des Pères apostoliques, que quiconque dans cette vie mortelle n'a point passé par l'état d'épreuves spirituelles que je viens de décrire, et meurt néanmoins dans le désir et dans l'amour de Dieu, doit inévitablement y passer dans l'autre, et subir cette purification au delà du tombeau, sans quoi il ne glorifierait pas sensiblement Dieu, comme son Sauveur, dans une vie éternelle.

Digitized by Google

En effet, Milord, le rafraîchissement et l'aridité, la souffrance et le soulagement, sont des choses relatives : pour jouir d'une souveraine consolation, il faut avoir éprouvé une désolation extrême ; d'où je conclus que ceux qui dès cette vie n'ont point ressenti cette douleur profonde dont le souvenir de nos infidélités, la conviction intime de nos dispositions vicieuses et de notre démérite auprès de Dieu, viennent nous pénétrer dans les moments heureux où la grâce divine nous éclaire, éprouveront après leur mort ces regrets amers et ces angoisses cuisantes par lesquels ils doivent expier l'énormité de leur ingratitude, et l'oubli d'un Dieu qui les a aimés d'un éternel amour. Ne serait-il pas, en effet, absurde de vouloir que l'on consolât infiniment ceux qui n'auraient point été infiniment affligés ? et les souffrances spirituelles ne sont-elles pas nécessaires pour nous rendre susceptibles du sentiment qui leur est opposé, celui d'un bonheur qui n'aura point de bornes ? Oui, mon cher Édouard, cet état de mortification par lequel nous sommes sacrifiés au monde et à nous-mêmes, dans le siècle présent ou dans le siècle à venir, est une souveraine miséricorde ; c'est le fondement de la félicité, c'est la base de la plus sublime béatitude.

Dieu ne frappe jamais que pour guérir : ce n'est pas volontiers qu'il afflige les enfants des hommes et s'il permet que nous éprouvions des douleurs infinies, ou dans ce monde, ou dans l'autre, c'est pour nous rendre capables de nous élever au ciel sur les ailes de l'amour divin, de nous asseoir sur des trônes de lumière, d'être parfaits comme lui-même est parfait, et de partager sa gloire.

Digitized by Google

Ne croyez pas néanmoins, Monsieur le comte, que, dans ce continuel et pénible travail, dans ce train de guerre qui nous est ordonné sur la terre, nous soyons seuls à résister à nos ennemis spirituels : l'esprit de Dieu nous aide dans nos faiblesses, il prie lui-même au-dedans de nous par des soupirs qui ne peuvent s'exprimer. Tous les fidèles qui sont sur la terre, et tous les saints qui sont dans le ciel, nous présentent la palme de la victoire; ils se placent invisibles à nos côtés, quand nous combattons le bon combat de la foi; ils soutiennent nos mains lorsque nous prions, de peur qu'elles ne se lassent et ne s'appesantissent. Ils ne nous quittent point, si nous persévérons dans la pratique des bonnes œuvres, dans l'exercice de la charité, et dans la prière, qu'ils ne nous aient conduits à la porte du ciel.

Je n'ajouterai rien de plus sur ce sujet : la conscience de tous les hommes leur dit assez, après un mûr examen, surtout à leur dernière heure, que tant qu'ils n'ont point le plus profond regret d'avoir offensé Dieu, tant que ce Dieu saint et juste, qui est seul notre souverain bien, n'est point dans toutes leurs pensées et dans tous leurs désirs, tant qu'ils ne peuvent point dire avec S. Paul, *Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain,* ils ne sont point encore dignes de jouir de sa présence.

Je pense maintenant, Monsieur le comte, que tout ce que j'ai dit de l'invocation des saints, de l'intercession de la Vierge divine, de la purification après la mort, me fera regarder par ceux de mes amis qui sont déistes ou protestants, comme un homme fanatique, enthousiaste et superstitieux, qui trace pour le salut une route difficile, plus labo-

rieuse mille fois ou du moins plus incommode que celle des prétendus réformés. Cependant, si je parviens à démontrer que les doctrines d'Arius, de Luther, de Zwingle et de Calvin sont stériles, et totalement dépourvues de ces deux calmants que l'auteur adorable de notre vie accorde à l'humanité, l'espérance et la consolation, j'aurai prouvé que la doctrine catholique, indépendamment de son éternelle vérité, est infiniment préférable pour le bonheur de la vie présente.

Chez les nations où le protestantisme s'est introduit, l'amour filial, la tendresse conjugale et maternelle, la douce amitié, ne passent pas le tombeau, sur les bords duquel ces affections vertueuses disparaissent et s'évanouissent pour toujours. Ainsi, frères, époux, pères, mères et enfants, ils se quittent tous aux portes de la mort. Ils croient, sans doute, à la résurrection; mais, jusqu'à ce jour du rétablissement de toutes choses, qui peut sans effroi envisager une aussi longue séparation? Leur espérance unique, en attendant cette réunion éloignée, est de mêler leurs cendres avec celles de leurs proches, de perpétuer pour ceux qui survivent les arides souvenirs qu'entretiennent les beaux-arts : aussi le savant pinceau du peintre, l'habile ciseau du sculpteur, l'ingénieux talent du poète, sont-ils employés tour à tour pour modérer des douleurs inconsolables et prévenir le désespoir.

Qui le croirait, Milord? tout terrible qu'est le roi des *épouvantements*, armé de sa faux impitoyable, son cortége est plus affreux encore : jamais la peinture ni la poésie n'ont pu trouver de couleurs propres à tracer même une faible image de l'*indifférence*

et de l'*oubli*, monstres hideux nés du protestantisme et de la froide raison, je veux dire de la raison individuelle, à jamais séparée de la foi. A peine les hommes plongés dans l'affliction sont-ils atteints du poison funeste que répandent sur les cœurs infidèles ces deux compagnons ordinaires du trépas, que les uns, n'ayant plus aucune espérance légitime de jamais revoir ceux qu'ils avaient le plus tendrement aimés, s'abandonnent à des regrets qui se renouvellent sans cesse, et qui finissent par consumer leur santé et abréger leurs jours, le temps de leur vie qui s'écoule depuis qu'ils ont perdu les objets de leur affection n'étant plus pour eux qu'une longue mort; et que les autres, naturellement moins sensibles ou plus insouciants, s'efforcent de bannir le chagrin par les affaires et par les distractions :

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole;
Le temps ramène les plaisirs.

En effet, dans les communions dissidentes (1), il n'est point de fête pour les trépassés; point de solennités anniversaires qui rappellent au cœur les objets

(1) Je crois l'avoir dit quelque part dans cet ouvrage, les partisans de Luther, de Calvin, surtout les Sociniens et les Rationalistes, arrachent stupidement des annales de l'humanité le feuillet de la naissance et celui de la mort; ils nient non-seulement le péché originel et la chute primitive, mais encore la purification après la mort, ou l'existence du séjour invisible et intermédiaire. Au lieu de commencer et de continuer l'histoire du genre humain, le calvinisme y laisse une

du plus saint attachement; point de jour exclusivement consacré à pleurer sur leur tombe, ou plutôt à offrir la victime pure sur l'autel, l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde, et dont le sacrifice expiatoire ouvre aux âmes décédées les portes du ciel, transporte graduellement nos épouses et nos fils, nos sœurs et nos frères, dans le sein des miséricordes célestes, et change les souffrances qu'ils enduraient en des félicités ineffables.

Voyez cependant, Milord, quels avantages infinis résultent de cette pieuse intercession, dans l'Église catholique, pour ceux qui exercent cette bienfaisante prérogative, et combien la charité s'accroît par les prières ardentes que l'amour conjugal ou paternel élève vers le ciel en faveur d'une épouse, d'une fille ou d'un fils, du bonheur desquels il s'occupe avec un si pur désintéressement. N'est-ce pas ainsi que nos amitiés s'immortalisent, et que l'amour triomphe de la mort? Considérez de plus combien cet appel

lacune désespérante ; il jette un voile tellement épais sur la continuation de l'existence de l'homme au delà du tombeau, que le célèbre Priestley enseigne positivement que l'homme meurt tout entier, corps et âme, et que le Dieu créateur les ressuscitera tous deux en même temps pour les appeler à subir le jugement dernier. Les autres Protestants, et c'est incomparablement le plus grand nombre, croient que l'âme, séparée de son corps, demeure ensevelie dans un profond sommeil, qu'elle repose dans une entière inertie, et qu'elle dort inaccessible à toute réflexion, à toute pensée, à tout souvenir, jusqu'à ce qu'elle se réveille de cet état léthargique, pour se réunir au corps impérissable qu'elle doit animer.

aux miséricordes éternelles ennoblit notre cœur; combien il ajoute de dignité à la nature humaine, en nous rendant les imitateurs heureux de celui qui intercède et que nous a dit : *Je prierai mon père pour vous;* qui nous recommande lui-même expressément d'adresser au ciel de continuelles supplications les uns pour les autres. Nous nous élançons alors dans les lieux très-hauts, d'où nous faisons descendre de célestes rafraîcihssements dans l'âme des objets de notre sincère affection. Et quelle preuve plus touchante de notre fidélité pouvons-nous donner à ceux dont les tendres adieux ont imploré notre souvenir, et sur les lèvres mourantes de qui nous avons recueilli, avec leur dernier soupir, cette juste demande : *Priez pour moi!* Enfin quel témoignage plus solennel pouvons-nous rendre à la croyance de l'immortalité de l'âme, à notre confiance dans les promesses de Dieu, à notre foi en ses miséricordes infinies!

Parlerai-je ici, mon cher Édouard, d'un autre point de vue sous lequel notre active intervention en faveur des âmes souffrantes vient se présenter à l'esprit d'un homme généreux, dont la pensée s'est agrandie par l'amour de la vertu, et qui embrasse comme des motifs de la plus haute importance les avantages nombreux que notre fervente intercession, accompagnée d'aumônes et de bonnes œuvres, doit procurer à l'ordre social? Jamais, certes, ni la peinture touchante des campagnes des pleurs dans le Dante, ni celle du champ des larmes et des regrets dans Virgile, que le poëte de Florence a imitée, ne présentèrent la plus faible idée du séjour invisible, spirituel et mystérieux de la purification, où vien-

nent se réunir la gradation des douleurs en raison des fautes que les âmes ont commises, et les impressions consolantes de la charité que nous leur témoignons, et l'heureuse espérance d'une vie meilleure. Qu'il est social, moralement utile et salutaire, ce dogme sacré par lequel l'Église catholique nous enseigne que les bonnes œuvres des vivants hâtent la délivrance des trépassés! que cette doctrine est attendrissante! comme elle sert merveilleusement à renouer ces doux liens brisés par le trépas, à rétablir ce commerce intime d'affection, d'estime et de bienfaisance, qui doit exister désormais entre l'épouse et l'époux, entre le fils vivant sur la terre et le père décédé, entre la mort et la vie! Ainsi la religion porte les mortels à la vertu par l'attrait de l'amour : c'est ainsi qu'elle nous apprend qu'en partageant notre superflu avec le misérable, nous contribuons à retirer d'un séjour de peines et de douleurs ceux que nous aimons; car nous lisons dans l'Écriture sainte ce précepte : « Sème ton pain sur les eaux. » — « Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du » juste, » disait Tobie à son fils. Non que les fidèles décédés aient besoin d'aucune nourriture terrestre; car ils se fortifient d'un breuvage invisible, ils se nourrissent d'un aliment qui ne périt point. Pour comprendre ces passages, observez, Milord, qu'au temps de l'exil des tribus d'Israël, notre puissant Rédempteur n'avait point encore acquitté par son sang précieux la coupable dette que tous les hommes en Adam avaient contractée; que la multitude immense des captifs était encore renfermée dans la prison d'où l'on ne sort point que l'on n'ait payé jusqu'au dernier sou; que, dans ce séjour invisible, ils

avaient besoin d'un aliment immatériel, tel que les prières, l'intercession, les bonnes œuvres que les fidèles font pour les morts, qui ne sont qu'en apparence désunis du corps spirituel de l'Église, vu que ce corps est un et ne saurait être divisé. Remarquez encore que les âmes des morts dont il est parlé dans le livre de Tobie, étaient décédées dans la foi, et que la foi, qui les avait sanctifiées sur la terre, ne meurt jamais, qu'elle les faisait vivre, après le trépas, d'une vie éternelle: Observez enfin que, dans les jours de la captivité des Hébreux, c'était une œuvre charitable que de déposer des aliments sur le tombeau des saints; que ces aumônes, distribuées aux veuves, aux orphelins et aux pauvres, servaient à réparer les forces épuisées des indigents qui venaient verser des larmes, intercéder auprès du Dieu des consolations, et le prier nuit et jour sur la fosse de leurs bienfaiteurs.

« Il faut reconnaître avec admiration, me direz-
» vous peut-être, Monsieur le comte, que l'Église
» qui combat, réunie à celle qui triomphe, pour
» intercéder en faveur des âmes souffrantes, leur
» offre tant de moyens de grâce et de secours spiri-
» tuels, que l'époque de leur délivrance doit en être
» fort accélérée : mais j'avouerai avec la même sin-
» cérité que les fidèles qui travaillent à leur salut
» sur la terre, ne me paraissent pas aussi bien par-
» tagés; qu'ils ont moins de ressources pour sortir
» vainqueurs d'une épreuve décisive, où il y va de
» l'éternité. »

Votre remarque me paraîtrait juste, Milord, répondrai-je, s'il n'avaient pas sans cesse auprès d'eux jusqu'à leur dernière heure une source inépuisable

de pénitence et de conseils salutaires : je veux dire *la confession*, qui est à l'Église militante précisément ce que *l'intercession* est à celle qui souffre dans le lieu des purifications; ce que je vais expliquer en peu de lignes, et ne doit pas vous paraître une digression oiseuse et déplacée, puisque c'est ainsi que se complète le plan de la rédemption, dont les différentes parties sont tellement liées, cohérentes et analogues entre elles, qu'elles ne forment qu'un seul tout, un ensemble admirable; l'Église de Jésus-Christ, en un mot, dont notre grand Dieu est le fondateur.

Voyez, en effet, Milord, cette âme inquiète, ou déchirée par le repentir, ou agitée par les passions qui lui font la guerre, ou près de succomber aux plus séduisantes tentations, ou battue enfin par les orages du doute, de l'infidélité et des fausses croyances : elle trouve dans le tribunal de la pénitence, toujours ouvert à ses vœux, un asile inviolable, un refuge assuré, un bouclier impénétrable qu'elle peut opposer à tous les traits de ses ennemis spirituels. Il y a tant de consolation à exposer ses peines secrètes; il y a tant de sûreté dans les aveux que la Divinité seule peut ouïr, ces fautes humiliantes, il est si heureux de pouvoir les confesser à quelque homme supérieur, à un prêtre respectable, vraiment religieux, à la fois indulgent et sévère, prudent et discret, dont la conscience tranquille nous fortifie, nous fait participer au calme dont il jouit, et nous dirige dans les sentiers pénibles du repentir, que j'ose l'assurer, il n'est personne qui ne pût parvenir avant la mort à la sanctification, s'il s'approchait régulièrement du tribunal de la pénitence, s'il confessait humblement les péchés qu'il a commis, et jusqu'à

ses plus secrètes pensées, jusqu'à ses projets sages ou insensés, pour être pesés dans la balance du sanctuaire. Quelle charité dans le confessionnal! quelle dignité dans le sacerdoce! quelle divine autorité dans l'absolution! N'est-ce pas une preuve indubitable de la divinité de la religion catholique, de la sainte austérité de ses institutions, que cet ascendant irrésistible qui arrêta le grand Théodose à la porte de la cathédrale de Milan, et plus d'un roi puissant devant les autels de la communion, dont la pénitence seule leur ouvrit l'accès, en les réconciliant avec l'Église, avec leur conscience et avec Dieu? Puissance merveilleuse, qui peut attendrir un cœur pétrifié, arracher l'or à l'opulent insensible pour le verser dans le sein de l'indigent! Puissance auguste et qui surmonte tout, dès qu'il s'agit de consoler une âme ou de l'éclairer! Puissance divine, qui, à l'aide des inspirations de l'Esprit saint, parvient à s'insinuer doucement dans les consciences, tantôt pour y saisir de funestes secrets, tantôt pour en arracher la racine des vices! Source intarissable d'amendement et de repentir, de tout ce que Dieu aime le plus après l'innocence! Voyez, mon cher Édouard, voyez le vertueux ministre d'un Dieu de charité debout à côté du berceau de l'homme qu'il bénit, qu'il baptise et qu'il marque du signe sacré de la rédemption : vous le verrez encore debout, ce confesseur fidèle, à côté du lit de mort; vous l'entendrez au milieu des plus tendres adieux d'une famille éplorée, prononcer ces mots d'absolution, de grâce et de paix, ces paroles pathétiques, *Ame chrétienne, partez.* C'est ainsi que la confession est pour les membres de l'Église qui combat, ce que sont, pour les âmes décédées et

souffrantes, l'intercession puissante des saints, le sacrifice expiatoire de la messe, ainsi que les prières, les aumônes et les vœux que fait pour leur soulagement et pour leur délivrance l'Église militante. Il y a donc parité de moyens de salut, de grâces et de secours, pour les âmes décédées et pour celles qui luttent encore ici-bas contre leurs ennemis spirituels, contre les tentations du monde, et contre leurs propres passions.

Je ne puis, Milord, terminer cette correspondance sans admirer la beauté de cette religion pure et sans tache, si féconde en consolations, si riche d'espérances, si profondément empreinte de l'esprit de charité, qu'il est impossible de ne pas reconnaître à ce caractère céleste que Dieu en est l'auteur; suivant ces paroles de l'évangéliste, *Dieu est amour*. A peine, en effet, le christianisme parut-il sur la terre, que son caractère distinctif fut la charité. « Voyez comme ils s'aiment, disait-on; ils » n'ont qu'un cœur et qu'une âme. » S. Leu dit : « Aussitôt qu'il y eut des chrétiens dans le monde, » le monde les aima. » L'affection la plus tendre unit bientôt des familles qui vivaient auparavant dans l'indifférence ou dans la désunion. La pauvreté ne fut plus un opprobre; l'esprit de pauvreté fut honoré dans celui qui voulut être pauvre pour que nous fussions riches, et qui choisit parmi les pauvres et les plus méprisés d'entre les hommes ceux qu'il aima le plus. Il s'attacha surtout à rappeler les âmes décédées au souvenir de ceux qui les auraient mises dans un profond oubli. Oui, Jésus-Christ désira de ranimer dans le cœur des vivants les sentiments de bienveillance et d'affection qu'avaient

inspirés les vertus de leurs pères pendant qu'ils étaient au monde; et non-seulement le Sauveur miséricordieux ne voulut point que les mourants fussent oubliés, trait d'indifférence ou d'ingratitude qui affecte les hommes si douloureusement dans les derniers moments de la vie (1), mais encore *il alla lui-même annoncer l'évangile aux morts, afin qu'ayant été punis devant les hommes selon la chair, ils reçussent devant Dieu la vie de l'Esprit.* C'est ainsi que s'exprime S. Pierre, qui avait dit dans le chapitre précédent : « Jésus-Christ, ayant été ressuscité » par l'Esprit, alla prêcher aux esprits qui avaient » été incrédules au temps du déluge, et qui étaient » retenus en prison. »

Aussi l'Église catholique, qui est la colonne de la vérité, a t-elle conservé précieusement le précepte apostolique de prier pour les morts. C'est aux chrétiens qui en ont fait la sainte expérience, à nous dire avec quelle puissance le sacrifice de la messe, l'invocation des saints, et les aumônes faites en vue de soulager l'âme de l'objet que l'on regrette, contribuent à adoucir la violence de la douleur. Cependant, quand les premiers transports sont apaisés,

(1) C'était sans doute par la volonté expresse de Jésus-Christ que l'extrême-onction était administrée aux agonisants, comme le prouve cette recommandation de S. Jacques : « Quelqu'un » parmi vous est-il malade, qu'il appelle les prêtres de l'É- » glise, et qu'ils prient sur lui en l'oignant d'huile au nom » du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade. S'il » a commis des péchés, ils lui seront remis. » (B. Jacob, *Epist.* cap. v, v. 14-15.)

le cœur fidèle paie à la mémoire d'une mère, d'un fils, d'un père, d'une sœur ou d'une épouse, un long tribut de pleurs, de prières et d'amour; leur nom révéré, lui rappelant leurs vertus et leur tendresse, ne peut être prononcé au pied de l'autel sans devenir un baume consolateur. C'est alors que ce cœur profondément affligé ressent, dans l'effusion pieuse de ses regrets, une affection divine, telle que l'on conçoit le noble sentiment de l'ange gardien, qui attend aux portes du ciel l'âme à laquelle il s'était inséparablement attaché dans les jours de son exil, et qui, délivrée elle-même à jamais des souffrances qui l'ont purifiée, brûle de se réunir pour toujours à son céleste et fidèle ami.

Ainsi, Milord, tout est bienveillance, compassion, services réciproques, dans l'Église du Seigneur. Je n'ai pu vous en donner qu'un très-petit nombre d'exemples : que serait-ce si, n'omettant aucun détail intéressant pour le cœur, j'avais pu vous présenter toutes les parties du culte, des institutions, de la doctrine, du gouvernement spirituel de cette Église vraiment divine, formant un seul tout, un ensemble admirable, un édifice majestueux dont Jésus-Christ est le fondement? Ici vous l'auriez vue, observant une loi de haute discipline, consacrer un ordre sacerdotal, préparer les prêtres par la continence et la chasteté aux fonctions spirituelles (1). C'est encore par le célibat perpétuel prescrit au clergé par cette Église sainte, que tous ceux qui appartiennent à cet ordre

(1) Quique sacerdotes casti dum vita maneat.
VIRG. *Æneïd.*, lib. VI, v. 661.

respectable deviennent capables de s'acquitter du devoir sacré de la confession, incompatible avec les habitudes matrimoniales, de la surveillance précieuse du troupeau, qui exige sans cesse et partout la présence du pasteur; enfin des importantes fonctions de l'éducation publique, qui demande des corps enseignants, des professeurs habiles, adonnés uniquement à l'instruction de la jeunesse, à la direction des colléges, à l'étude des langues savantes et des sciences exactes. Là, je vous aurais montré le pontife saint, invoquant les bénédictions du ciel sur l'union conjugale, et prenant la divinité à témoin de ce saint engagement, dont Dieu lui-même fut l'auteur dès les anciens jours. Ainsi le mariage est rendu indissoluble; et c'est ainsi que l'Église catholique, imprimant, au nom du Dieu protecteur de la société, la plus grande force civile, morale et politique, à l'union conjugale, l'a élevée à la dignité de sacrement; enfin c'est ainsi que la religion, repoussant le divorce comme contraire à la volonté de Dieu, fait participer les deux époux aux afflictions et aux prospérités l'un de l'autre, et cimente ces liens sacrés que la mort peut seul briser. Plus loin, je vous aurais fait admirer ces filles hospitalières qui consacrent par un libre choix leurs grâces et leur jeunesse à soulager nos douleurs, à adoucir nos souffrances. J'aurais dirigé vos regards et appelé votre connaissance sur les religieuses qui se vouent entièrement à l'éducation, sur ces humbles habitantes du cloître, qui élèvent à l'abri des autels les futures épouses des hommes. J'aurais exposé à votre vue attentive cette foule respectable de cénobites et de prêtres qui, depuis le pontife qui tient la

couronne pastorale, jusqu'aux frères charitables de la Merci, jusqu'aux zélés missionnaires et à l'austère trapiste, nous prouvent, par l'esprit de charité qui les anime, l'excellence de cette religion, qui est inépuisable en bienfaits, en sacrifices et en consolations.

Comment un système aussi bien coordonné a-t-il pu être ébranlé par la discorde! Oh! combien ils sont impénétrables dans leur profondeur les jugements de Dieu qui permirent à des mains profanes de toucher à l'encensoir; de renouveler la séparation des tribus israélites dont les unes demeurèrent fidèles à l'ordre sacerdotal, au gouvernement du pontife, que Dieu leur avait donné, tandis que les autres, secouant le joug aimable et léger de la loi divine, se rangèrent sous la bannière sanglante de la rebellion. C'est ainsi que, sous le nom spécieux de protestantisme et de réforme, fut effectué dans l'Église le schisme le plus fatal: ainsi deux hommes, aussi infidèles qu'audacieux, sonnèrent le tocsin sur le pape et sur Rome, et, sapant de la même main le trône et l'autel, portèrent le premier coup au colosse antique et sacré de la hiérarchie. — Il faut avouer qu'il s'était introduit de grands abus dans le sein de l'Église chrétienne par suite de l'invasion des peuples septentrionaux; il est encore vrai de dire que des sujets affligeants de scandale avaient diminué la confiance, affaibli la foi, rendu précaires la soumission, l'obéissance et la déférence vouées, dès les temps anciens, aux suprêmes pontifes. Il est de plus avéré que l'excellent pape qui régnait dans ce siècle turbulent était d'une indulgence et d'une douceur qui ne lui permirent pas d'offrir une ré-

sistance égale aux attaques simultanées des souverains du Nord et à la violence factieuse des hérésiarques.

Le Seigneur voulut encore une fois éprouver Sion dans le creuset de l'adversité, la purifier dans la fournaise de la persécution la plus cruelle qui l'eût encore assaillie : ce fut sur la fin du XVIIIe siècle. Il avait, dans ce dessein, laissé enlever de dessus les tours et les murs de son temple les gardes avancées qui le défendaient, qui auraient *sonné du cor* du haut des sommités de l'Église, et qui auraient rallié sous ses étendards sacrés tous ceux qui avaient besoin d'être réunis pour s'opposer à la destruction. La secte impie des ennemis de l'ordre social leva alors avec audace sa tête hideuse, et le trône et l'autel s'écroulèrent à la fois.

J'ai rapporté ci-dessus la remarque frappante du célèbre et judicieux Ancillon, ministre d'état du roi de Prusse, et qui avait été longtemps l'un des chefs du consistoire protestant de Berlin : il observe avec raison la ressemblance effrayante qui se trouve entre la révolution religieuse du XVIe siècle et la grande révolution politique qui a signalé les dernières années du siècle qui vient de s'écouler; dans l'une et dans l'autre, il fallait renverser l'Église de fond en comble pour détruire le gouvernement.

Cette révolution inouïe, dont l'histoire n'offre aucun exemple, a épouvanté les rois et les peuples; ils ont reculé d'effroi : ils travaillent maintenant à l'envi à réparer les brèches faites à l'Église dans ce temps fâcheux. Peut-être, Dieu seul le sait dans le secret impénétrable de ses conseils, peut-être s'ap-

proche-t-il le temps de reprendre sous œuvre la réparation de ce noble édifice.

Tout infirme, pauvre et avancé en âge que je suis, mon cher Edouard, je désire, en offrant au public cette suite de lettres qui doivent paraître incessamment, apporter une pierre pour servir à la reconstruction du *palais magnifique*. D'autres accourront avec empressement pour coopérer à cette sainte entreprise; et bien des Protestants viendront à l'envi se joindre à eux, si d'heureux indices sont les avant-coureurs de cette réunion partielle.

Déjà vous avez appris qu'un pair ecclésiastique de la Grande-Bretagne, évêque d'Exeter, dans un sermon naguère imprimé, a prié pour l'âme de la princesse Charlotte, qu'une mort prématurée a ravie à l'amour de son inconsolable époux et à celui de la nation anglaise. Les *Méditations religieuses* du célèbre Johnson, l'un des hommes les plus savants et les plus spirituels de son siècle, nous ont encore appris qu'il priait constamment pour le repos de l'âme de son épouse.

Rien de plus frappant surtout que la réponse faite par M. Necker à une dame qui au sujet de la mort de l'épouse de cet homme d'état, s'écriait: « Si celle-là n'est pas reçue dans le paradis, nous » sommes toutes perdues! » — « Ah! sans doute, » dit M. Necker, elle est dans le séjour céleste; » elle y est, ou elle y sera bientôt; et, ajouta-t-il, » son crédit y servira ses amis. » Combien ces paroles, échappées à la franchise, à une sensibilité ingénue, à l'amour conjugal, plus fort que la mort, respirent la doctrine de vérité, tant sur le purga-

toire que sur le culte des saints! preuve sensible que les protestants ne sont plus inaccessibles à ces deux dogmes du catholicisme.

L'histoire nous apprend que le connétable de Lesdiguières, qui gouverna longtemps le Dauphiné, voyait fréquemment saint François de Sales, en dépit des ministres réformés, qui en faisaient souvent le reproche à cet illustre guerrier, alors chef de leur parti. Vous savez encore que Jean-Jacques écrivait à une dame française : « J'aime naturellement votre clergé, autant que je hais le » nôtre. J'ai, ajoutait-il avec un sentiment d'orgueil et de plaisir, j'ai beaucoup d'amis dans le clergé de France. »

Qui peut ignorer enfin le respect et le touchant intérêt que les prêtres dispersés chez toutes les nations ont mérités d'elles? On admirait dans ces hommes religieux la force presque surnaturelle qui les élevait au-dessus de la faiblesse de l'humanité. Vous avez reconnu, Milord, dans plus d'une des lettres que j'ai reçues de vous, qu'ils ont conquis l'estime de l'Angleterre, cette juste appréciatrice des vertus; et vous pouvez en conclure que, chez les étrangers qui les accueillirent dans leur exil, le caractère sacerdotal, si parfaitement inimitable, se montra digne de vénération.

Qui ne sait, d'ailleurs, qu'il n'y a plus de question sur le dogme si longtemps contesté du purgatoire, et que tous les Protestants, à l'exception des rigides Calvinistes, des Prédestinatiens, des sectateurs fanatiques de Whitfield, et des Puritains d'Écosse, ne croient plus qu'à un purgatoire universel? Ils rejettent la croyance des peines éternelles,

malgré cette sentence formidable du Sauveur : « Allez, méchants, au feu éternel, réservé au » démon et à ses anges. Les justes, ajoute Jésus-» Christ, iront, avec les saints et les martyrs, jouir » d'une félicité qui ne finira point, tandis que les » impies seront précipités dans les flammes éter-» nelles. » Quelque contraire à cette déclaration expresse du Seigneur, à la croyance de l'Église universelle, quelque immorale même que soit l'opinion des théologiens de la nouvelle réforme, entre autres de votre célèbre docteur Paley, prédicateur d'Oxford, et du fameux Petitpierre de Neufchâtel, cette doctrine, agréable au monde, paraît être celle de presque tous les Protestants éclairés, à l'exception des sectes que je vous ai désignées.

Mais qu'est-il besoin, mon aimable Edouard, d'aller si loin chercher un appui à mes conjectures sur l'accroissement futur et rapide du catholicisme? vous m'en donnez vous-même le pressentiment; je tire de la lettre flatteuse que vous écrivez à mon ami M. de la Chapelle, l'augure des succès assurés et toujours croissants de la religion : les progrès que vous lui dites avoir faits dans l'étude de la saine doctrine depuis que je corresponds avec vous, me garantissent la salutaire impression que la publication de cette correspondance, et de bien d'autres écrits supérieurs au mien, fera chez les membres des communions dissidentes, qui cherchant avec ardeur *la perle de grand prix*, la vérité éternelle, retourneront sincèrement à l'Église catholique, dont ils seront la joie, et qui répétera ces beaux vers de Racine :

D'où me viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en mon sein je n'avais point portés ?

Oui, Milord, je n'ai pu entendre lire sans un extrême plaisir votre dernière lettre adressée à mon ami, et dans laquelle vous l'informez des modifications que mes idées sur les objets de la foi ont apportées aux vôtres.

Ces idées qui vous ont touché, Monsieur le Comte, vous le savez bien mieux que personne, n'appartiennent, ni à vous, ni à moi; elles viennent à tous les bons esprits, d'un plus grand maître, qui parle à tous ceux qui veulent l'écouter. Je suis satisfait d'apprenprendre, néanmoins, que j'ai pu influer sur les sentimens d'un homme qui, si jeune encore, voit si juste et pense si fortement; d'un homme dont les opinions religieuses sont presque en tout analogues aux miennes, et dont la correspondance, pleine de sens et de raison, annonce à la fois une âme élevée une morale pure, et la plus profonde érudition. Et pourquoi resterait-il encore quelque différence? Oh! combien je m'estimerais heureux, si je pouvais contribuer dans la suite à la faire disparaître entièrement! La tendre amitié que je vous ai vouée m'a rendu infiniment doux et léger le travail que vous avez exigé de moi. D'ailleurs un motif plus noble, le désir d'avancer le règne de Dieu, l'amour de cette Église sainte à laquelle votre franche réunion peut procurer de nouveaux enfants, ce motif m'a fait une tâche délicieuse du devoir sacré de répondre à toutes vos questions, aux dernières surtout, dont la solution à nécessité des recherches très-difficiles.

J'ai cette ferme confiance en Dieu que mon travail ne sera pas vain, que je verrai se réaliser incessamment les espérances ou plutôt les pressentiments que chacune de vos lettres faisait naître en moi; j'y trouvais une sensibilité, un genre de style et d'expression, qui ne peuvent être donnés que par la religion d'amour. Quoiqu'elle ne fût pas encore la vôtre par la profession publique de ses croyances, vous lui appartenez déjà par la droiture de votre cœur, par l'élévation de votre âme et la justesse de votre esprit.. Vous étiez déjà, si j'ose le dire, conçu dans son sein avant qu'elle vous mît au monde.

Je dois donc le répéter ici, Milord, ce n'est point à moi qu'est dû cet heureux changement : dans mes lettres, je ne vous ai rien appris; tout au plus vous ai-je révélé vos propres pensées, tel qu'un miroir, je vous ai montré à vous-même : j'ai réveillé les idées et les sentiments qui étaient en vous, à votre propre insu. Comme le dit avec beaucoup de justesse l'illustre auteur de la *Législation primitive*, « les hommes peuvent enseigner l'erreur; mais la vérité vient » de plus haut: c'est ce qui fait qu'on dit *les erreurs* » *de Voltaire*, *d'Helvétius*, *de Luther et de Calvin*, » tandis qu'on ne peut dire *les vérités de saint Pierre*, » *de saint Jérôme*, *de Bourdaloue et de Bossuet*. »

Adieu, Monsieur le Comte, mon bien-aimé Édouard, le fils de mon adoption : je vous bénis au nom du Dieu de vérité; je prierai pour votre heureux voyage en Italie; et j'unirai mes vœux ardents en votre faveur à ceux que j'adresse nuit et jour au ciel pour mes deux élèves, Jules de Courtenay qui vous accompagnera, et l'aimable Eléonore de Saint-Albe, qui sera unie à l'ami de son cœur

au retour de votre excursion classique. Je prie enfin le Seigneur pour l'ancien compagnon de mes travaux, pour mon cher de La Chapelle, qui a coopéré avec moi à l'éducation de ces deux estimables et bien-aimés disciples, que j'ai non-seulement instruits, mais que j'ai reçus dans mes bras à leur naissance, et que j'ai baptisés.

Adieu, encore. *Vale, memormeî : me semper ama, atque iterum vale.*

EUSÈBE D'ADHÉMAR.

LETTRE XLII.

De Paris, le 25 octobre 1825.

PIERRE***** DE LA CHAPELLE à lord ÉDOUARD CLINTON, comte DE MORELAND à Twickenham.

Nil cupientium
Nudus castra peto, et, transfuga, divitum
Partes linquere gestio (1).
HORAT. lib. III, od. 16.

BON ET AIMABLE MORELAND,

Je reçois à l'instant votre lettre, datée du 20 du courant, de la délicieuse maison de campagne de Lady Mortimer à Twickenham (Pococke-house), où j'ai passé tant de jours heureux, occupé à écrire la relation du voyage que nous avons fait en Italie. D'un

(1) Dénué de tout, je recherche ceux qui vivent sans désir, et je fuis, heureux transfuge, la société des riches.

côté, je voyais la grotte fameuse de l'illustre Pope; de l'autre, la riante colline de Richmond, descendant par une pente insensible sur un magnifique tapis de verdure et de fleurs, jusqu'aux bords de la Tamise, dont le lit tranquille et spacieux reflète dans son onde limpide les beautés de ce charmant paysage. A cet imposant aspect, le souvenir des sites superbes de Naples, de Rome et du val d'Arno, que nous avons tant de fois admirés ensemble, venait se reproduire à ma pensée; et vous reconnaîtrez dans mes *Soirées napolitaines*, combien l'impression que j'ai ressentie à la vue de situations presque semblables, ajoute de fidélité à la peinture et d'exactitude à la description des belles contrées que nous avons parcourues.

Vous vous affligez de l'état de pénurie et d'isolement où se trouve votre vieil ami : vous m'invitez avec les instances les plus vives à goûter les consolations de l'amitié après de longues courses et des travaux continuels, après des maladies douloureuses qu'aggravait encore le poids des années; vous me pressez enfin d'accepter une retraite au sein de votre famille, où je pourrais vous diriger dans l'éducation de vos enfants. — Hélas! mon honorable ami, il m'en coûte de vous faire cet aveu, je ne puis accepter votre offre généreuse : j'aime à me reposer uniquement sur ce Dieu si bon qui ne m'a jamais abandonné; ce sentiment de la dépendance absolue où il me place, en me faisant recevoir chaque jour de sa main mon simple nécessaire, est précieux à mon cœur. D'ailleurs, il faut que je vous le dise, Milord, quoique je sois dénué par moi-même de toute ressource au monde, mes besoins journaliers sont pré-

venus ; mes filles que j'ai élevées avec soin et qui sont placées comme institutrices dans des familles distinguées d'Angleterre, me nourrissent du prix de leur travail : le fruit de leurs épargnes sert à mon entretien et à celui de leur respectable mère. Je jouis donc de la plus grande somme de bonheur qu'il soit donné à l'homme d'espérer ici-bas. Je suis un heureux père ; et la piété filiale de mes enfants ne me laisse rien à désirer.

Ce n'est pas, Milord, sans quelque hésitation que j'ai pu me résoudre à vous initier dans ces confidences de famille : mais j'ai pensé qu'en refusant les soulagements généreux que votre fidèle amitié me pressait d'accepter, je devais vous découvrir la noble source des secours par lesquels j'ai pu à la fois soutenir mon existence précaire et conserver une indépendance dont je suis jaloux.

Le dirai-je, d'ailleurs, mon noble ami? j'estime les Anglais; mais les Français sont la nation que j'aime de préférence. C'est le peuple le plus aimant, le plus raisonnable et le plus sensible que je connaisse; celui chez lequel on peut trouver la meilleure société, depuis qu'il est rendu à son vrai caractère, à une sage subordination, à l'amour de l'ordre, de la religion, et du trône légitime.

C'est donc à Paris que je me propose d'achever mes jours, si le ciel les prolonge. *Hic vivere amem! hic moriar lubens!* Oui, mon Édouard, c'est dans cette vaste capitale que, traversant inconnu le paisible sentier d'une vie solitaire, je puis être pauvre impunément. Aussi ai-je fait choix des vers qui servent d'épigraphe à cette lettre, pour témoigner ouvertement la résolution que j'ai prise de passer dans

le camp de ceux qui, privés des biens de la terre, ne les désirent point, et, glorieux transfuge, de déserter le parti des riches de ce monde pour vivre selon l'esprit de pauvreté.

Quant à la solitude qui est mon partage, ne me plaignez point, mon cher Édouard; elle ne sera pas durable. Il y a bien longtemps que mes confrères m'ont délaissé, parce qu'ils connaissent mes opinions, relativement au dogme et au culte; et je les ai fuis à mon tour: j'ai évité encore plus soigneusement leur rencontre, par amour pour la paix, depuis que je travaille à l'ouvrage que je vais incessamment publier en faveur du catholicisme.

J'ai perdu des amis inconstants qui m'ont oublié dans l'indigence, où ils ont même contribué à me précipiter: mais j'acquerrai bientôt des amis plus fidèles. Après avoir tout quitté pour obtenir *la perle de grand prix*, je deviendrai cher à tous ceux qui aiment cette Église sainte dans laquelle je vais rentrer; et si mes espérances ne sont point vaines, je recevrai de ces nouveaux protecteurs des témoignages d'une affection si tendre, que j'avouerai n'avoir jamais connu les charmes de l'amitié dans mes précédentes liaisons avec mes anciens collègues, parce que la diversité intérieure de foi, de croyance religieuse, mettait entre eux et moi un mur de séparation.

Il y a, Milord, dans votre lettre, une seconde observation qui m'a rappelé de douloureux souvenirs. Vous me demandez pourquoi je ne me retire point dans ma patrie, si admirée par vos compatriotes, et dont le chef-lieu présente une si magnifique situation, qu'il n'y a peut-être que celles de Naples et de

Constantinople qui l'égalent en beauté. Hélas! mon noble ami, je n'ai point de patrie, je n'en puis laisser aucune à mes enfants : privés du simple nécessaire ainsi que leur père, ils ont été forcés de s'expatrier.

Cependant, qu'ai-je dit? Serait-ce le hasard de la naissance qui attacherait nos affections et nos devoirs à tel ou tel endroit de la terre? Non, non, Edouard : la patrie n'est ni dans le sol, ni dans un ensemble de choses matérielles; elle est quelque chose de plus relevé, c'est un être moral. Les lieux qui nous ont vus naître ont, il est vrai, pour nous, un charme puissant : mais, pour moi, cette magie de souvenirs n'a plus rien de terrestre ou qui frappe les sens; et le brillant séjour qui fut le témoin de mon enfance est devenu vide comme le néant pour mon cœur, parce qu'on en a ôté l'ensemble moral des choses : les lois sous lesquelles vécurent mes aïeux, les mœurs antiques, et la religion que professaient mes ancêtres. C'est là tout ce qu'a de réel et de vraiment précieux le charme secret qui nous séduit quand nous pensons au foyer de nos pères, et à la maison où nous vîmes le jour pour la première fois. La patrie, en un mot, Milord, est avec ceux qui en conservent les saintes croyances et qui soutiennent les vieux principes de gouvernement dans lesquels ils furent élevés.

Quand j'ai dit, Milord, que je n'avais plus de patrie, je ne parlais que de celle où je naquis. Mes principes religieux, la foi catholique que j'ai embrassée, la douceur du gouvernement ainsi que l'amabilité de la nation française, m'ont fait adopter la France pour patrie. D'ailleurs ma mère était française de naissance et de famille; j'ai moi-même servi la France dans l'instruction publique, et, par mes tra-

vaux littéraires, pendant plus de vingt-cinq ans, j'appartenais à son université : je me considère donc comme regnicole.

Ne soyez donc pas étonné, Milord, que, dans cet ouvrage, je ne parle nullement de mon ancienne patrie. Je vous avouerai franchement que c'est à dessein que je n'y fais point mention de ma ville natale. Qu'a-t-elle à faire aujourd'hui de moi? qu'ai-je à faire d'elle? et qu'y a-t-il désormais de commun entre elle et moi?

Ce n'est pas que je n'aie sincèrement aimé mon pays; je l'ai servi longtemps avec zèle, avec dévouement, et avec quelque succès : mais j'ai aimé l'Église davantage; je croirais la haïr de ne pas l'aimer uniquement. *Hic amor, hæc patria est.*

En effet, la foi ne peut être un accessoire : ou elle s'empare de l'homme tout entier, ou elle n'exerce sur lui aucune puissance; il n'y a pas de milieu. Il me fallait nécessairement opter entre Dieu et le monde, et mon choix n'a pas été incertain.

Mais vous avez bien tardé à vous réconcilier avec l'Église catholique; il y avait du péril à attendre l'âge de soixante-quatorze ans pour faire profession de votre croyance. Voilà sans doute ce que vous me reprocherez, ainsi que d'autres personnes qui ne connaissent point les circonstances pénibles de ma vie. —Je répondrai que j'étais fermement déterminé à renoncer aux erreurs de Calvin et à faire profession de la foi catholique en présence d'un prêtre, s'il eût plu au Seigneur de m'appeler à lui. En attendant, j'ai fléchi, je l'avoue, sous le joug de circonstances impérieuses, sous la loi de la nécessité. Une épouse vertueuse et tendrement aimée, entourée de

mes treize enfants, me demandait du pain pour elle-même et pour eux; je n'avais pour nourrir une si grande famille que le traitement de cent livres sterling que je recevais annuellement comme pasteur. J'aurais bien eu pour moi seul l'esprit de renoncement et le courage des sacrifices : mais je me croyais d'autant moins le droit d'immoler les intérêts de ma compagne et de ma jeune famille, qu'elles ne partageaient point mes sentiments religieux, et que le protestantisme était leur croyance.

Il y a, de plus, une raison particulière qui a suspendu pendant longtemps l'acte solennel de mon retour à la religion de mes ancêtres : c'est le désir ardent que j'avais de le rendre utile, non-seulement à mes contemporains, mais encore aux générations futures, en faisant précéder de la publication de ces lettres la profession solennelle de ma foi. Il m'a fallu près de huit ans pour rassembler les matériaux indispensables pour ce genre de composition; car, étant obligé d'accorder tout le jour à mes élèves, je n'y pouvais consacrer qu'une partie des soirées et des nuits.

Enfin mon entreprise est parvenue à son terme; et j'en augure un succès d'autant plus grand, qu'il s'est fait en France, dans ces premières années du XIXe siècle, une révolution morale. Je n'ai pas été étranger à ce mouvement des esprits : j'ai vu la grande majorité des Français, réveillée de la léthargie de l'indifférence, et revenue du fanatisme de l'incrédulité, trop sensible pour supporter davantage les anxiétés du doute, s'ouvrir insensiblement à ces nobles et saintes inspirations qui révèlent à l'homme son origine céleste, qui lui font entendre

la voix de son cœur, et lui donnent le pressentiment d'une félicité immortelle. J'ai cru qu'il ne s'agissait plus que d'éclairer sa raison, de lui exposer familièrement les saintes doctrines, et de lui démontrer succinctement les vérités qu'embrasse la foi du chrétien. En un mot, le moment propice me semble être arrivé où l'âme est pressée du besoin de croire, de justifier à son entendement les sentiments tendres et religieux qui reprennent chaque jour leur empire sur elle. Aurai-je satisfait ce sublime besoin? Aurai-je répondu à ce cri de l'âme qui demande instamment la conviction? C'est ce que le lecteur et le temps peuvent seuls m'apprendre.

Je passe maintenant, mon aimable Édouard, à l'exposition des circonstances singulières, qui disposèrent de bonne heure mon esprit à s'occuper des choses du ciel, à aimer les lectures ascétiques, à pratiquer des actes de dévotion; et c'est ainsi que je vous tracerai un plan d'éducation chrétienne propre à la première enfance, comme vous m'en priez dans votre dernière lettre, afin d'entrer dans les vues maternelles de la comtesse de Moreland, à qui le soin de diriger la pensée et de former le cœur de sa jeune famille est essentiellement dévolu.

Je vous ai dit plusieurs fois, Milord, que mon excellente mère priait Dieu en ma présence, et qu'elle m'avait donné à la fois l'habitude et le goût de l'oraison. La tendresse et l'estime qu'elle m'avait inspirées me portaient à l'imiter; à suivre l'exemple que sa conduite pieuse, sa douceur et son amabilité me présentaient sans cesse. Elle avait perdu plusieurs enfants morts en bas âge, et la peine qu'elle ressentait à les voir souffrir déchirait son cœur; elle

invoquait le Seigneur quand elle était le plus affligée, et la résignation succédait à la douleur, la sérénité reparaissait sur son visage, et elle ne murmurait point. Elle mourut avant d'avoir atteint le milieu de sa carrière, et sa mort prématurée me causa de longs regrets.

J'ai fréquemment réfléchi, en me rappelant différents traits de sa vie, sur cette douce piété qui formait son caractère; et j'ai reconnu que la dévotion est la source unique du repos; qu'elle est l'affection la plus noble, puisqu'elle a Dieu pour objet; qu'elle est l'affection la plus raisonnable, puisque le but qu'elle se propose est une félicité éternelle; qu'elle est enfin, par ses effets immédiats, l'affection la plus heureuse quand elle devient dominante, puisqu'elle subjugue les mauvais penchants; qu'elle donne à ceux qui en sont animés l'amour de l'ordre, l'humilité, la patience, et la paix de l'âme.

Quoique je n'aie pas eu l'esprit de dévotion au même degré que le possédait ma mère, je reconnais cependant qu'il a adouci toutes les amertumes de ma vie, qu'il m'a donné le contentement, la gaieté même, quand j'éprouvais des souffrances; qu'il m'a surtout appris à pardonner, lorsque mes persécuteurs m'avaient le plus cruellement outragé. Ainsi les inquiétudes et les chagrins n'ont fait sur moi qu'une impression passagère; et c'est à l'esprit religieux qu'on m'inspira dès mes plus jeunes ans, que je dois le bonheur que j'ai goûté dans ce monde : car je reconnais, tout pauvre et malade que je suis, que j'ai été constamment heureux.

C'est donc là, Milord, la grande leçon morale qu'il faut donner sans cesse, avant toute autre, à vos fils

et à vos filles; et vos solides vertus, celles de l'aimable compagne de votre vie, me font espérer que vous pratiquerez devant vos enfants les actes de dévotion que vous leur aurez recommandés.

Enfin vous m'avez très-fréquemment entendu parler de conjonctures fort indifférentes en elles-mêmes, et qui décident néanmoins des inclinations, de la destinée et de la vocation des jeunes gens. J'ai hésité longtemps à vous parler de l'événement singulier qui caractérisa ma naissance : je craignais de passer dans votre opinion pour un homme superstitieux, si je vous le racontais; tant est puérile et indigne de toute attention sérieuse la circonstance que je vais vous rapporter : la gouvernante qui m'éleva me l'a si souvent répétée, que je n'ai pu l'oublier.

Ma mère, fort avancée dans sa grossesse, s'était rendue dans le temple de Saint-Pierre : la chaleur extrême de la saison, la nombreuse assemblée qui remplissait l'église, l'émotion que fit éprouver à tous les auditeurs une prédication fort animée, eurent tant d'effet sur ma mère, qu'elle se trouve mal : je naquis sous le portique même de l'église de Saint-Pierre, ce temple majestueux, dont les voûtes, qui résonnèrent tant de fois de mes accents oratoires, ont répété peut-être mes faibles vagissements. Le parrain qui me tint sur les fonts de baptême portait le même nom que le saint apôtre auquel ce temple est dédié, et je fus baptisé sous le nom de *Pierre*.

Un philosophe chrétien (c'était Leibnitz) avait coutume de dire qu'il y a dans les pressentiments quelque chose de surnaturel qui, bien observé,

fournirait la preuve de l'immatérialité de notre âme.

Quoiqu'il en soit, ma mère, exempte de toute superstition, mais attentive au concours de circonstances rares et imprévues qui semblait lui indiquer les voies secrètes de la Providence, augura que je serais destiné à un genre de vie religieux. C'est vraisemblablement cette persuasion qui dirigea ma mère dans mon éducation ; mais ce ne fut pas cette particularité remarquable de ma naissance, ce fut plutôt l'impression qu'elle avait faite sur mes parents, qui détermina ensuite mon propre choix, et le genre d'études et de lectures qui fut l'occupation de mes premières années.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'âge de vingt ans, et long-temps après, j'étudiai attentivement les Pères apostoliques, S. Hermans, S. Polycarpe, S. Irénée; je lus ensuite avec la plus sérieuse attention S. Justin martyr, Origène, Tertulien, S. Cyprien, le célèbre S. Chrysostôme, S. Augustin, S. Bernard; etc.; et plus je méditai leurs œuvres admirables, plus je reconnus l'identité frappante qui se trouve entre l'Église catholique de nos jours et celle des premiers temps.

Je poussai dès-lors mes recherches avec une persévérance infatigable, jusqu'à ce qu'un rayon de lumière qui vient de plus haut parvint jusqu'à moi. Ce fut alors que je vis avec une satisfaction inexprimable se dérouler aux yeux de mon esprit le vaste tableau du catholicisme ou de l'Église chrétienne : j'admirai cette inébranlable constitution, qui, dans son unité indivisible, présente à l'homme vraiment éclairé un ensemble parfait, composé de dogmes

sacrés, des préceptes de la morale évangélique, d'un culte divin et d'un gouvernement hiérarchique, parties intégrantes et inséparables de ce grand tout, si étroitement enchaînées entre elles, qu'on nomme l'Église la colonne de la vérité.

Telle est aussi la ferme conviction que vous en avez vous-même acquise, Milord, autant que je puis en juger par une lettre de mon cher Adhémar.

Je vous enverrai incessamment un exemplaire imprimé de cette correspondance, devenue infiniment précieuse à mes yeux, puisqu'elle a été, dans les vues adorables de la Providence, le moyen dont elle s'est servie pour vous convertir à la vérité, et vous réconcilier avec cette Église sainte, dont vous êtes une brillante conquête. Ainsi s'est vérifié le pressentiment que j'éprouvai lorsque je sollicitai Dom Adhémar à vous préparer, par des instructions sages et raisonnables, au voyage que vous vous proposiez de faire dans la terre classique du christianisme.

Que me reste-t-il maintenant à désirer, Milord, sinon que cette collection de lettres, confiée d'abord à l'amitié, et depuis plus de sept ans déposée sous le sceau du secret dans mon portefeuille, ne soit pas inutilement dévolue au domaine public, mais plutôt qu'elle soit accueillie avec la bienveillance et qu'elle obtienne le succès que méritent, je ne dis pas la science et le talent, mais le zèle, mais l'impartialité et le calme avec lesquels l'auteur a tenu toujours égale et dans un juste équilibre la balance des opinions opposées? Ce que je puis assurer, c'est l'authenticité des citations, toutes puisées dans les écrits originaux, et jamais copiées de seconde main.

Ce que je puis encore garantir, c'est la patience infatigable qu'il a fallu pour compulser de volumineux ouvrages et y faire un choix convenable de matériaux ; mais, désirant enfin épargner au lecteur la fatigue que donnent de longues controverses, j'ai cru devoir mêler quelques anecdotes curieuses et intéressantes à de trop sérieuses discussions.

Je vous salue de cœur et d'âme, mon bien-aimé Édouard, devenu dès ce jour plus que mon compagnon de voyage, plus que mon élève, mais mon fils adoptif, comme vous l'êtes de Bom Adhémar.

Post-scriptum. Aussitôt que l'ouvrage intitulé : *Soirées napolitaines,* et dans lequel j'ai tracé fidèlement la relation de notre voyage en Italie, aura paru, j'en ferai parvenir des exemplaires à Éléonore de Saint-Albe et à Jules de Courtenay, son époux, de même qu'à lady Mortimer, et à vous, cher Moreland.

Je suis, en attendant cette agréable circonstance, avec une affection qui n'a fait que commencer ici-bas et qui se perfectionnera dans un vie meilleure, votre sincère ami.

PIERRE ****** DE LA CHAPELLE.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

—

LETTRE XXV. 1

La religion n'a été que le prétexte, elle ne fut jamais la cause des guerres faites en son nom, et qui sont dues à la politique. — *Note* sur l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse. — On recula devant le schisme, et il se propagea. — Impiété de Luther, qui établit que la raison de tout homme est l'interprète légitime des saintes Écritures, et qui prétend néanmoins que sa propre volonté peut tenir lieu de l'autorité de la raison. — Mésintelligences consistoriales. — Suivant le célèbre Burke, chaque protestant croit à son pasteur, et non à son église. — L'*indifférentisme* est la conséquence de la multiplicité des sectes. — L'unité de la foi pourra seule garantir la paix des nations. — L'Église catholique, loin d'être contraire à la raison, rend à Dieu un service raisonnable. — Ce que c'est que la raison : elle est l'œil de l'âme; elle est à notre esprit ce que les yeux sont à notre corps. — Mais l'œil maternel ne verrait point les objets physiques, si un corps lumineux, l'astre du jour, ne l'éclairait de sa lumière. Ainsi l'âme ne verrait point les objets de la foi, si l'Église visible, conduite par le Saint-Esprit, ne lui servait d'organe spirituel et intermédiaire, qui éclaire la

raison ou l'œil de l'âme. — La raison humaine n'est point lumière; c'est Dieu seul qui est lumière, et la raison n'est que l'œil qui voit dans la lumière divine les choses qui sont de l'esprit divin. — D'après Luther, il y aurait autant de religions différentes que de raisonneurs, puisque la raison ou l'autorité qu'il a reconnue, c'est l'opinion de chacun. — L'autorité est le seul moyen par lequel on puisse connaître les vérités de la foi avec toute la certitude de l'évidence. — Les Anglicans conviennent de la nécessité de poser ce principe, d'accord avec les Catholiques romains. — Ce que nous nommons improprement *religion naturelle*, n'est qu'un reste plus ou moins pur de la révélation primitive émanée de Dieu, qui est la première autorité. — Analogie frappante qui se trouve entre le monde physique et le monde spirituel. — L'Église chrétienne, présidée par son chef, le successeur de S. Pierre, est infaillible. — Le principe de l'infaillibilité de l'Église est un phare lumineux qui empêche l'âme du fidèle de faire naufrage, quant à la foi. — L'unité religieuse serait un bien inappréciable pour les peuples, tandis que l'esprit de secte devient l'étendard de la sédition, suivant le témoignage du célèbre Grotius, homme d'état et protestant lui-même. — *Note* extraite de Gibbon.

LETTRE XXVI. 18

Témoignage favorable rendu aux mœurs des Protestants. — Conjecture sur la réunion des peuples à une même foi, ou sur le chiliasme de l'humanité perfectionnée par l'Évangile. — C'est un devoir sacré de désirer la réunion des Chrétiens, et de travailler pour elle. — *Note* sur l'opinion du roi de Prusse relativement aux philosophes. — Ce n'est pas sur les lois promulguées, mais sur les institutions, surtout sur la législation primitive, qu'il faut asseoir nos espérances sur la réunion des peuples en une même croyance. — L'institution apostolique, respectée en Angleterre, maintient la constitution, les mœurs

Digitized by Google

et la prospérité des Anglais. — *Note* extraite du comte de Maistre sur les psaumes. — Dès que l'on rentrera dans l'intérieur de la religion, on deviendra Catholique. *C'est ainsi que l'auteur de cet ouvrage l'est devenu.*

Ici est interrompue la correspondance de Dom Adhémar, ou la suite de ses lettres au comte de Moreland. — Les lettres suivantes sont de M. Pierre de La Chapelle, ami de Dom Adhémar, et précepteur de Jules de Courtenay et d'Éléonore de Saint-Albe, excepté les lettres XXIX et XXXVI à XLI.

LETTRE XXVII. 29

Touchant spectacle que présentent des voyageurs anglais en priant Dieu en commun avec les Catholiques, lorsqu'ils voyagent en Italie, et leur vénération pour le culte romain. — Nécessité de la charité fraternelle, malgré la différence d'opinions religieuses. — Observation sur la perversité de la maxime mondaine, qu'un honnête homme ne doit point changer de religion. — *Note* sur l'esprit libéral de l'Évangile, qui rejette l'esclavage et qui a affranchi les nations. — Nous ne vivons maintenant que dans un crépuscule ou demi-jour. — Si nous ne pouvons nous entendre dans la théorie, nous devons nous accorder sur la pratique des vertus. — Dieu fait miséricorde à celui qui demeure dans l'erreur par une ignorance invincible.

LETTRE XXVIII. 40

Restrictions qu'il faut mettre au principe de la tolérance religieuse. — Il faut préférer l'orthodoxie et les bonnes mœurs aux talents dans l'élection des pasteurs. — L'arianisme surtout, et l'hérésie de Socin, sont des titres positifs à l'exclusion. — Il faut se défier des ecclésiastiques qui prétendent prêcher un christianisme raisonnable, c'est-à-dire, suivant eux, abandonner les dogmes et se borner à la seule morale : ce sont des déis-

tes. — Les plus dangereux ennemis de la foi sont ceux qui, respectant les dogmes et la morale extérieurement, se déchaînent ouvertement contre ceux qui prêchent avec succès les vérités de la religion chrétienne : ce n'est pas tant le prédicateur que la foi elle-même qu'ils veulent détruire. — C'est surtout le clergé romain, le pape et les prêtres, que les sceptiques s'efforcent de déprimer. — Pitoyable jeu de mot du président de Brosses. — La plupart des voyageurs ne visitent pas les églises d'Italie, n'écoutent pas les prédications : mais ils fréquentent les salles de spectacle, l'opéra, les académies; ils vont prodiguer leur admiration aux monuments des beaux-arts : les incrédules ne cherchent en Italie que le matériel; ils ne voient dans les chefs-d'œuvre d'architecture, de peinture et de sculpture, que le génie ou le talent des artistes. — La Marche d'Ancône, la Terre de Labour, le bassin de la Lombardie, ne sont qu'un jardin continuel. — Les *studij* de Naples, la Propagande de Rome, les écoles paroissiales de Milan, l'institut de Bologne, le nombre et la magnificence des hôpitaux, voilà quels sont les plus beaux titres de l'Italie. — L'Italie est le pays le plus peuplé de l'Europe : elle a plus de dix-neuf millions d'habitants sur une langue de terre resserrée entre deux mers; ce qui prouve la supériorité des Italiens dans l'agriculture, dans les arts et métiers, dans l'industrie, et dans l'éducation des enfants. — Il ne faut pas juger le peuple italien d'après les *ballerine*, les virtuoses et les mercenaires de cette nation, qui seuls voyagent, tandis que les propriétaires, la haute aristocratie et le clergé ne voyagent point. — *Note* du comte de Maistre sur l'admirable modération des papes; ils ne possèdent que ce qu'ils possédaient il y a mille ans. — Les Italiens modernes sont aussi grands et meilleurs que les anciens Romains. — Leur fidélité à la religion chrétienne est due à leurs vraies lumières, à leur sagesse, et non à leur ignorance, car ils sont aussi éclairés dans les sciences humaines que nous. — Il y a deux causes remarquables de leur

inviolable attachement aux vérités religieuses : l'une, la prohibition des ouvrages pernicieux et de toute secte rivale de l'Église catholique ; l'autre est la beauté incomparable du culte romain. — Le culte et les pratiques de dévotion sont la nourriture de l'âme et l'aliment de l'homme intérieur.

LETTRE XXIX. 56

L'heureux accord qui existe entre les souverainetés légitimes de l'Europe et le pontife suprême, fait augurer au prieur des jours de prospérité et la renaissance de la religion. — Nécessité de rétablir la monarchie pontificale dans tous ses pouvoirs. — Une monarchie universelle serait un grand fléau pour le monde. — La monarchie sacerdotale ne doit posséder sur les puissances temporelles aucune juridiction; son influence est purement morale. — Elle est constituée par le principe divin du renoncement au monde, et le pouvoir spirituel resserre les liens d'obéissance et d'amour qui unissent les familles à leur légitime souverain. — C'est par l'influence heureuse de la monarchie sacerdotale sur les gouvernements d'ici-bas que pourra se réaliser le projet de paix perpétuelle rêvé par le bon abbé de Saint-Pierre. — Publiciste protestant fort estimable, cité en faveur de la puissance spirituelle. — Ce sont les ordres religieux qui ont fait de leurs monastères le berceau des sciences, et qui ont fortifié l'autorité de la puissance temporelle, toujours précaire sans l'appui de la religion. — Tableau du gouvernement de l'Église; c'est l'œuvre de l'Esprit divin. — *Note* importante de M. de Châteaubriand sur les Jésuites; ses regrets sur la suppression de cette illustre congrégation.

LETTRE XXX. 69

Tableau de la solitude qui environne l'ancienne capitale du monde. — Grandiose et dignité de ces plaines désolées. — *Première note*. Saisissement qui s'empare du voyageur à l'aspect

de la campagne de Rome. *Deuxième note.* L'auteur s'est refusé à nommer de leur vivant les autenrs ennemis du culte romain. — Examen de l'opinion vulgaire sur la destruction rapide de Rome. — *Note.* Rome prise et saccagée sept fois. — Loin de marcher vers sa destruction, Rome fournira vraisemblablement une autre carrière plus brillante et plus glorieuse que jamais. — Sa population s'est accrue de plus de quarante mille âmes; la *malaria* a sensiblement diminué; la longévité peut s'atteindre à Rome plus que dans aucune autre contrée. — Assainissement des marais Pontins. — Si le projet actuel de réunir l'Adriatique et la Méditerranée par un large et profond canal qui baignerait les murs de Rome, se réalise bientôt, cette métropole en acquerra plus de commerce, de salubrité, de richesses et de population. — Description de *la caduta delle marmore*, ouvrage de l'immortel Pie VI. — *Note* d'Horace. — L'empire du Ciel ou de la pensée a succédé à celui des Césars. — Cloaques romaines. Ces réceptacles merveilleux, dont la seule réparation coûta à la république romaine près de six millions de francs, et qui sont ensevelis depuis plus de dix-neuf cents années, nous apprennent que Rome, à l'époque de leur construction, sous Servius et Tarquin, était plus opulente à elle seule que tous les monarques de l'Europe. — *Note* de Tite-Live sur le pont Sublicius et la grande cloaque. — Les trois derniers rois de Rome étaient Etrusques ou Cananéens. — Église de Saint-Jean-de-Latran. — Obélisque des Pharaons; celui de Ramesès est de cent douze pieds de hauteur.

LETTRE XXXI. 84

Pyramide de Cestius. — *Note.* — Panthéon. Ce bel édifice, construit sous la république romaine, est le modèle sur lequel ont été bâtis les temples les plus admirés : celui de Saint-Pierre de Rome, de Saint-Paul à Londres, de Sainte-Sophie à Constantinople. Il fut consacré à la Vierge et à tous les saints en

609 par le pape Boniface IV. — Il est à Rome ce que l'église de Santa-Croce est à Florence. Les bustes des grands hommes y sont placés. Raphaël d'Urbin y repose sous le marbre de son buste. — Distiques latin, italien, anglais, sur ce grand peintre.

LETTRE XXXII. 90

Église d'*Ara-cœli;* c'est l'ancien Capitole, ou le temple de Jupiter Férétrien. — Citation remarquable extraite du *Livre de la Nativité de Notre-Seigneur*, en français dans le texte, et en latin dans la note. — Opinion du célèbre Lactance, poëte chrétien, sur la quatrième églogue; on l'appuie sur un passage des *Antiquités judaïques* de Josèphe.

LETTRE XXXIII. 96

Dinocrate, sculpteur macédonien. Jean de Bologne taille la statue colossale de l'Apennin. Vanvitelli, peut être égal à Michel-Ange, construit la *villa* royale de Caserte. — Description du magnifique aqueduc de Maddaloni, qui unit les monts de Gazzano et de Tiphate. — Le temple de Saint-Pierre, supérieur au parthénon d'Athènes, aux temples de Diane, d'Ephèse et d'Apollon de Delphes, à celui de Jupiter Olympien. — *Piazza di San-Pietro.* — Grandes eaux qui tombent sans cesse en nappes de cristal. — Description du temple de Saint-Pierre. — Palais du Vatican; son musée. — *Il Campidoglio* — *Monte Cavallo.*

LETTRE XXXIV. 103

Séjour et martyre de S. Pierre à Rome, certifié. — Citation de S. Chrysostôme. — Constantin le Grand fait sculpter en marbre la statue de S. Pierre, jetée ensuite en bronze. — Sous le maître-autel ou pavillon, de cinquante pieds de haut, sont

déposés les corps de S. Pierre et de S. Paul, dans les *sacre grotte* ou l'Église des morts. — Visite faite par l'auteur à la basilique souterraine, ou aux tombes des martyrs. — Obélisque égyptien au pied du Janicule. — Fontaine de Trévi. — Place Navone. — Fontaine Pauline. — Colonne Trajane. — Saint-Jean-de-Latran, *la Scala santa.*

LETTRE XXXV. 111

Comparaison de Rome ancienne et de Rome moderne. — Citation d'Horace. — Les prêtres romains martyrs sont des Décius et des Régulus nouveaux, ainsi que les missionnaires qui ont remporté la couronne de l'immortalité par leur patience invincible. — La Rome de nos jours n'est point indigne de la Rome d'autrefois. — Le séjour de soixante-dix ans que les papes ont fait à Avignon, prouve que leur suprême pontificat ne dépend point de l'établissement du saint Siége à Rome ou ailleurs; qu'il repose uniquement sur la promesse du divin fondateur de l'Église. *Note.*

LETTRE XXXVI. 118

Énigme proposée dans la troisième églogue de Virgile par le berger Damœtas. — Question adressée à Dom Eusèbe par le comte de Moreland, sur le sens énigmatique du verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse.* — Il ne s'agit point là des pontifes romains — Problème sur le nombre mystérieux 666. — Martin Luther, le premier, l'a interprété du pape. — Il ne s'agit nullement du souverain pontife dans le verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse*, le plus difficile qu'il y ait dans les saintes Écritures. — Il y est simplement question d'un calcul dont le résultat fixe l'époque du règne de Jésus-Christ, de la destruction de l'idolâtrie et du triomphe de la croix. — C'est l'intérêt individuel et collectif des dignitaires de la communion anglicane

de faire cause commune avec Luther, et d'accuser le catholicisme d'idolâtrie. — Leurs écrivains, apprenant la captivité de Pie VI et de Pie VII, ont annoncé la chute de Rome papale et la destruction de l'ante-Christ; ils se doutaient peu du rétablissement actuel et du triomphe de l'Église romaine. — Dès son berceau elle a été soutenue puissamment par Jésus-Christ. Elle a résisté non-seulement à dix persécutions sanguinaires, mais au mépris que Julien l'Apostat voulut diriger contre elle; surtout à l'athéisme des moteurs de la révolution, aux scandales et aux schismes qui naquirent de son sein. — *Note*. Les fragilités des pontifes prouvent qu'ils étaient hommes, et n'ont point eu d'influence sur la foi. — S. Pierre a été le premier pape. — Examen de la conduite de Léon sous Attila, de Grégoire le Grand, du moine Augustin. — Première croisade sous le pape Urbain II; sixième et dernière sous S. Louis. — Léon X. — Citation de Fra Paolo sur ce dernier. — *Note*, chronogramme sur Luther. — *Note* sur Innocent XI. — Citation d'un témoignage public de Mallet-Dupan en faveur de Pie VI. — Belle réponse de Pie VII à Buonaparte. — Luther lui-même et Calvin parlent avantageusement du saint Siége.

LETTRE XXXVII. 139

Le verset 18 du chapitre XIII de l'*Apocalypse* indique deux époques remarquables : l'une, la captivité des Juifs et le triomphe de Nabuchodonosor, qui fut changé en bête, et contraignit le peuple d'Israël, sous peine de mort, à adorer la bête ou l'idole infâme de Moloch; l'autre époque signale expressément le commencement du règne de Jésus-Christ. — Le passage mystérieux dont il est question n'est pas inaccessible à l'intelligence humaine, et S. Jean nous recommande fortement d'en chercher le sens. — *Première note importante*, sur l'année julienne. — *Deuxième note très-importante*, sur la période julienne. —

Troisième note sur Joseph Scaliger, inventeur de la période julienne.

LETTRE XXXVIII. 150

Le Fils de l'homme entra dans son règne à l'expiration de la période de 666 ans écoulés depuis que Nabuchodonosor eut fait cesser le sacrifice perpétuel. — S. Jean a été miraculeusement sauvé du milieu des flammes et de l'huile bouillante où il fut plongé, pour être le héraut du règne de son divin maître. — Observation remarquable sur la *schekinah* en hébreu, et σκηνη en grec, ou *scena* ou *tabernaculum* en latin. — Le sacrifice sanglant du Fils de Dieu se renouvelle chaque jour dans le sacrifice non sanglant de la messe. Le dogme fondamental du catholicisme, c'est la transsubstantiation. Le Sauveur du monde change son corps sacré en pain et en vin dans la sainte eucharistie. — *Note importante.* Luther dit que le diable lui apparut, et qu'après une longue conférence, que Luther rapporte, le démon lui persuada d'abolir le sacrifice de la messe. — Le luthéranisme et le calvinisme ont disparu sur le continent de l'Europe. — Le règne de Dieu consiste essentiellement dans la présence réelle de l'Agneau de Dieu mystiquement immolé. — Pourquoi le prêtre officiant communie sous les deux espèces. Jésus-Christ est tout entier corps, âme, chair, sang, esprit et divinité, dans l'hostie consacrée. — C'est par la chair et le sang de Jésus-Christ que nous sommes créés de nouveau. — S. Jean n'a pas seulement prédit le règne spirituel du Rédempteur du monde; il a aussi vu en esprit toutes les phases extérieures que le christianisme parcourrait jusqu'à la fin du monde. — Il annonce le second avénement du Sauveur. — Description de la Fête-Dieu, gage de la présence divine. — Telle est la solution du problème sacré proposé aux fidèles par S. Jean, dont la mission expresse était d'annoncer le premier et le dernier avénement de Jésus-Christ.

LETTRE XXXIX. 181

Ce n'est point du paganisme que l'Église chrétienne a emprunté le dogme du purgatoire, dont le rejet fut pris pour l'occasion ou le prétexte du schisme de Luther. — Tout protestant qui admettra le purgatoire, cause occasionnelle de la réforme, rentrera dans le sein de l'Église catholique. *Causa cessante, cessabit effectus.* — *Note très-importante* sur les vraies causes du schisme. Ce sont les passions des souverains, leur désir de s'emparer des biens de l'Église, de se rendre indépendants de Rome et de l'empereur, qui en furent les causes réelles; les questions de controverse n'en furent que le moyen et le prétexte. — L'électeur de Saxe. — Le landgrave de Hesse-Cassel. — Henri VIII. — Photius, jaloux du pape et ambitionnant la thiare, occasionna le schisme d'Orient.—*Preuves du purgatoire tirées des saintes Écritures.* — Sainte Monique mourante demande à son fils S. Augustin de prier Dieu pour son âme. — Pères de l'Église cités.—Ponrquoi la doctrine du purgatoire n'est point annoncée dans l'Évangile en termes formels.—*Preuves logiques ou raisonnées du dogme du purgatoire.*—Sainteté de Dieu, qu'on ne peut voir si l'on n'est pas entièrement purifié. — *Première question.* Que deviennent après la mort les âmes décédées en état de grâce, mais non encore pures? *Deuxième question :* Ces âmes-là jouissent-elles immédiatement de la présence de Dieu? *Troisième question :* Le changement moral qui doit se faire dans de telles âmes, peut il être soudain, passif, fait à l'insu et sans la volonté de ces âmes? — L'âme, dégagée de ses liens de chair et de sang, connait ses péchés; elle les abhorre. Elle est insensiblement régénérée par le regret d'avoir péché et par le sentiment de l'amour de Dieu. — Dieu laisse arriver à chacun selon ses œuvres et selon sa libre volonté. — La perdition éternelle est la portion de ceux qui ont choisi le péché, qui est

le souverain mal; et le ciel est le partage de ceux qui ont aimé de tout leur cœur ce bon Dieu, qui est le souverain bien.

LETTRE XL. 203

L'adoration est due à Dieu seul. — Le caractère principal de l'adoration, c'est le sacrifice, celui de la victime pure. — Nous devons honorer la bienheureuse Vierge, les martyrs et les saints. — Nous ne leur attribuons aucune des perfections adorables qui n'appartiennent qu'à Dieu. — Nous ne les prions pas, nous leur demandons de prier Dieu pour nous. — Invocation des saints qui présentent nos prières et qui prient pour nous. — Dieu fait servir les saints, les anges et les hommes, d'organes de salut. — Martin Luther approuvait la demande de l'intercession adressée aux saints. — Témoignages d'auteurs anglicans. — Consolation indicible qui résulte de cette intercession. — Quelle heureuse société dans la solitude trouve l'ame fidèle qui vit dans la communion des saints, qui joint son humble prière à celles de sainte Madeleine, de sainte Thérèse, et surtout de la bienheureuse Vierge! L'histoire de l'homme, féconde en événements, commence dès le berceau. Elle se continue sous la tombe; elle s'achève dans le ciel. — La *Foi* sur la terre, l'*Espérance* dans le séjour des purifications, la *Charité* dans les lieux célestes, ces trois vertus sont inséparables. — Les Protestants sont privés de cette communication spirituelle: leur amour ne passe point le tombeau. — Comment les saints connaissent nos prières et nos besoins. — Il n'y a ni absence ni distance pour l'esprit dégagé des entraves de ce corps matériel. — Où est le monde invisible. — Sous l'enveloppe grossière des éléments, il existe un monde immatériel, d'une nature plus noble : c'est le seul auquel appartienne la réalité; c'est la demeure des âmes. — Explication de ce passage d'Elie disant à Elisée : *Demandez-moi ce que vous voudrez avant que je sois séparé*

d'avec vous. — Explication de cet autre passage : *Le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché.* — Le Christ nous a mérité par ses souffrances et par sa mort la grâce d'être purifiés de tous nos péchés par notre participation volontaire à ses douleurs spirituelles. Nous devons être, en esprit, crucifiés avec lui, et sans la croix point de couronne.

LETTRE XLI. 227

Tout jugement, quand il est universel, est nécessairement vrai : le dogme du purgatoire est une de ces opinions répandues dans tous les temps et sur toutes les régions de la terre ; donc il est vrai. — *Note très-singulière* sur une nouvelle secte qui s'est élevée dans le midi de l'Angleterre, et qui se multiplie. Elle a pour chefs des hommes distingués par leur rang, leur fortune et leurs vertus ; et cependant elle est immorale : on l'appelle chez nos voisins d'outre-mer *la secte antinomienne*, ou opposée à la loi de Dieu. — Réponse à cette question : *Peut-on éviter le purgatoire ?* — Certainement. *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements*, nous dit le Dieu rédempteur. — Nécessité des bonnes œuvres. — Supériorité des fidèles qui auront fait des œuvres de surérogation. — Toutes les peines de cette vie sont infiniment plus faciles à supporter que celles du purgatoire. — Le salut et l'exemption du purgatoire s'obtiennent par l'accomplissement de ces trois conditions : 1° la pénitence actuelle, indispensable, qui nous affranchit du joug tyrannique des passions, nous rend maîtres de nous-mêmes, et nous ouvre à l'heure de la mort les portes du ciel ; 2° l'amour de Dieu, remplaçant toutes les passions qui avaient régné sur notre âme, et devenu la vie de notre âme, notre unique désir ; 3° le renoncement à nous-mêmes, l'imitation de Jésus-Christ dans ses souffrances et dans sa mort. Il faut pouvoir dire avec S. Paul : *Je suis*

crucifié avec mon divin maître ; je meurs tous les jours. Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. — Tableau des angoisses et de l'effroi de l'âme qui entre dans le séjour invisible avec des passions qu'elle n'a point encore vaincues ; sa désolation. — Le Psalmiste nous offre l'exemple du repentir et de la pénitence, dans les psaumes 41, 50, 62, 83 et dans le *De Profundis.* — Si l'on n'a point passé dans cette vie mortelle par cette purification spirituelle, il faudra la subir au-delà du tombeau. — Pour jouir d'une souveraine consolation, il faut avoir éprouvé une désolation extrême. — On ne peut consoler infiniment que ceux qui ont été infiniment affligés : la souffrance et le soulagement sont des choses relatives. — Le protestantisme n'offre point les consolations que les Catholiques reçoivent par les prières, l'intercession des saints et le sacrifice de la messe. — Chez les prétendus réformés, la tendresse maternelle, l'amour conjugal, la piété filiale ne passent point le tombeau. Aux portes de la mort les amis se quittent jusqu'au temps du rétablissement de toutes choses. — L'oubli, l'indifférence ou le désespoir, remplacent pour eux les douces affections de la nature. — Plusieurs théologiens protestants anéantissent l'âme à l'heure de la mort, et supposent qu'elle ressuscitera avec le corps ; Priestley est le premier auteur de ce cruel et absurde système. — La foi catholique, seule, d'accord avec les affections les plus nobles du cœur, les perpétue et les entretient par les services sacrés célébrés pour les trépassés, par les prières, par le sacrifice offert pour le soulagement des âmes souffrantes ; c'est ainsi que l'amour triomphe de la mort. — Précis des bienfaits du sacrement de pénitence, de la confession. — Dignité du sacrifice. — Le Sauveur établit le sacrement de l'extrême-onction. — Il alla lui-même prêcher l'Évangile aux morts. — Chasteté des prêtres, nécessité de leur célibat. — Sacrement de mariage — Admirable dévouement des vierges qui se consacrent au soulagement de l'hu-

manité, à l'éducation des épouses futures. — Les deux plus grands fléaux dont le Seigneur ait frappé son Église pour la purifier, sont le schisme ou la révolution religieuse du 16e siècle, et la révolution française. — La suppression du premier ordre du clergé la précéda ; il aurait probablement prévenu le bouleversement politique. — Les Protestants ne croient plus qu'à un purgatoire universel. — Estime particulière que Lesdiguières et J. J. Rousseau témoignaient au clergé catholique. — Le comte de Moreland se convertit de cœur à la foi apostolique ; il en est félicité par Dom Adhémar, qui attribue à Dieu seul le succès de la conversion de son jeune ami.

LETTRE XLII. 266

Dans cette dernière lettre, Pierre de La Chapelle répond au comte de Moreland, qui s'affligeait de la pauvreté de son vieil ami, et l'invitait à se rendre auprès de lui en Angleterre. — Il lui dit qu'il est mis à l'abri du besoin par la piété filiale de ses enfants. — Il préfère la France à l'Angleterre. — Quant à l'état d'abandon où il se trouve, il espère retrouver des amis plus constants que ceux qui l'ont délaissé dans le malheur. Il écrit au jeune comte que la patrie n'est point le pays où l'on est né, mais celui auquel les principes religieux et un gouvernement paternel nous attachent. — Il a choisi la France pour patrie, et l'a servie plus de vingt-cinq ans ; sa mère était française, il se considère donc comme regnicole. — L'auteur reconnait qu'il a aimé et servi son pays avec dévouement, mais qu'il a aimé l'Eglise davantage. — Il croit le moment actuel favorable pour le succès de son ouvrage et l'accomplissement de ses plus ardents désirs. — Il rapporte l'occurrence singulière qui eut lieu à sa naissance, et qui détermina sa vocation. — Il promet au comte l'envoi prochain de l'*Introduction aux Soirées napolitaines*, en attendant celui des *Soirées*.

—

581867

Digitized by Google

Digitized by Google

GUGLIELMO BARBERA
Stampe di Libri

Google

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE